

Edward Sapir (1921)

Le langage.
Introduction à l'étude de la parole

(Traduit de l'anglais par S.M. Guillemin)

Un document produit en version numérique
par Mme Gemma Paquet (mgpaquet@videotron.ca) et Jean-Marie Tremblay,
respectivement professeure à la retraite et professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Mme Gemma Paquet, professeur à la retraite du Cégep de Chicoutimi et Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Edward Sapir (1921)

Le langage. Introduction à l'étude de la parole

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Edward Sapir (1921), Le langage. Introduction à l'étude de la parole. Traduction française de S. M. Guillemin, 1921.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 27 octobre 2001 à Chicoutimi, Québec.



J'ai réalisé la numérisation, l'OCR, la vérification du premier tiers du livre. Mon amie, Gemma Paquet, a vérifié attentivement le reste du livre. Sans sa collaboration, cette édition numérique n'existerait pas. Nous avons consacré plus de 200 heures de travail bénévole à cette édition. La vérification demandait une attention de tous les instants.

Table des matières

PRÉFACE par Edward Sapir

1. - INTRODUCTION : DÉFINITION DU LANGAGE

Le langage est un produit de la culture, et non une fonction biologique. - Futilité des théories donnant les interjections et les onomatopées comme origine du langage. - Définition du langage. - La base psycho-physique de la parole. - Les concepts et le langage. - La pensée est-elle possible sans langage? - Simplification et transfert du processus de la parole. - L'universalité du langage.

2. - LES ÉLÉMENTS DE LA PAROLE

Les sons ne constituent pas les véritables éléments de la parole. - Les mots et leurs divisions (radical et éléments grammaticaux). - Types de mots. - Le mot doit son unité à la forme et non à la fonction. - Le mot a une réelle existence psychologique. - La phrase. - Les aspects cognitifs, volitifs et émotifs de la parole. - Le sens affectif des mots.

3. - LES SONS DU LANGAGE

Nombre considérable des sons possibles. - Les organes d'articulation et leur participation à la production des sons de la parole: les poumons, les cordes vocales, le nez, la bouche et ses différentes parties. - Diverses manières d'articuler les voyelles et les consonnes. - Les habitudes phonétiques d'un langage donné. - Les « valeurs » des sons. - Systèmes phonétiques.

4. LA FORME DANS LE LANGAGE : LES PROCÉDÉS GRAMMATICaux

Distinction entre la forme et la fonction grammaticale. - Ces deux points de vue empiètent l'un sur l'autre. - Six types principaux de procédés grammaticaux. - L'ordre des mots comme méthode grammaticale. - Mots composés. - Affixation : préfixes, suffixes, infixes. Changement vocalique intérieur. - Changement consonantique. - Redoublement. - La fonction indiquée par les variations d'accentuation et d'intonation.

5. - LA FORME DANS LE LANGAGE : LES CONCEPTS GRAMMATICaux

Analyse d'une phrase anglaise type. - Divers types de concepts qui y sont représentés. - Expressions différentes de concepts analogues. - Comment la même phrase peut être exprimée en d'autres langues avec des différences notables dans le

choix et le groupement des concepts. - Les concepts essentiels de rapport sont mêlés à d'autres concepts secondaires plus concrets. - La forme pour l'amour de la forme. - Classification des concepts linguistiques : de base ou concrets - de dérivation - concrets de rapport. - purement de rapport. - Tendance de ces types de concepts à se confondre. - Les catégories de mots exprimées dans des systèmes grammaticaux variés. - L'ordre des mots dans la phrase et l'accentuation comme moyen d'indiquer les fonctions. - L'accord. - Les parties du discours. - Une classification absolue s'avère impossible. Le nom et le verbe.

6. - LES TYPES DE STRUCTURE LINGUISTIQUE

Possibilité de classer les langues. - Difficultés. - La classification par langues à forme et langues sans forme n'est pas valable. - La classification d'après les procédés de forme n'est pas possible. - La classification suivant le degré de synthèse ou caractère. - Langues « infléchies » et « agglutinantes ». - Fusion des affixes et symbolisme en tant que technique linguistique. - L'agglutination. L'inflexion est un terme confus. - Une classification est proposée. - Quels sont les types de concepts exprimés? Quelle est la technique dominante? Quel est le caractère? - Quatre types de concepts fondamentaux. - Tableaux des exemples. - Vérification historique de la validité de cette classification par concepts.

7.- LE LANGAGE FAÇONNÉ PAR L'HISTOIRE L'ÉVOLUTION

Variabilité du langage. - Variation individuelle et variations dialectiques. - Les variations résultant du temps écoulé ou évolution. - Comment naissent les dialectes. - Le fonds linguistique. - Le courant ou pente suivi par l'évolution. - Tendances de l'évolution illustrées par une phrase anglaise. - Les hésitations provoquées par cette phrase sont symptomatiques du sens de l'évolution. - Tendances d'assimilation dans l'anglais. - L'affaiblissement des désinences de cas. - Tendances à fixer l'ordre des mots dans la phrase. - Évolution en faveur du mot sans variations.

8. - LE LANGAGE EN TANT QUE PRODUIT HISTORIQUE : LES LOIS PHONÉTIQUES

Parallèles dans l'évolution de langues apparentées. - La loi phonétique représentée dans l'histoire de certaines voyelles et consonnes en anglais et en allemand. - Régularité de la loi phonétique. - Les changements dans les sons n'impliquent pas le changement du système phonétique. - Difficultés d'une explication en ce qui concerne la nature de l'évolution phonétique. La mutation vocalique en anglais et en allemand. - Influence morphologique sur le changement phonétique. - Assimilation par analogie pour compenser les irrégularités inhérentes à une loi phonétique. - Nouveautés morphologiques dues à un changement phonétique.

9. - COMMENT LES LANGUES S'INFLUENCENT RÉCIPROQUEMENT

Influence linguistique due au contact culturel. - Emprunt de mots. - Résistance à l'emprunt. - Modification phonétique des mots empruntés. - Influence phonétique des langues avoisinantes. Emprunt morphologique. - Les ressemblances morphologiques sont les vestiges d'une origine commune.

10. - [LE LANGAGE, LA RACE ET LES MŒURS](#)

Tendance simpliste à croire que les groupements linguistiques, raciaux et culturels coïncident. - La race et le langage ne coïncident pas nécessairement. - Les démarcations culturelles et linguistiques ne sont pas identiques. - Les coïncidences entre les différences linguistiques et celles du langage et des mœurs sont dues à des causes historiques et non à des causes psychologiques. - Le langage n'est pas le reflet des mœurs.

11. - [LE LANGAGE ET LA LITTÉRATURE](#)

Le langage est la matière dont est faite la littérature, son moyen d'expression. - La littérature peut se mouvoir sur un plan linguistique général, ou peut être inséparable des conditions linguistiques particulières. - Le langage est un art collectif. - Qualités ou défauts esthétiques de tout langage. - Le style est tributaire des caractéristiques d'un langage donné. - La prosodie est tributaire du dynamisme phonétique d'un langage donné.

EDWARD SAPIR, qui fut professeur à l'Université de Yale, est l'un des grands noms de la linguistique moderne.

Dans cet ouvrage sur *Le langage* il entend montrer comment il conçoit l'essence du langage, quelles sont ses variations en fonction du lieu et du temps et quelles sont ses relations avec d'autres intérêts humains primordiaux (pensée, nature de l'évolution historique, race, culture, art, etc.).

En effet, les formes linguistiques et les processus historiques offrent un diagnostic de valeur considérable pour pénétrer certains des problèmes les plus difficiles de la psychologie de la pensée ou de l'évolution. La valeur du diagnostic dépend principalement de la nature inconsciente et non rationnelle au processus linguistique.

En un temps où les recherches linguistiques se situent au premier plan de l'actualité, l'ouvrage de Sapir constitue une excellente introduction à l'étude du langage.

Professeur à l'Université de Yale, Edward SAPIR est devenu, après de Saussure, l'un des grands noms de la linguistique moderne.

PRÉFACE

par Edward Sapir

[Retour à la table des matières](#)

Ce petit livre a pour but de situer le sujet du langage dans une certaine perspective et non de rassembler des faits concernant la question. Il n'y sera dit que peu de chose sur la base fondamentale et psychologique de la parole ; et de l'histoire ou de la description proprement dite des langages particuliers, il ne sera présenté que ce qui sera nécessaire pour illustrer les principes énoncés.

L'idée qui préside à cet ouvrage est de montrer comment je conçois l'essence du langage, quelles sont ses variations en fonction du lieu et du temps, et quelles sont ses relations avec d'autres intérêts humains primordiaux, tels que le problème de la pensée, la nature de l'évolution historique, la race, la culture, l'art. La perspective ainsi tracée sera utile, je l'espère, à la fois aux linguistes, et au public extérieur qui, lui, est à moitié enclin à repousser les notions linguistiques comme de pédantes facéties particulières à des cerveaux totalement oisifs. La connaissance des ramifications les plus étendues de leur science est essentielle pour ceux qui font des études linguistiques une profession, s'ils veulent se préserver de vues stériles et purement techniques. Parmi les écrivains contemporains qui ont quelque influence sur la pensée éclairée, Croce est l'un des rares qui ait pu saisir la signification fondamentale du langage. Il a souligné sa parenté très proche avec le problème de l'art. Je dois beaucoup à sa perspicacité. Tout à fait en dehors de leur intérêt particulier et intrinsèque, les formes linguistiques et les processus historiques offrent un diagnostic de valeur

considérable pour pénétrer quelques-uns des problèmes les plus difficiles et les plus insaisissables de la psychologie de la pensée, et aussi ceux posés par ce courant étrange et complexe, véritable accumulateur d'énergie, que nous appelons histoire, ou progrès, ou évolution. La valeur du diagnostic dépend principalement de la nature inconsciente et non rationnelle du processus linguistique.

J'ai écarté la plupart des termes techniques et les symboles propres à la science linguistique. Il n'y a pas un seul signe diacritique dans ce livre. Chaque fois qu'il est possible, la discussion a pour base des exemples anglais. Toutefois, dans l'intérêt de ce travail qui comprend une revue des formes variées dans lesquelles la pensée humaine s'est exprimée, il m'a fallu citer quelques exemples exotiques. Il ne me semble pas nécessaire de chercher des excuses à ce propos. La place m'ayant imposé des limites, j'ai dû laisser de côté bien des idées ou principes que j'aurais aimé pouvoir effleurer. D'autres questions n'ont pu être traitées que par allusions dans des phrases rapides.

Cependant, j'espère en avoir dit assez pour provoquer une étude plus approfondie d'un sujet jusqu'à présent négligé.

Je désire exprimer ma reconnaissance cordiale pour les avis amicaux et les utiles conseils de bien des amis qui ont lu le manuscrit et notamment les professeurs A. L. Kroeber et K. H. Lowie de l'Université de Californie, le professeur W. D. Wallis de Reed College et le professeur J. Zeitlin de l'Université d'Illinois.

Edward SAPIR.

1

INTRODUCTION

Définition du langage

[Retour à la table des matières](#)

La parole est un trait si familier de la vie quotidienne que nous prenons rarement le temps de la définir. Elle semble aussi naturelle à l'homme que la marche, et à peine moins normale que la respiration. Cependant il ne faut qu'un instant de réflexion pour nous convaincre que cette façon de juger n'est qu'une illusion. Le processus d'acquisition de la parole est, en réalité, absolument différent de celui de la marche. Dans le cas de la marche, la culture, en d'autres termes, l'ensemble traditionnel des habitudes sociales, n'entre pas réellement en action. L'enfant est équipé individuellement, par le jeu complexe des facteurs que nous nommons hérédité biologique, pour réaliser toutes les adaptations nécessaires, tant musculaires que nerveuses, qui aboutissent à la marche. A la vérité, on peut dire que la conformation des muscles et des parties appropriées du système nerveux est adaptée dès l'origine aux mouvements nécessaires à la marche et aux activités similaires. On peut dire avec raison que l'être humain est destiné à marcher, non pas parce que ses aînés l'aideront à apprendre cet art, mais parce que son organisme est préparé dès la naissance (ou même dès l'instant de sa conception), à entreprendre toutes ces dépenses d'énergie nerveuse et toutes ces adaptations musculaires qui aboutissent à la marche.

En termes concis, la marche est une fonction biologique inhérente à l'homme. Il n'en est pas de même du langage. Il est bien entendu vrai que dans une certaine

mesure l'individu est également destiné à parler, mais cela est entièrement dû au fait qu'il est né non seulement dans le cadre de la nature, mais au sein d'une société qui est certaine (et certaine avec raison) de lui faire adopter ses traditions à elle. Éliminez la société, et il y a toute raison de croire qu'il apprendra quand même à marcher, en supposant qu'il survive. Mais il est tout aussi certain qu'il n'apprendra jamais à parler, c'est-à-dire à communiquer ses idées selon le système traditionnel d'une société particulière. Ou encore, séparez l'individu nouveau-né du milieu social où il se trouve et transplantez-le dans un autre milieu totalement étranger. Il se formera à l'art de marcher dans ce milieu nouveau à peu près comme il l'aurait fait dans l'ancien. Mais sa parole sera complètement différente de celle de son entourage primitif. La marche est donc une activité humaine générale qui ne varie que dans certaines limites, lorsque nous passons d'un individu à un autre individu. Ses variations sont involontaires et sans but. La parole est une activité humaine qui varie sans limites fixées à mesure qu'on va de groupe social en groupe social, car c'est un héritage purement historique du groupe, le produit d'un usage social de longue date., Elle varie comme tout effort créateur varie, pas aussi consciemment, peut-être, mais tout aussi réellement que le font les religions, les croyances, les coutumes et l'art des différents peuples. La marche est une fonction organique, instinctive (mais non pas, bien entendu, un instinct en elle-même). La parole est une fonction non instinctive, acquise, une fonction de culture.)

Il existe un fait qui a fréquemment contribué à empêcher qu'on reconnaisse le langage comme un simple système conventionnel de symboles sonores; ce fait séduit l'esprit populaire jusqu'à faire attribuer au langage une base instinctive qu'il ne possède pas réellement. C'est le fait bien connu d'observer que, sous l'empire d'une émotion (soit d'une douleur aiguë et soudaine, soit d'une joie sans bornes), nous émettons involontairement des sons, que celui qui les entend interprète comme traduisant l'émotion elle-même. Mais il y a une différence considérable entre de telles expressions involontaires de ce qu'on ressent et le type normal de communication des idées, qui est la parole. La première de ces expressions est bien instinctive, mais dépourvue de symboles; en d'autres termes, le son qui se rapporte à la douleur et celui qui traduit la joie n'indiquent pas, en tant que son, de quelle émotion il s'agit, il ne se tient pas à distance, si l'on peut dire, et n'annonce pas que telle ou telle émotion est ressentie. Un tel son ne sert qu'à l'expression plus ou moins automatique de l'énergie émotive ; dans un sens, le son, émis est alors partie intégrante de l'émotion elle-même. Bien plus, de tels cris instinctifs peuvent difficilement constituer un moyen de communication au sens strict du mot. Ils ne s'adressent pas à quelqu'un, ils se font seulement entendre, on les surprend plutôt, si même on les entend, comme l'aboiement d'un chien au loin, le son de pas qui s'approchent, le bruit du vent. S'ils sont le véhicule de certaines idées pour celui qui entend, ce n'est qu'avec le sens très général dans lequel tout son et même tout phénomène à notre portée peut transmettre une idée à l'esprit qui les perçoit. Si le cri de douleur involontaire qu'on est convenu de représenter par « oh ! » est considéré comme un réel symbole de langage traduisant l'idée « j'éprouve une douleur », il est tout aussi permis d'interpréter l'apparition de nuages comme un symbole, équivalent, portant le message précis « il est probable qu'il va pleuvoir ».

Une définition du langage qui est assez vague pour comprendre tous les modes de déduction devient absolument dépourvue de sens.

Ne commettons pas l'erreur d'identifier nos interjections conventionnelles (nos « oh, ah! chut ! ») avec les cris instinctifs eux-mêmes. Ces interjections sont seulement les fixations reconnues de sons naturels ; elles diffèrent donc grandement selon les divers langages, en accord avec le génie phonétique propre à chacun d'eux. Elles peuvent être considérées comme partie intégrante de la parole au sens proprement culturel de ce mot, et ne s'identifient pas plus avec les cris instinctifs eux-mêmes que des mots comme « *coucou* » et « *killdee* »¹ ne sont identiques aux cris des oiseaux qu'ils représentent, ou pas plus que la musique de Rossini pour traduire un orage dans l'ouverture de Guillaume Tell n'est vraiment un orage. En d'autres termes, les interjections et onomatopées de la parole normale se rapportent à leurs modèles, au même degré que l'art, valeur purement sociale et culturelle, se rapporte à la nature.

Mais, pourra-t-on objecter, les interjections diffèrent les unes des autres selon les langues, et cependant elles ont des airs de famille frappants et peuvent donc être considérées comme étant sorties d'une souche commune et instinctive. Leur cas, à mon avis, n'est en rien différent, par exemple, des formes variées et nationales de représentation picturale. La peinture japonaise d'une colline diffère de la peinture moderne européenne d'une même sorte de colline et elle lui est probablement apparentée; toutes deux sont inspirées par les mêmes traits de paysage et tendent à les imiter; ni l'une ni l'autre ne sont exactement la même chose que ce qu'elles représentent et ne sont pas non plus, dans aucun sens compréhensible, la continuation directe de ces traits de la nature. Les deux modes de représentation ne sont pas identiques parce qu'ils procèdent de traditions historiques diverses et sont exécutés à l'aide de techniques picturales différentes. Les interjections de la langue japonaise et de la langue anglaise sont justement le produit d'un prototype naturel commun, le cri instinctif, et sont par là même incontestablement parentes. Elles sont différentes (tantôt à l'extrême, tantôt seulement légèrement) parce qu'elles sont construites à l'aide de matériaux ou de techniques historiquement diverses: les traditions linguistiques respectives, les systèmes phonétiques, les habitudes de parole de chacun des deux peuples. Et pourtant les cris instinctifs sont dans leur essence à peu près les mêmes pour toute l'humanité, exactement comme le squelette humain, ou le système nerveux, est, à tous égards, un trait « fixe » (c'est-à-dire seulement peu ou accidentellement variable) de l'organisme humain.

Les interjections sont parmi les éléments les moins importants de la parole. Leur examen a de la valeur surtout parce qu'il montre que même de tels sons, qu'on s'accorde à classer parmi les plus proches de l'expression instinctive, ne sont ainsi que superficiellement. S'il était donc possible de démontrer que le langage tout entier remonte dans ses fondements primordiaux, historiques ou psychologiques, aux inter-

¹ « Killdee » ou « Killdeer », grand pluvier de l'Amérique du Nord nommé ainsi en imitation de son cri (N. d. T.).

jections, cela ne voudrait pas dire encore que le langage soit une activité instinctive. Mais, en réalité, tous les essais pour expliquer ainsi l'origine de la parole sont demeurés vains. Il n'y a pas d'évidence tangible, qu'elle soit historique ou autre, pour démontrer que la masse des éléments de la parole et des procédés linguistiques s'est développée en partant de ces interjections. Ce n'est là qu'une très petite proportion du vocabulaire et très peu importante au point de vue fonctionnel; en aucun temps, en aucune sphère linguistique dont nous ayons connaissance, nous ne pouvons remarquer une tendance notable à les transformer en trame initiale du langage. Elles ne sont jamais, au mieux, qu'un ornement en bordure d'un tissu large et compliqué.

Ce qui s'applique aux interjections vaut, à plus forte raison, pour les onomatopées. Des mots tels que « *whippoorwill* »¹, « *to mew* » (*miauler*), « *to caw* » (*croasser*) ne sont en aucun sens des sons naturels que l'homme a instinctivement ou automatiquement reproduits, ils sont tout aussi bien des créations de l'esprit humain, des traits de l'imagination humaine, que n'importe quoi d'autre dans le langage. Ils ne sortent pas directement de la nature, ils s'en inspirent et s'en moquent. Aussi, la théorie qui fait de l'onomatopée l'origine de la parole, la théorie qui voudrait expliquer tout langage comme une évolution graduelle de sons à caractère imitatif, ne se rapproche pas plus du plan instinctif que ne le fait le langage dans sa forme actuelle.

Quant à la théorie elle-même, elle n'est plus digne de foi que celle qui lui fait pendant et qui concerne les interjections. Il est vrai que beaucoup de mots qui n'ont plus maintenant figure d'onomatopée, ont eu autrefois c'est prouvé, une forme phonétique qui rappelait nettement leur origine imitative; tel le mot anglais « *laugh* » (*le rire ou rire*). Même ainsi, il est tout à fait impossible de démontrer (et il n'est pas vraiment raisonnable de supposer) que les mots, ou quoi que soit de leur forme, proviennent d'onomatopées anciennes, sauf en ce qui concerne une très infime partie d'éléments linguistiques. Même si nous sommes enclins, en thèse générale, à considérer comme très importante pour les langues primitives l'imitation de sons naturels, nous sommes bien forcés de constater que ces langues primitives n'ont pas de prédilection spéciale pour les onomatopées. Parmi les peuplades les plus primitives de l'Amérique, les tribus de l'Athabaska, sur le Mackenzie, parlent des langues dans lesquelles ce genre de mots est à peu près ou totalement absent; et dans les langues évoluées comme l'anglais ou l'allemand, les onomatopées sont relativement fréquentes. Un tel exemple démontre combien la véritable essence du langage procède peu de la seule imitation des sons.

La voie est maintenant libre et nous pouvons tenter de donner une définition valable du langage. Le langage est un moyen de communication purement humain et non instinctif, pour les idées, les émotions et les désirs, par l'intermédiaire d'un système de symboles créés à cet effet. Ces symboles sont en premier lieu auditifs et sont produits par ce qu'on nomme « les *organes de la parole* ». Les expressions instinctives et le milieu naturel peuvent parfois influencer considérablement sur certains

¹ Onomatopée, nom d'une sorte de martinet originaire de l'Amérique du Nord (N. d. T.).

aspects du langage, les tendances instinctives, motrices ou autres, peuvent diriger d'une certaine façon ou modeler l'expression linguistique, mais même en l'admettant, il n'y a pas de base instinctive discernable dans le langage humain. Il y a bien des communications humaines ou animales (si tant est qu'on puisse appeler cela communications) qui sont le résultat des cris instinctifs, mais ce n'est nullement là un langage, au sens où nous l'entendons.

Je viens de parler des « organes *de la parole* » et il pourrait sembler au premier abord que cela revient à dire que la parole est en elle-même une action instinctive et biologiquement déterminée par avance. Ne nous laissons pas tromper par cette simple formule; il n'y a, à proprement parler, pas d'organes de la parole; il y a seulement des organes qui sont fortuitement utiles à la production des sons du langage: les poumons, le larynx, le palais, le nez, la langue, les dents, et les lèvres sont utilisés pour la parole, mais ne doivent pas être considérés comme les organes essentiels de la parole, pas plus que les doigts ne sont uniquement les organes propres à jouer au piano, pas plus que les genoux ne sont les organes de la prière. La parole n'est pas une activité simple produite par des organes biologiquement adaptés à cette fonction; c'est un réseau très compliqué et constamment changeant d'adaptations diverses: du cerveau, du système nerveux, des organes d'audition et d'articulation, tout cela tendant vers un seul but désiré: la communication des idées. Les poumons assuraient en réalité l'indispensable fonction biologique de la respiration, le nez était l'organe de l'odorat; les dents étaient faites pour broyer la nourriture en vue de la digestion. Si donc ces organes et d'autres encore sont constamment utilisés pour la parole, c'est uniquement parce que tout organe, déjà existant et pouvant, bien entendu, être commandé volontairement, peut être utilisé par l'homme pour des activités secondaires. Physiologiquement, la parole est une fonction ou, pour mieux dire, un groupe de fonctions qui empiète sur les autres. Elle obtient tout ce qu'elle veut d'organes et de fonctions nerveuses ou musculaires, qui, en réalité, ont été créés et se sont maintenus pour des fins bien différentes.

Il est vrai que les psycho-physiologistes parlent de la localisation de la parole dans le cerveau. Cela ne peut signifier autre chose que la localisation des sons du langage dans le centre auditif, ou dans une portion circonscrite de ce centre, exactement comme sont localisés d'autres genres de sons, et que les fonctions motrices impliquées dans la parole (les mouvements des cordes vocales dans le larynx, ceux de la langue pour la prononciation des voyelles, ceux des lèvres pour certaines consonnes, et bien d'autres) sont localisées dans les centres moteurs, comme le sont toutes les autres impulsions qui commandent les fonctions motrices spéciales. De la même façon, le centre visuel contrôle tous les processus de reconnaissance visuelle impliqués dans la lecture. Naturellement, les points particuliers, ou groupes de points, de localisation des divers centres cérébraux qui se rapportent à n'importe quel élément du langage sont reliés dans le cerveau par les centres d'association, si bien que l'aspect extérieur ou psychophysique du langage est un vaste réseau de localisations combinées dans le cerveau et dans les centres nerveux secondaires, les localisations auditives étant sans aucun doute les plus importantes de toutes en ce qui concerne la

parole. Cependant un son articulé localisé dans le cerveau, même lorsqu'il est associé aux mouvements particuliers des « organes *de la parole* » nécessaires à le traduire, est encore très loin de constituer un élément du langage ; il doit encore être associé avec un produit ou un groupe de produits provenant de l'expérience, par exemple une image visuelle ou une catégorie d'images visuelles, ou une sensation, avant qu'il acquière la plus rudimentaire des significations. Ce produit de l'expérience constitue le contenu ou le sens de l'entité linguistique. Les excitations cérébrales combinées, auditives, motrices et autres, qui sont à la base de la parole et de l'audition, ne sont qu'un symbole compliqué ou un signe qui traduit ce sens dont nous aurons encore à parler. Nous voyons donc aussitôt que le langage proprement dit n'est pas et ne peut pas être exactement localisé, car il consiste en un rapport symbolique particulier (physiologiquement arbitraire) entre les divers éléments de la conscience d'une part, et d'autre part certains autres éléments différenciés, localisés dans les centres auditifs, moteurs, nerveux et autres, du cerveau. Si le langage peut être considéré comme exactement localisé dans le cerveau, c'est seulement dans un sens général et sans grand intérêt; en effet, à propos de toutes les manifestations de la conscience, de tous les intérêts humains, de toute l'activité humaine, on peut dire que « cela *vient du cerveau* ». Par conséquent nous n'avons pas d'autre solution que de considérer le langage comme un système perfectionné qui fonctionne à l'intérieur, du complexe psychique ou spirituel de l'homme. Nous ne pouvons pas le définir comme une entité en termes purement psycho-physiques, quoique la base psycho-physique soit essentielle à son fonctionnement individuel.

Du point de vue du physiologiste ou du psychologue, nous paraissions peut-être sans excuse de faire abstraction de cette base pour l'étude de la parole. Cependant cette attitude est justifiable : nous pouvons discuter avec profit sur le but, la forme et l'histoire du langage, tout comme nous discuterions sur la nature de toute autre phase de la culture humaine, l'art ou la religion par exemple; nous les considérons comme une entité procédant de la culture ou des institutions, et nous laissons de côté le mécanisme organique ou psychologique comme admis « *a priori* ». Le lecteur doit donc comprendre que notre « *introduction à l'étude de la parole* » ne s'occupe pas de ces aspects Physiologiques ou psychophysiologiques qui sont à la base du langage. Notre étude ne s'attachera pas à la genèse ni au fonctionnement d'un mécanisme concret, elle doit plutôt s'inquiéter de la fonction et de la forme de ce système symbolique arbitraire qu'on appelle le langage.

J'ai déjà indiqué que l'essence même du langage réside dans le fait de considérer certains sons conventionnels et volontairement articulés, ou leurs équivalents, comme représentant les divers produits de l'expérience. Le mot « maison » n'est pas un fait linguistique en lui-même si l'on entend seulement par là l'effet auditif produit sur l'oreille par les consonnes et voyelles qui constituent ce mot, prononcées dans un certain ordre. Ce fait linguistique n'est pas non plus constitué par les phénomènes moteurs ou tactiles qui président à l'articulation du mot, ni par l'image verbale qui se forme chez celui qui entend ce son articulé, ni même par la perception visuelle du mot « maison » écrit ou imprimé, ni par les phénomènes moteurs ou tactiles qui sont à la

base de l'écriture du mot, ni encore par la mémoire de quelques-unes ou de toutes ces activités. C'est seulement quand toutes ces activités combinées, et même d'autres, sont automatiquement associées à l'image d'une maison qu'elles commencent à devenir symbole, mot, élément du langage. Mais le seul fait de cette association n'est pas suffisant. Nous pourrions avoir entendu un certain mot prononcé dans une maison déterminée, dans des circonstances si frappantes que ni le mot ni l'image de la maison ne revienne jamais dans notre conscience sans que l'autre soit aussitôt présent au même instant. Ce genre d'association ne constitue pas le langage ; l'association qui préside au langage doit être purement symbolique; c'est-à-dire que le mot doit déclencher l'image, s'en faire suivre étroitement et ne jouer aucun autre rôle que celui de contre-partie à laquelle on doit pouvoir se référer chaque fois qu'il est nécessaire ou commode de le faire; Pareille association est volontaire, et dans un sens arbitraire, et demande une dépense considérable d'attention consciente, tout au moins au début, car l'habitude rend vite cette association aussi automatique et plus rapide que bien d'autres.

Mais nous avons avancé un peu trop vite. Si le symbole « maison », que ce soit une image auditive, motrice ou visuelle, ne s'attachait qu'à la seule image d'une maison déterminée vue une seule fois, ce mot pourrait à la rigueur être qualifié par indulgence d'élément du langage ; cependant il est évident qu'un langage ainsi constitué n'aurait que peu ou pas de valeur comme moyen de communication. Les produits innombrables de notre expérience demandent à être considérablement élagués et groupés avant qu'il soit possible de les classer en symboles, et ce classement est indispensable si nous voulions exprimer des idées.

Les éléments du langage, les symboles qui sont les étiquettes, si l'on peut dire, -de ce que nous connaissons, doivent être attachés à des groupes entiers, à des catégories bien définies de produits de l'expérience, plutôt qu'à un seul produit. C'est seulement ainsi que la communication des idées devient possible, car l'expérience unique reste au fond dans la conscience individuelle et est proprement parler incommunicable. Pour que la communication puisse s'établir, cette expérience individuelle doit se ranger dans une des catégories tacitement reconnues par la collectivité. Ainsi l'impression particulière que j'ai ressentie à propos d'une certaine maison doit se trouver conforme à toutes mes autres impressions sur la maison. De plus, ma mémoire généralisée, ou plutôt ma notion de cette maison, doit aller se confondre avec les notions que tous les autres individus qui ont vu la maison, s'en sont formé. L'impression particulière du début s'est maintenant étendue de façon à embrasser toutes les impressions et images possibles que des êtres sensibles se sont formé, ou peuvent se former, de la maison en question. Cette première généralisation de l'expérience est à la base de nombreux éléments linguistiques, les noms propres par exemple. C'est essentiellement le même type de généralisation qui constitue le fond, la matière brute de l'histoire et de l'art. Mais nous ne pouvons pas nous contenter de réduire ainsi la diversité infinie de l'expérience; nous devons aller au fond des choses, nous devons plus ou moins arbitrairement réunir de nombreux produits de l'expérience comme étant suffisamment similaires pour nous permettre de les dire identiques (ce qui est

commode, mais faux). Cette maison-ci et cette maison-là et des milliers d'autres cas du même genre sont considérés comme ayant assez de points en commun, malgré d'évidentes différences de détail, pour être compris dans la même appellation. En d'autres termes, l'élément du langage « maison » est le symbole, le premier de tous, non d'une perception isolée, même pas de la notion d'un objet particulier, mais d'un « concept », c'est-à-dire d'une enveloppe commode des idées qui comprend des milliers d'éléments distincts de l'expérience et qui peut en contenir encore des milliers. Si les éléments séparés du langage sont les symboles de concepts, l'ensemble du langage lui-même peut s'interpréter comme étant la relation orale de l'établissement de ces concepts dans leurs rapports mutuels.

Une question s'est souvent posée : la pensée est-elle possible sans la parole? et même, la parole et la pensée ne sont-elles pas que deux aspects du même processus psychique? La question est d'autant plus difficile à résoudre qu'elle a été entourée de malentendus. Tout d'abord, il est bon d'observer ceci : que la pensée exige ou non le symbolisme, c'est-à-dire la parole, l'ensemble du langage n'est pas toujours indicateur d'une pensée. Nous avons vu que l'élément linguistique typique est l'étiquette d'un concept; il ne s'ensuit pas que le langage soit toujours ou surtout employé pour exprimer des concepts. Dans la vie ordinaire nous ne nous occupons pas tant de concepts que de cas concrets et de rapports particuliers. Quand je dis par exemple « *j'ai fait un bon déjeuner ce matin* », il est clair que je n'éprouve pas les angoisses d'un travail intellectuel laborieux et que je n'ai à exprimer qu'un souvenir agréable traduit symboliquement par une expression très courante. Chaque élément de la phrase incarne un concept séparé, ou un rapport entre concepts, ou les deux combinés, mais la phrase en elle-même n'a nullement traduit un concept unique. C'est à peu près comme si une dynamo, capable de fournir assez de courant pour actionner un ascenseur, était mise en marche presque exclusivement pour alimenter la sonnette électrique de la porte d'entrée. Ce parallèle est plus évocateur qu'il ne le paraît tout d'abord: le langage peut être considéré comme une machine propre à toutes sortes d'usages psychiques ; non seulement son courant suit les méandres les plus cachés de la conscience, mais il les suit à des niveaux différents, s'étendant depuis la phase intellectuelle qui est dominée par des images particulières jusqu'à celle où les concepts abstraits et leurs rapports sont les seuls objets de l'attention concentrée, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on appelle ordinairement le raisonnement. Ainsi, seule la forme extérieure du langage est constante; son sens intérieur, sa valeur psychique, son intensité, varie librement selon l'attention, ou selon les inclinations de l'esprit, et aussi (est-il besoin de le dire) selon le développement intellectuel général. Du point de vue du langage, la pensée peut se définir comme étant le contenu latent, ou le potentiel le plus élevé de la parole, le contenu qu'on peut découvrir en donnant à chacun des éléments du langage parlé sa plus haute valeur de concept. Cela que le langage et la pensée ne sont pas strictement coexistants, tout au plus le langage peut-il être seulement la facette extérieure de la pensée sur le plan le plus élevé, le plus général de l'expression symbolique. Pour traduire notre idée un peu différemment, le langage est avant tout une fonction extrarationnelle ; il travaille humblement à s'élever jusqu'à la pensée qui est latente dans ses formes et dans ses classifications, et qui peut, à l'occasion, y être discernée ;

il n'est pas, comme on le croit généralement a priori, avec assez de naïveté, l'étiquette finale dont on décore la pensée parfaite.

La plupart des gens à qui l'on demanderait s'ils peuvent penser sans parler, répondraient probablement « *oui, mais il ne m'est pas facile de le faire; cependant, je sais que cela se peut* ». Le langage ne serait-il donc qu'un vêtement? mais plutôt qu'un vêtement n'est-il pas une route tracée ou un sentier battu ? Il est en réalité probable que le langage est un instrument destiné primitivement à être utilisé sur un plan beaucoup plus bas que celui des concepts, et que la pensée s'en élève comme une interprétation raffinée de son contenu.

Le produit croît, si l'on veut, en même temps que ses facteurs, et la pensée peut fort bien n'être plus concevable dans sa genèse et son exercice quotidien sans la parole, que n'est possible le raisonnement mathématique dépourvu de ses symboles appropriés. Personne ne va croire que même le plus difficile des problèmes mathématiques dépend de par sa nature d'un jeu arbitraire de symboles, mais il est impossible de supposer que l'esprit humain est capable de concevoir ou de résoudre ce problème sans les symboles. L'auteur de ces lignes est, quant à lui, fermement persuadé que l'idée chère à bien des gens, selon laquelle ils peuvent penser et même raisonner sans langage, est une illusion. L'illusion semble due à de nombreux facteurs : le plus simple, de ces facteurs est que nous sommes incapables de faire une distinction entre l'image et la pensée. En réalité, aussitôt que nous plaçons une image dans une relation consciente avec une autre, nous nous surprenons à former silencieusement toute une suite de mots. On considère la pensée comme une zone naturelle séparée de la zone artificielle du langage : à notre avis, celui-ci serait plutôt la seule route connue pour mener à la zone de la pensée. L'illusion que la pensée puisse se passer du langage a encore une autre source : il nous est impossible de comprendre que le langage n'est pas identique à son symbolisme auditif. Ce symbolisme auditif peut être remplacé, point par point, par un symbolisme moteur ou visuel (bien des gens peuvent lire, par exemple, d'une manière purement visuelle, c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'une suite d'images auditives qui correspondent aux mots écrits ou imprimés), ou par d'autres types de communication plus subtils et délicats qui ne sont pas aussi faciles à définir. Donc la supposition que l'on pense sans langage, simplement parce qu'on ne se rend pas compte de la coexistence d'images auditives, est en vérité bien peu valable. On peut aller jusqu'à soupçonner que l'expression symbolique de la pensée se situe, dans certains cas, en dehors des limites de la conscience; dans ce cas, le sentiment qu'on a d'une pensée libre, non attachée au langage, est (pour certains types d'esprit) justifiée, mais seulement relativement.

D'un point de vue psycho-physiologique, cela signifierait que les centres auditifs ou visuels du cerveau, en même temps que les centres d'association appropriés, qui correspondent à la parole, sont affectés si légèrement pendant le processus de la pensée, qu'ils le sont inconsciemment. Ce serait là un cas exceptionnel : la pensée chevauchant légèrement sur les hauteurs qui limitent la parole, au lieu de s'avancer tranquillement avec elle, la main dans la main. La psychologie moderne nous a mon-

tré avec quelle puissance le symbolisme s'empare du subconscient. Il est donc plus facile de comprendre aujourd'hui qu'il y a deux cents ans, que la pensée la plus intangible peut fort bien n'être que la contrepartie consciente d'un symbolisme linguistique inconscient.

Encore un mot au sujet des rapports entre le langage et la pensée. Le point de vue que nous avons développé n'exclut nullement la possibilité que la progression du langage soit fortement tributaire du développement de la pensée. Nous pouvons présumer que le langage s'est formé extra-rationnellement; nous ignorons exactement comment, et à quel stade précis de l'activité mentale, mais nous ne devons pas imaginer qu'un système de symboles linguistiques très Perfectionné se soit constitué avant la genèse des concepts distincts et de la pensée qui utilise ces concepts. Croyons plutôt que les processus de la pensée se firent jour comme une sorte de débordement psychique presque au début de l'expression linguistique; bien plus : que le concept une fois défini a réagi forcément sur la vie de son symbole, encourageant son développement ultérieur. Nous voyons s'effectuer sous nos yeux ce procédé complexe des réactions réciproques du langage et de la pensée : l'instrument rend possible le produit, mais le produit perfectionne l'instrument. L'apparition d'un concept nouveau est toujours accompagnée de l'emploi plus ou moins faussé ou étiré du vieux matériel linguistique; le concept n'acquiert une vie distincte et indépendante que lorsqu'il a trouvé une enveloppe linguistique bien à lui. Dans la plupart des cas, le nouveau symbole n'est qu'une forme rebrodée sur le vieux canevas linguistique déjà existant, selon des plans établis par des antécédents despotiques. Aussitôt que le mot est créé, nous sentons instinctivement, avec un certain soulagement, que le concept prend pour nous une forme maniable. Ce n'est qu'en possédant le symbole que nous nous sentons détenteurs d'une clé qui livre le sens précis du concept. Serions-nous si prêts à mourir pour la « liberté », *si* disposés à lutter pour notre « idéal », si ces mots ne résonnaient pas en nous? Et le mot, nous le savons, n'est pas seulement ne clé, il peut aussi être une entrave.

Le langage est avant tout un système auditif de symboles ; c'est aussi un système moteur, puisqu'il procède par articulation, mais l'aspect moteur de la parole est nettement secondaire par rapport à l'aspect auditif. Chez les individus normaux, l'impulsion qui les fait parler. prend d'abord naissance dans le domaine des images auditives et est ensuite transmise aux nerfs moteurs qui commandent aux organes de la parole. Les processus moteurs et les sensations motrices qui l'accompagnent ne sont cependant pas le point central de l'opération. Ils ne sont qu'un moyen et un levier de commande pour provoquer une perception auditive à la fois chez celui qui parle et chez celui qui entend. La communication qui est l'objet même de la parole n'est vraiment réalisée que lorsque les perceptions auditives de celui qui entend sont traduites en une suite d'images appropriées, ou de pensées, ou les deux combinées. Le cycle du langage en tant qu'opération purement physique commence et se termine donc dans le domaine des sons. La concordance entre l'image auditive initiale et les perceptions auditives finales est une sorte de ratification sociale de l'opération qui en garantit le succès. Comme nous l'avons déjà vu, le déroulement normal de cette

opération peut connaître des modifications à l'infini, ou se transférer à des systèmes équivalents, sans pour autant perdre ses caractéristiques essentielles.

La plus importante de ces modifications est la simplification que le fait de penser apporte au processus du langage ; cela peut prendre bien des formes selon les particularités de structure ou de fonctionnement de l'esprit propres à chacun. La forme la plus simple est ce qu'on appelle « *se parler à soi-même* » ou « *penser à haute voix* ». Le sujet parlant et le sujet entendant sont alors confondus en une seule et même personne, qui, peut-on dire, se communique ses pensées à elle-même. Encore plus remarquable est la forme très simplifiée où les sons ne s'articulent pas du tout. Toutes les variétés de langage intérieur ou de pensée normale se rattachent à cette catégorie. Seuls, parfois, les centres auditifs peuvent être excités; ou bien l'impulsion qui conduit à l'expression linguistique peut se communiquer aux nerfs moteurs qui commandent aux organes de la parole, mais sont freinés par les muscles de ces organes, ou en quelque point des nerfs moteurs eux-mêmes; ou bien les centres auditifs peuvent être affectés seulement légèrement, si même ils le sont, et alors le processus du langage se manifeste directement dans le domaine moteur. Il doit y avoir encore d'autres types de simplification. L'excitation des nerfs moteurs, même dans le langage intérieur, est très fréquente et cependant aucune articulation visible ni audible n'en résulte ; ce fait est facile à constater en observant la sensation de fatigue des organes de la parole et surtout, du larynx qui se manifeste après une lecture particulièrement absorbante ou une méditation intensive.

Toutes les modifications envisagées jusqu'à présent sont cependant conformes au processus normal du langage ordinaire. D'un très grand intérêt et fort importantes sont les possibilités de transférer tout le système de symbolisme linguistique sur un autre plan que celui qui nous apparaît normal. C'est alors, nous l'avons vu, une question de sons ou de mouvements destinés à produire des sons. Le sens visuel n'entre pas en jeu. Mais supposons que ces sons articulés puissent être non seulement entendus, mais vus, à mesure que le sujet parlant les émet : si l'on pouvait acquérir une perception assez fine pour saisir visuellement les mouvements des organes de la parole, il est certain que la voie serait ouverte à un nouveau type de symbolisme linguistique dans lequel le son serait remplacé par l'image visuelle de l'articulation correspondant au son. Ce genre de système est sans grande valeur pour la plupart d'entre nous parce que nous possédons déjà une organisation audio-motrice dont ce ne serait au mieux qu'une copie médiocre, toutes les articulations au complet n'étant pas visibles à l'œil nu. Néanmoins l'usage que les sourds-muets font de la lecture labiale est bien connu : c'est pour eux une méthode substitutive pour capter la parole. Le plus important de tous les symbolismes visuels attachés à la parole est, bien entendu, celui du mot écrit ou imprimé auquel, du point de vue de l'organisation motrice, correspondent les mouvements complexes qui aboutissent à l'écriture à la main ou à la machine, ou à d'autres systèmes de représentation graphique de la parole. Il est important de signaler (à part le fait que ces autres types de symbolisme ne sont plus des produits secondaires du langage normal) que chaque élément du système (lettre ou mot écrit) correspond à un élément particulier du système initial; le langage écrit est donc en tout

point équivalent à sa contre-partie parlée. Les formes écrites sont les symboles secondaires des symboles parlés, des symboles de symboles ; la correspondance entre les deux est pourtant parfaite, non seulement en théorie, mais dans la pratique véritable; à tel point que pour certaines personnes coutumières de la lecture purement visuelle, et dans certains types de pensée, ces formes écrites se substituent aux formes parlées. Néanmoins ces associations audio-motrices sont probablement toujours latentes, c'est-à-dire qu'elles entrent en jeu inconsciemment. Même ceux qui lisent ou pensent sans faire le moindre usage des images sonores, en sont quand même tributaires. Ils ne font que se servir d'un moyen d'échange, celui des symboles visuels, comme monnaie pratique pour les marchandises et les services des symboles auditifs initiaux.

Les possibilités de transfert du symbolisme linguistique sont pratiquement illimitées; un exemple familier est l'alphabet Morse, dans lequel les lettres normales sont représentées par une série déterminée de coups plus ou moins longs. Ici, le Morse se substitue au langage écrit plutôt que directement au langage parlé. La lettre du code télégraphique Morse est donc le symbole d'un symbole de symbole. Il ne s'ensuit nullement, bien entendu, que l'opérateur exercé qui veut capter un message, ait besoin de transposer chaque lettre de Morse en image écrite pour la traduire enfin en image auditive normale. La méthode exacte pour lire le Morse varie beaucoup selon les individus. On peut à la rigueur concevoir, même si ce n'est pas très vraisemblable, que certains opérateurs de Morse ont pu s'accoutumer à penser directement en lettres frappées, tout au moins en ce qui concerne uniquement la partie consciente du phénomène ; ou encore, s'ils sont très doués dans le sens du symbolisme moteur, ils peuvent également penser dans les termes du symbolisme tactile qui se forme en transmettant les messages Morse.

Les langages par gestes sont également intéressants; ils se sont formés au profit des sourds-muets, ou de personnes qui sont trop loin pour s'entendre, mais qui peuvent se voir ; quelques-uns de ces systèmes sont point par point équivalents au système normal ; d'autres, comme le langage militaire par gestes des Indiens des plaines nord-américaines, sont saisis par des tribus qui ne comprennent pas leurs idiomes respectifs; c'est donc une forme imparfaite de transfert se limitant à ne rendre qu'un nombre de mots indispensables en cas de besoin urgent. Pour ces derniers systèmes, comme pour d'autres encore plus rudimentaires en usage en mer ou dans les bois, on peut dire que le langage réel ne joue plus guère de rôle, mais que les idées sont transmises directement par un procédé symbolique inusité, ou par une sorte d'imitation quasi instinctive ; semblable interprétation serait erronée. L'intelligibilité de ces symboles imparfaits peut difficilement être due à autre chose qu'à un transfert silencieux et automatique en termes plus complets de langage parlé.

Nous en concluons évidemment que toute communication volontaire des idées, en dehors de la parole normale, est un transfert, direct ou individuel, du symbolisme habituel au langage auditif, ou tout au moins, que cette communication implique l'intermédiaire d'un authentique symbolisme linguistique. C'est là un fait de première

importance ; les images auditives ou les images motrices qui leur sont liées et qui déterminent l'articulation de la parole, sont, quelles que soient les voies détournées suivies par le processus, la source historique de toute parole et de toute pensée. Un autre point est d'une importance encore plus grande : c'est la facilité avec laquelle le symbolisme de la parole peut se transférer d'un sens à l'autre, d'une technique à l'autre; cela indique en soi que les sons de la parole ne sont pas les seuls éléments essentiels du langage, et que ce fait réside plutôt dans la classification, dans le système des formes et dans les rapports des concepts. Nous le répétons : le langage en tant que structure, constitue par son aspect intérieur le moule de la pensée. C'est ce langage abstrait, plutôt que ses modalités physiques, qui nous occupera dans cette étude.

Il n'y a pas de particularité plus saisissante dans le langage. que son universalité. On peut discuter pour savoir si les comportements de telle ou telle tribu méritent le nom de religion ou d'art, mais on ne connaît pas de peuple qui ne possède un langage organisé. Le moins évolué des Bochimans sud-africains s'exprime en formes d'une grande richesse d'expression et qui, dans leur essence, peuvent parfaitement se comparer à la langue d'un Français cultivé. Il va sans dire que les concepts les plus abstraits ne sont pas représentés aussi abondamment dans l'idiome du primitif, et on n'y trouve pas ces nuances raffinées indicatrices d'une haute culture. Cependant, cette sorte de développement linguistique qui s'étend parallèlement à l'accroissement historique de la culture, et qui, dans ses formes avancées, devient ce que nous nommons la littérature, n'est en réalité qu'une chose superficielle. La base fondamentale du langage, la constitution d'un système phonétique bien défini, l'association des éléments linguistiques et des concepts, et le fait de pourvoir avec élégance à tous les modes d'expression des rapports, tout cela se trouve perfectionné à l'extrême et réglementé dans toutes les langues connues. Bien des idiomes primitifs possèdent une richesse de forme, une abondance d'expression qui éclipsent tout ce qu'on peut trouver dans les langues civilisées modernes. Jusque dans le seul domaine du vocabulaire, le profane doit être prêt à d'étranges surprises. Les idées populaires, quant à l'extrême pauvreté d'expression des langues primitives, sont de vulgaires fables. La diversité incroyable des langues n'est guère moins frappante que leur universalité. Ceux d'entre nous qui ont étudié le français ou l'allemand, ou mieux le latin ou le grec, savent quelles formes variées la pensée peut emprunter. Les divergences de forme entre le latin et l'anglais sont comparativement minimales en comparaison de ce que nous savons des systèmes linguistiques plus exotiques. L'universalité et la diversité de la parole nous conduisent à une déduction importante: que toutes les formes de langage découlent ou ne découlent pas d'une seule forme initiale, il nous faut bien convenir que le langage est un héritage extrêmement archaïque de la race humaine; il est douteux qu'un autre aspect culturel de l'humanité, que ce soit l'art de faire jaillir le feu ou de travailler la pierre, puisse se targuer de plus d'ancienneté. Je suis enclin à penser que le langage est même antérieur aux manifestations les plus primitives de la culture matérielle, et qu'en réalité ces manifestations ne devinrent possibles que lorsque le langage, instrument d'expression et de communication, se fut lui-même constitué.

2

LES ÉLÉMENTS DE LA PAROLE

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons fait plus d'une fois allusion aux « éléments de la parole », entendant par là, d'une façon sommaire, ce qu'on appelle habituellement les « mots ». Nous allons considérer de plus près ces éléments et découvrir ce que peut être la trame du langage.

Par parole nous entendrons désormais le système auditif des symboles linguistiques, l'enchaînement des sons articulés. Or le plus simple des éléments de la parole est le son en lui-même bien que, comme nous le verrons plus tard, le son ne soit pas un organisme simplifié, mais la résultante d'une série d'adaptations des organes de la parole, adaptations indépendantes les unes des autres et pourtant étroitement reliées. Cependant le son isolé n'est pas à proprement parler un élément de la parole, car la parole a une signification et le son n'en a aucune par lui-même. Il peut arriver qu'un son isolé soit un élément à signification indépendante (comme le *a* et le à français ou le *i* latin (*va*)), mais ces cas-là sont des coïncidences entre un son unique et un mot à signification définie. La coïncidence peut être fortuite, non seulement en théorie, mais au point de vue du fait historique lui-même; ainsi les exemples cités sont simplement des formes réduites de groupes phonétiques initialement plus importants : le latin *habet*, et *ad* (pour *a* et à français) et l'indo-européen *ei* (pour le latin *i*). Si le

langage est une construction et si les éléments expressifs du langage sont les briques de cette construction, alors les sons de la parole ne peuvent être comparés qu'à l'argile informe dont les briques sont faites.. Dans ce chapitre, nous ne nous occuperons pas davantage des sons en tant que sons.

Les véritables éléments expressifs du langage sont généralement des suites de sons qui constituent soit des mots, soit des parties de mots, ou des groupes de mots. Ce qui distingue ces éléments, c'est que chacun d'eux est le signe extérieur d'une idée particulière, que ce soit d'un concept unique (ou image) ou d'un certain nombre de ces concepts, ou images, étroitement liés entre eux pour former un tout. Le mot isolé n'est pas forcément le plus simple élément d'expression ; les mots anglais : *sing*, *sings*, *singing*, *singer* (chanter, il chante, chantant, chanteur) traduisent chacun une idée bien déterminée et intelligible, quoique cette idée soit isolée et par conséquent sans valeur pratique au point de la fonction. Nous admettons tout de suite que ces mots sont de deux sortes : le premier *sing* est une entité phonétique indivisible, traduisant la notion d'une certaine activité spécifique ; les autres mots participent tous de la même notion fondamentale, mais grâce à l'addition d'autres éléments phonétiques, cette notion prend une signification particulière qui la modifie ou la précise ; ces mots représentent des concepts composés qui se sont greffés sur un concept fondamental. Nous pouvons donc analyser *sings*, *singer*, *singing*, comme des expressions binaires comprenant un concept fondamental ou concept concret (*sing*) et un autre de caractère plus abstrait: personne, nombre, temps, conditions, fonction ou plusieurs combinés.

Si nous symbolisons *sing* par la notation algébrique A , nous devons symboliser *sings* et *singer* par la formule $A + b$ ¹. L'élément A peut être soit un mot complet et indépendant (*sing*), soit la substance de base, ce qu'on nomme la racine, ou la souche², ou encore le radical d'un mot. L'élément b (*s*, *ing*, *er*) indique un concept secondaire et normalement plus abstrait, qui impose au concept de base une limitation de forme, en comprenant ce mot dans son sens le plus large ; nous pouvons l'appeler « élément grammatical » ou affixe. Comme nous le verrons plus tard, il n'est pas essentiel que l'élément grammatical soit ajouté au radical, comme le *un* de *unsingable* (inchantable) ; il peut être inséré dans le corps même de la racine (comme le *n* du latin *vinco*, je vaincs, qui est absent dans *vici*, j'ai vaincu) ; il peut être constitué par la répétition partielle ou totale de la racine, ou bien il peut s'exprimer par un changement de la forme intérieure de la racine (changement de voyelle comme dans *sung* et *song*, changement de consonne comme dans *dead* et *death*, changement d'accentuation et même abréviation). Chacun de ces types d'éléments grammaticaux ou de modification possède cette particularité qu'il ne peut pas, dans la plupart des cas, être employé isolément, mais doit être associé, de quelque façon que ce soit, ou soudé, au radical pour que sa signification prenne toute sa force. Il est donc préférable pour nous de modifier notre formule $A + b$, en $A + (b)$, les parenthèses symbolisant l'incapacité d'un élément à être isolé. L'élément grammatical, de plus, est non seulement sans

¹ Les lettres capitales sont réservées aux radicaux ou racines.

² Ces mots ne sont pas employés ici avec un sens trop rigoureusement technique.

valeur lorsqu'il est isolé, mais encore lui faut-il être associé à un certain type de radical ; ainsi, le *s* anglais de *he hits* (*il frappe*), symbolise une notion tout à fait différente de celle représentée par l'*s* de *books* (livres), simplement parce que *hits* et *books* ne sont pas rangés dans la même catégorie. Nous nous hâtons d'ajouter que, si le radical peut, à l'occasion, s'identifier avec un mot, il ne s'ensuit pas qu'il doive toujours, ni même souvent, être employé comme mot. Ainsi, *hort*, radical de formes latines comme *hortus*, *horti*, *horto* (jardin) est tout aussi bien une abstraction, quoique plus facilement compréhensible, que le suffixe *ing* de *singing*. Aucun des deux n'existe en tant qu'élément intelligible et indépendant. Le radical et l'élément grammatical ne sont obtenus dans leur forme isolée qu'en décomposant le mot. S'il a semblé juste de symboliser *sing-er* par $A + (b)$, *hort-us* doit être représenté par $(A) + (b)$.

Jusqu'à présent, le premier élément de la parole dont nous pouvons dire qu'il existe vraiment, est le mot; avant de le définir, toutefois, nous devons examiner d'un peu plus près un type de mot comme *sing*. Sommes-nous donc justifiés de l'assimiler à un radical ou racine? Représente-t-il une simple correspondance entre un concept et une expression linguistique ? Est-ce que l'élément *sing* que nous avons extrait de *sings*, *singing*, *singer*, et auquel nous attribuons avec raison une valeur conceptuelle immuable, est-ce que cet élément a véritablement la même identité linguistique que le mot *sing* (chanter) ? Il semble absurde d'en douter et cependant un peu de réflexion suffit à nous convaincre que ce doute est légitime. Le mot *sing* ne peut pas, en fait, être employé librement pour exprimer son propre concept. L'existence de formes nettement apparentées comme *sang* et *sung* (il chanta, et chanté) montre tout de suite que *sing* ne peut pas exprimer le passé, mais que sa signification se borne au présent; d'autre part, l'emploi de *sing* comme infinitif (dans *to sing*, chanter et *he will sing*, il veut chanter, il chantera) indique que le mot *sing* traduit bien le concept dans toute son étendue. Cependant en admettant que *sing* soit l'expression normale du concept pur, il n'y aurait pas de place pour des fantaisies vocaliques comme *sang*, *sung*, *song*, et nous ne verrions pas *sing* spécifiquement employé pour marquer le présent à toutes les personnes, sauf la troisième personne du singulier (*sing-s*).

La vérité, c'est que *sing* est une sorte d'hybride qui hésite entre l'état de vraie racine et celui de mot modifié du type *singing*. Bien qu'il n'ait pas de signe extérieur montrant qu'il exprime plus qu'une idée générale, nous le sentons nettement doué d'une valeur additionnelle et variable, assez intangible. La notation A ne le représente pas si bien que $A + (o)$; nous pourrions croire que *sing* appartient au type $A + (b)$, avec cette différence que (b) s'est évanoui; cette façon de juger le mot est loin d'être fantaisiste, car il existe des documents historiques pour nous prouver qu'à l'origine *sing* était fait de plusieurs mots distincts du type $A + (b)$ qui ont mis en commun leurs valeurs séparées : le *sing* de *I sing* est l'équivalent de l'anglo-saxon *singe*, l'infinitif *sing* vient de *singan*, l'impératif *sing* vient de *sing*; depuis l'affaiblissement des formes anglaises au temps de la conquête normande, la langue anglaise s'est efforcée de créer des mots-concepts très simples, sans immixtion de formes accessoires, mais elle n'a pas encore réussi dans son travail, sauf peut-être pour des adverbes isolés et d'autres éléments du même genre. Si le mot indécomposable typique était bien un mot-

concept (type A) au lieu d'être un type de transition (A + (o)), *sing* et *work* et *house* et des milliers d'autres mots pourraient se comparer aux racines pures de beaucoup d'autres langues ¹. Comme exemples de mot-racine, nous pouvons citer au hasard le mot nootka ² *hamot* (os) ; le mot anglais correspondant ne lui est que superficiellement comparable ; *hamot* signifie *bone* (os) dans un sens tout à fait indéterminé; la notion du singulier est inhérente au mot anglais; l'idiome nootka peut exprimer cette notion, d'une ou de plusieurs façons s'il le désire, mais il n'en éprouve pas toujours le besoin ; *hamot* est aussi bien singulier que pluriel, si la distinction n'offre pas d'intérêt. Dès que nous disons *bone* en anglais (sans parler de son emploi secondaire pour nommer une matière), non seulement nous spécifions la nature de l'objet, mais nous sous-entendons, que nous le voulions ou non, qu'on ne considère qu'un seul de ces objets; et cette idée de valeur qui s'ajoute constitue une différence capitale. entre le mot anglais et le mot nootka.

Nous connaissons maintenant quatre types distincts de mots au point de vue de la forme :

A (exemple: nootka hamot);

A + (o) (sing, bone);

A + (b) (singing);

(A) + (b) (latin hortus).

Il n'y a qu'un seul autre type qui soit possible: A + B, soit l'union de deux (ou plusieurs) racines indépendantes en signification dans un terme unique ; tel est le mot composé *fire-engine* (pompe à incendie), ou encore une forme de l'idiome sioux qui signifie à peu près *eat-stand*, c'est-à-dire *to eat while standing* (manger en se tenant debout). Il arrive d'ailleurs fréquemment que l'une des racines devienne par sa fonction si dépendante de l'autre qu'elle prend le caractère d'un élément grammatical. Nous pouvons symboliser ce cas par A + b, type qui peut graduellement se fondre dans le type beaucoup plus courant A + (b), par la perte du lien extérieur entre l'élément subordonné *b* et l'élément indépendant correspondant B. Un mot comme *beautiful* (beau, c'est-à-dire « de beauté ») est un exemple de A + b, le suffixe *ful* ne gardant que l'empreinte de son origine. Un mot comme *homely* (ordinaire) est nettement du type A+ (b), car personne, sauf un linguiste, ne peut s'aviser de la parenté

¹ Le caractère général Isolant de langages comme le chinois n'entre pas ici en jeu (voir chap. 6). Les mots-racines se retrouvent dans des langages de tous les types, dont beaucoup sont extrêmement complexes.

² Idiome parlé par des tribus indiennes de l'Île de Vancouver.

entre le suffixe *ly* et le mot indépendant *like*. Dans l'emploi normal, bien entendu, ces cinq ou six types fondamentaux peuvent se compliquer de bien des façons : (o) peut prendre des valeurs multiples, c'est-à-dire que la modification de forme inhérente à la notion de base du mot peut affecter plus d'une seule catégorie. Un mot latin comme *cor* (cœur) n'est pas seulement la traduction d'un concept concret, mais retient attachés à sa forme, qui est en réalité plus réduite que la racine véritable (*cord*), les trois concepts mêlés de nombre (singulier), de genre (neutre) et de cas (sujet ou objet). La formule grammaticale complète de *cor* serait donc : A + (o) + (o) + (o), quoique la formule purement extérieure et phonétique serait : (A) - cet A indiquant la racine abstraite *cord* et le signe - la perte du *d*; la chose remarquable à noter à propos de ce mot *cor* est ceci : les trois restrictions conceptuelles ne sont pas seulement exprimées par implication lorsque le mot prend sa place dans une phrase, elles s'attachent à tout jamais à la signification profonde du mot et ne peuvent être éliminées par aucune circonstance d'emploi.

D'autres complications peuvent résulter d'une multiplicité de certains éléments du type A (nous avons déjà noté ceci par A + B) ou du type (A), ou du type *b*, ou du type (*b*). Enfin, ces types variés peuvent se combiner de mille façons. Un langage relativement simple comme l'anglais ou même le latin ne nous donnent que quelques exemples de ces possibilités théoriques. Mais si nous allons recueillir nos exemples dans la vaste resserre du langage depuis des idiomes exotiques jusqu'à ceux qui nous sont les plus familiers, nous trouvons qu'il y a bien peu de ces possibilités qui ne soient réalisées dans la pratique. Un exemple suffira pour en illustrer des milliers, un type complexe en illustrera des centaines d'autres. Je le choisis dans l'idiome paiute, idiome parlé par les Indiens du plateau désertique de l'Utah du Sud-Ouest (Amérique du Nord). Ce mot *wii-to-kuchum-punku-rüigani-yugwi-va-ntü-m-(ii)*¹ est d'une longueur inusitée, même pour cet idiome, mais n'est pas pour autant une monstruosité psychologique ; il signifie *they-Who-are-going-to sit-and-cut up-with a knife-a black cow- (or bull)* (ceux qui vont s'asseoir pour dépecer avec un couteau une vache noire (ou un buffle)), ou si l'on veut conserver l'ordre indien des mots ou éléments : *knife-black-buffalo-pet-cut-up-sit (pluriel)-(future participle animate plural-*. La formule de ce mot, pour suivre notre notation, serait (F) + (E) + C + d + A + B + (g) + (h) + (i) + (o). A + B représente le participe futur d'un verbe composé : « *to sit and cut up* » (s'asseoir pour dépecer) ; l'élément *g* indique le futur, le *h* un suffixe du participe, *i* pli pluriel d'objet inanimé, tous étant sans signification propre lorsqu'ils sont indépendants. La notation (o) implique que le mot entier traduit, en plus de ce qui y est nettement exprimé, une idée supplémentaire de rapport, celle de sujet; ce mot ne peut pas en effet être autre chose que le sujet d'une phrase. Le radical A «*0 eut up*, dépecer), avant de se combiner avec l'élément coordonné B (*to sit*, s'asseoir), se combine lui-même avec deux éléments substantifs, une racine qui a la fonction d'instrumental, (F) *knife* (couteau), qui peut s'employer couramment comme radical de substantif, et

¹ Pour cet exemple comme pour d'autres pris dans des Idiomes exotiques, je suis forcé, par des considérations d'ordre pratique, de simplifier la vraie forme phonétique; cela n'a pas une importance capitale, puisque nous nous occupons de la forme en elle-même, et non du contenu phonétique.

finalement il se relie à un groupe à fonction d'objet (E) + C + d (*black cow or bull*, vache noire ou buffle) ; ce groupe comprend à son tour un radical adjectif (E), *black*, noir, qui ne peut pas s'employer seul (la notion absolue de « noir » ne peut se traduire que par un participe : « étant noir ») et le nom composé C + d (*buffalo-pet*, buffle domestique). Le radical C signifie buffle, mais le suffixe d, dont le sens propre est un nom indépendant signifiant cheval (ou initialement chien, ou animal domestique en général), s'emploie régulièrement comme élément de quasi-subordination signifiant que l'animal dont la racine figure le nom est la propriété d'un humain. On doit remarquer que la formule entière (F) + (E) + C + d + A + B n'est rien d'autre au point de vue de la fonction d'un concept verbal de base (correspondant à sing d'une forme anglaise comme *singing*) et que cette formule complexe demeure verbale dans son effet par l'addition du temps (g), ce (g) ne devant d'ailleurs pas être considéré comme se rapportant uniquement à B, mais à tout le groupe de base pris comme unité, et que les éléments (h) + (i) + (o) transforment l'expression verbale en une forme de substantif bien déterminée.

Il serait maintenant opportun de décider ce que nous entendons par « mot ». Notre première tendance aurait sans doute été de définir le mot comme la contre-partie linguistique ou symbolique d'un concept isolé. Nous savons à présent que cette définition est inexacte ; en réalité, il est totalement impossible de définir le mot en partant de sa fonction, car le mot peut exprimer n'importe 'quoi, depuis un concept isolé, concret, abstrait, ou entièrement de rapport (exemple of, by, and, de, par, et) jusqu'à une pensée complète (domine en latin dico, je dis; ou bien en nootka le verbe à forme compliquée : « j'ai été-habitué-à-manger-vingt-objets-ronds (pommes) en faisant... (telle ou telle action) ». Dans ce dernier cas, le mot devient phrase. Le mot, donc, n'est qu'une forme, une entité constituée d'une certaine façon; il absorbe autant, ou aussi peu, de la substance conceptuelle de la pensée totale, que le génie de la langue le lui permet. Ainsi se peut-il que les élément radicaux ou grammaticaux, qui incarnent les concepts isolés, soient comparables d'un langage à un autre, tandis que les mots tels qu'ils sont ne peuvent être mis en parallèle. Élément radical (ou grammatical) et phrase, voilà les entités initiales de la parole, au point de vue de la fonction, s'entend ; la racine et ses affixes étant l'essence même de l'idée, la phrase satisfaisant au besoin esthétique de la pensée achevée. Les formes tangibles de la parole, les mots, peuvent à l'occasion être l'incarnation soit d'une racine, soit d'une phrase ; il est plus fréquent de les voir comme un moyen terme entre ces deux extrêmes, exprimant une ou plusieurs notions radicales, ainsi qu'une ou plusieurs des notions subsidiaires. La question peut se résumer ainsi : les éléments radicaux et grammaticaux du langage, éléments abstraits des réalités de la parole, sont l'équivalent des idées scientifiques, idées qui sont déduites des réalités de l'expérience; et le mot qui constitue la parole vivante correspond aux résultats acquis par l'expérience dans le domaine de l'histoire et de l'art. La phrase est la traduction logique de la pensée complète, même si on la conçoit comme composée d'éléments radicaux et grammaticaux qui ressortent sous le vernis des mots ; c'est une manifestation psychologique de la connaissance, de l'art, quand on la considère (et elle est en effet telle) comme une harmonie parfaite de mots accordés entre eux. Lorsque la nécessité

se fait sentir pour nous d'exprimer la pensée pure, le mot devient de moins en moins capable de le faire ; nous comprenons donc facilement pourquoi le mathématicien et le logicien sont conduits à abandonner le mot et à traduire leur pensée à l'aide de symboles ayant chacun une rigoureuse valeur d'unité.

Mais le mot, objectera-t-on, n'est-il pas une abstraction tout autant que l'est une racine? Est-ce qu'il n'est pas tiré de la phrase aussi arbitrairement que le minimum conceptuel l'est d'un mot? Quelques linguistes ont, il est vrai, considéré le mot comme une abstraction, quoique cette conception soit difficile à justifier, à mon avis. Il est vrai que dans certains cas particuliers, surtout en ce qui concerne les idiomes fortement synthétiques des indigènes d'Amérique, il n'est pas toujours facile de dire si tel ou tel élément du langage doit être classé parmi les mots indépendants, ou parmi les parties d'un mot. Ces compromis qui nous rendent perplexes en plus d'une occasion, ne sont cependant pas un argument contre la validité psychologique du mot. L'expérience linguistique, aussi bien exprimée sous forme écrite et unifiée que mise à l'épreuve de l'usage courant, indique d'une façon stupéfiante qu'il n'y a pas habituellement la plus petite difficulté à saisir la réalité psychologique du mot. Il n'y a pas à cela de preuve plus convaincante que celle-ci : un Indien sans instruction et tout à fait ignorant du mot écrit, n'a cependant pas de difficulté sérieuse à dicter un texte mot à mot ; il a tendance, naturellement, à lier ses mots comme en parlant, mais si on l'arrête pour lui faire comprendre ce qu'on attend de lui, il isole facilement chaque mot; il refuse cependant régulièrement de séparer le radical ou l'affixe, avec l'excuse que cela n'a pas de sens ¹.

Quel est donc le critère objectif du mot? Celui qui parle et celui qui entend « sentent » le mot, nous l'admettons, mais comment justifier ce qu'ils sentent? Si la fonction n'est pas le critère final du mot, je ne sais pas ce qui peut l'être?

Il est plus facile de poser une question que d'y répondre ; le mieux que nous puissions faire est de dire que le mot est une parcelle très petite et très complète du sens auquel veut aboutir la phrase. Le mot ne peut pas être fragmenté sans qu'il s'ensuive un bouleversement du sens, l'un des fragments demeurant sans vie entre nos mains. Dans la pratique, cette définition sans prétention du mot est plus satisfaisante qu'on ne pourrait le supposer : dans une phrase comme *it is unthinkable*, il est impossible de grouper les éléments en d'autres mots que les trois indiqués; *think ou*

¹ Ces expériences orales, que j'ai faites plus d'une fois lorsque j'étudiais sur place les idiomes des Indiens d'Amérique, sont amplement confirmées par des expériences personnelles d'un autre genre. J'ai appris à deux jeunes Indiens intelligents à écrire leur langue d'après le système phonétique que j'emploie ; ils apprirent à rendre avec exactitude les sons en tant que sons ; tous deux avaient quelque difficulté à séparer les mots en syllabes, mais non pas à séparer les mots : ils y parvenaient tous deux spontanément et complètement ; dans les centaines de pages de nootka que je Es ainsi écrire à l'un de ces Indiens, tous les mots étaient séparés avec précision, comme moi-même ou n'importe quel linguiste aurait pu le faire, même lorsqu'il s'agissait d'éléments de liaison à signification abstraite comme *that* et *but*, ou encore de la phrase nootka si compliquée citée plus haut. De telles expériences avec des sujets plus ou moins illettrés ont fait plus pour me convaincre de l'unité psychologique du mot que tous les arguments théoriques du monde.

thinkable pourraient être isolées, mais comme ni un, ni *able*, ni *is-un* ne correspond à grand-chose, nous sommes bien obligés de considérer *unthinkable* comme un tout, une construction parfaite en miniature. Certaines caractéristiques extérieures et phonétiques viennent souvent (mais pas toujours) s'ajouter à ce sens intérieur du mot ; en tête l'accent; dans beaucoup, peut-être dans la plupart des langages, le mot isolé est marqué par un accent qui l'unifie, un accent sur l'une de syllabes à laquelle les autres sont subordonnées. La syllabe choisie pour cette distinction dépend, est-il nécessaire de le dire, du génie particulier à chaque langue. L'importance de l'accent pour unifier le mot est évidente dans des mots anglais comme *unthinkable*, *characterizing*. Le long mot païte que nous avons déjà analysé a un caractère d'unité rigoureuse grâce à plusieurs facteurs : les principaux sont l'accent sur sa deuxième syllabe (*wii* ; *knife*, couteau) et la prononciation glissée, « sourde », pour employer le terme phonétique exact, de sa voyelle finale (*mü*, pluriel animé). Des détails tels que l'accent, le rythme et les modifications des consonnes et voyelles à l'intérieur du mot, sont souvent utiles pour nous aider à délimiter le mot extérieurement, mais ne doivent en aucun cas être interprétés, selon une erreur assez fréquente, comme étant en eux-mêmes la cause de l'existence psychologique du mot; ces détails ne servent, au mieux, qu'à confirmer l'unité du mot, unité qui existe déjà pour d'autres raisons.

Nous avons vu que la principale entité de la parole, au point de vue de la fonction : la phrase, possède, comme le mot, une existence psychologique aussi bien que logique ou abstraite. Sa définition n'est pas difficile: elle est l'expression linguistique d'une proposition; elle combine le sujet d'un discours avec un énoncé concernant ce sujet ; le sujet et l'action qui s'y rapportent peuvent être combinés dans un seul mot comme en latin dico (je dis) ; sujet et action peuvent être exprimés séparément comme en anglais I say (je dis); sur la première proposition il peut s'en greffer d'autres secondaires, très variées. Il importe peu de savoir ni nt sont introduites ces propositions secondaires, la phrase ne perd rien de son unité tant que chacune d'elles vient contribuer à déterminer le sujet du discours, ou compléter le sens de l'action ¹.

Une phrase comme « *le maire de New York va faire un discours de bienvenue en français* » s'impose comme étant unifiée et impossible à réduire par le transfert de certains de ses éléments dans une phrase précédente ou suivante; des idées complétives, *New York*, *bienvenue*, *en français*, peuvent être supprimées sans gêner la construction de la phrase : *le maire va faire un discours* est une proposition tout à fait claire. Mais nous ne pouvons la réduire davantage, nous ne pouvons dire par exemple *le maire va faire* ² ; la phrase réduite mais compréhensible ne peut pas comprendre moins que le sujet du discours, *le maire*, et l'action faite par le sujet *va faire un*

¹ Des phrases dites coordonnées, comme « *je resterai, mais vous pourrez partir* », ne valent guère quant au sens complétif de l'action principale : ce sont des phrases du point de vue du style, mais non en ce qui concerne la forme linguistique stricte. On peut écrire : « *je resterai. Mais vous pouvez partir* », qui est aussi intelligible ne « *je resterai. Maintenant vous pouvez partir* ». Les deux premières phrases sont liées par un rapprochement qui a conduit à une certaine représentation écrite, mais cela ne doit pas tromper un esprit précis.

² Excepté peut-être dans des manchettes de journaux.

discours. On dit habituellement que le vrai sujet d'une telle phrase est *maire*, la vraie action est *va faire*, et que tout le reste est secondaire ; ce genre d'analyse, quoi qu'il en soit, est purement schématique et sans valeur psychologique; il vaut bien mieux admettre franchement que les deux termes de la proposition ou l'un des deux ne peut pas s'exprimer par des mots isolés. Il y a des langages qui peuvent exprimer: « le *maire-va-faire-un-discours* » en deux mots, un sujet et un prédicat, mais l'anglais ou le français n'est pas une langue à ce point synthétique. Ce que nous voulons vraiment démontrer, c'est que, doublant en quelque sorte la phrase, il est une phrase-type bien vivante et possédant des caractères de forme immuable. Ces caractères immuables ou véritable base de la phrase, peuvent être encombrés de traits accessoires variés, selon le goût de celui qui parle ou écrit, mais la base véritable est transmise rigidement par la « tradition », tout comme les éléments radicaux et grammaticaux qui composent le mot complet. De nouveaux mots peuvent être sciemment créés en partant de ces éléments de base, par analogie avec les anciens mots, mais rarement de nouveaux types de mots. De même, les phrases nouvelles se forment constamment, mais toujours en respectant les traditions. Une phrase élargie laisse généralement une liberté considérable pour l'emploi de ce que l'on peut appeler les choses non essentielles ; c'est cette marge de liberté qui permet le style individuel.

L'association habituelle d'éléments radicaux et grammaticaux, de mots, de phrases avec les concepts ou groupes de concepts formant un tout, est le fait même du langage. Il est important de noter qu'il y a dans tout langage une certaine liberté d'association. Ainsi l'idée de *hide* (cacher) peut aussi être exprimée par le mot *oonceal* (dissimuler), la notion de *three limes* (trois fois) se dit aussi *thrice*. L'expression multiple d'un concept unique est universellement reconnue comme une source de force et de richesse linguistique, et non comme une prodigalité inutile. Plus gênante est l'analogie fortuite entre une idée et l'expression linguistique dans le domaine des concepts abstraits et de rapport, surtout lorsque le concept est incarné dans un élément grammatical. Ainsi, le caractère tout fortuit de l'expression de pluralité dans *books*, *oxen*, *sheep* et *geese* (livres, bœufs, moutons et oies) représente, me semble-t-il, un état de choses inévitable et traditionnel plutôt qu'une heureuse richesse de forme. Il est évident qu'un langage ne peut aller au-delà d'une certaine limite dans cette voie fortuite. Beaucoup de langues vont incroyablement loin à ce point de vue, il est vrai, mais l'histoire linguistique montre irréfutablement que tôt ou tard les associations les moins fréquentes s'effacent au profit des plus usuelles.

En d'autres termes, toutes les langues ont une tendance inhérente à un équilibre dans leur expression. Si cette tendance était entièrement inopérante, il n'y aurait pas de grammaire. Cette existence de la grammaire, trait commun à toutes les langues, est un résultat généralisé du sentiment que les concepts analogues et les relations analogues doivent être exprimés de façons analogues. Si un langage était parfait au point de vue grammatical, ce serait un instrument parfait d'expression conceptuelle. Malheureusement (ou heureusement), aucun langage n'est tyranniquement logique : toutes les grammaires ont des fissures.

Jusqu'à présent, nous avons supposé que les éléments du langage reflètent simplement le monde des concepts, et sur un plan que je me suis hasardé à nommer « extrarationnel », le monde des images, qui sont le contenu brut des concepts. Nous avons, en d'autres termes, supposé que le langage se meut entièrement dans le domaine de la formation des idées et de la connaissance. Il est temps d'élargir nos vues à ce sujet. L'aspect de volition du conscient s'étend également au langage. Presque tous les langages ont des moyens spéciaux pour exprimer des commandements (dans les impératifs des verbes) ou des désirs, réalisables ou irréalisables (*would he might come ! ou would he were here ! - puisse-t-il venir ! puisse-t-il être ici !*). Les émotions dans leur ensemble se donnent moins facilement libre cours; l'émotion, il est vrai, a tendance à être muette, si l'on en croit une opinion courante. La plupart des interjections, sinon toutes, sont mises sur le compte d'une expression d'émotion, et aussi peut-être un certain nombre de modalités d'expression comme la forme dubitative ou potentielle, - qui peuvent s'interpréter comme le reflet d'états émotifs, d'hésitation, de doute, de crainte atténuée. En somme, on doit admettre que la formation des idées est prépondérante dans le langage et que la volition et l'émotion viennent en second ; cela, est tout à fait compréhensible : le monde des images et des concepts, le reflet toujours changeant et sans fin de la réalité objective, est le sujet inévitable de la communication humaine, et une action effective n'est possible que traduite en termes de ce monde. Le désir, le but, l'émotion sont des nuances personnelles qui teintent le monde objectif. Ce sont des états d'âme individuels et ils sont relativement de peu d'intérêt pour l'âme voisine. Tout cela ne veut pas dire que la volition et l'émotion ne puissent s'exprimer ; ces états ne sont, en fait, jamais absents de la parole normale, mais leur expression pure n'est pas du vrai domaine linguistique. Les nuances d'emphase, l'intonation, la composition des phrases, la rapidité et la continuité du débit de la parole, les gestes qui l'accompagnent, tout cela exprime un peu de sentiment et de l'impulsion intérieure, mais comme ces moyens d'expressions ne sont, en dernière analyse, que des formes modifiées de manifestations instinctives partagées par l'homme avec les animaux, ils ne peuvent être considérés comme formant partie de la conception culturelle du langage, même s'ils sont inséparables de sa vie. Et cette expression instinctive de volition et d'émotion est, le plus souvent, suffisante pour satisfaire les buts de communication.

Il est vrai que certains spécialistes de la psychologie du langage ¹ nient son caractère principalement cognitif, mais essaient au contraire de démontrer que l'origine de presque tous les éléments linguistiques se trouve dans le sentiment. J'avoue qu'il m'est impossible de les suivre. Ce qu'il y a de vrai dans leurs assertions peut, selon moi, se résumer ainsi : la plupart des mots, comme pratiquement tous les éléments de la conscience, comportent une part affective, assez peu consciente, mais très réelle, et parfois même insidieusement puissante, qui est la résultante du plaisir ou de la douleur. Cette part affective n'est en général pas inhérente au mot lui-même, c'est plutôt une excroissance sentimentale sur le fond du mot ou noyau conceptuel; non seulement cette part affective peut changer d'une époque à l'autre (ce qui est aussi vrai

¹ Par exemple le brillant écrivain hollandais Jac van Ginneken.

du contenu conceptuel), mais encore elle varie remarquablement d'un individu à l'autre selon les associations personnelles de chacun, elle varie, à la vérité, d'un moment à l'autre dans la conscience individuelle, à mesure que se produit une évolution psychologique ; il existe naturellement des associations affectives officiellement reconnues, si l'on peut dire, pour bien des mots qui ne dépendent pas du sentiment individuel, mais elles sont très instables et leur sens est difficile à saisir, elles n'ont pas la rigueur du fait initial. Nous admettons tous, par exemple, que *storm*, *tempest*, *hurricane* (orage, tempête ouragan), sans entrer dans leurs nuances de signification, comportent une association affective très nette que par exemple tous les Anglais saisissent à peu près de façon équivalente; *storm*, nous le sentons, est un mot de portée plus générale et nettement moins « grandiose » que les deux autres; *tempest* rappelle la mer et pour certaines personnes est associé en particulier au chef-d'œuvre de Shakespeare ; *hurricane* a un sens beaucoup plus direct, une plus grande rudesse que ses synonymes. Cependant, l'association affective individuelle peut varier beaucoup en présence de ces mots : pour certains *tempest* et *hurricane* peuvent sembler des mots affectés, littéraires ; le *storm* plus simple ayant un son fruste et aéré que les autres ne possèdent pas (pensons aussi à l'allitération *storm* et *stress*). Si dans notre enfance nous nous sommes abondamment nourris d'ouvrages sur l'Amérique espagnole, *hurricane* aura probablement le don d'évoquer des souvenirs passionnants ; si par aventure nous avons eu la malchance d'être pris dans un ouragan, nous recevrons de *hurricane* une impression plutôt sinistre et réfrigérante. Ces associations affectives ne sont d'aucun intérêt, au point de vue de la science linguistique; le philosophe, s'il désire arriver à la vérité pure, les juge ses ennemis les plus insidieux. Mais l'homme est rarement occupé de science pure, de vérités solides. Son activité psychique est le plus souvent influencée par la chaleur des sentiments, et il adopte ces associations affectives comme des stimulants de la pensée; elles sont aussi pleines de valeur pour le littérateur, mais remarquons que pour lui aussi, elles peuvent offrir un danger; un mot dont l'association affective est admise une fois pour toutes n'a plus de valeur propre, c'est un accessoire insipide, un « cliché ». De temps à autre l'écrivain part en guerre contre ces clichés, il veut que le mot retrouve sa signification conceptuelle première, et ne veut avoir recours qu'à son propre talent créateur d'images pour toucher les sentiments du lecteur.

3

LES SONS DU LANGAGE

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu que la charpente phonétique de la parole ne peut constituer à elle seule le phénomène intérieur du langage et que le simple son de la voix articulée n'est nullement en lui-même un élément linguistique. Cependant la parole est si étroitement liée aux sons et à leur articulation que nous ne pouvons guère nous passer de les étudier d'une façon générale. L'expérience a montré que ni l'aspect purement extérieur d'un langage, ni le déroulement de son histoire ne peuvent être pleinement saisis sans quelque référence aux sons qui incarnent cet aspect et cette histoire. Une analyse détaillée de la phonétique serait ici à la fois trop technique pour le lecteur moyen et trop peu reliée à notre thème principal pour justifier une extension de ces pages; mais nous pouvons quand même accorder quelque attention à certains faits remarquables et aux idées qui se rattachent à l'équipement sonore du langage.

Lorsque nous parlons notre langue, nous, individus moyens, avons le sentiment que cette langue est constituée, au point de vue acoustique, par un nombre relativement restreint de sons distincts ; chacun d'eux correspondant assez exactement dans l'alphabet courant à une lettre ou dans quelques cas à deux, ou plusieurs lettres, différentes. Quant aux langues étrangères, nous sentons généralement que, à part quelques différences frappantes qui ne peuvent échapper à l'oreille même peu exercée, les sons ne varient guère, mais qu'il y a un « accent » mystérieux propre à ces idiomes incon-

nus, un certain caractère phonétique indéterminé, qui, sans parler des sons en eux-mêmes, leur donne leur aspect étrange.

Ce sentiment naïf est en grande partie illusoire à tous les points de vue; l'analyse phonétique nous convainc que le nombre de sons nettement discernables et de nuances de sons employés par ceux qui parlent une langue est bien plus grand que nous ne le savons nous-mêmes. Il n'y a probablement pas un Anglais sur cent qui ait la plus vague idée que le *t* d'un mot comme « *sting* » n'est pas du tout le même son que le *t* de « *teem* », ce dernier ayant une plénitude d'« explosion », qui est gênée dans le premier cas par l'« *s* » qui le précède. De même le « *ea* » de « *meat* » est d'une durée nettement plus courte que celle du « *ea* » de *mead*, ou encore le *s* final d'un mot comme « *heads* » n'a pas du tout le son plein et bourdonnant du « *z* » qui se prononce pour « *please* ». C'est là un écueil pour les étrangers qui ont acquis la pratique de l'anglais : ils ont su triompher de tous les défauts les plus habituels à d'autres moins attentifs, et ils s'attachent à observer des règles si précises qu'elles donnent à leur prononciation anglaise un curieux accent artificiel dont nous avons nettement le sentiment. Nous ne pouvons pas localiser cet accent; c'est en effet la totalisation auditive d'un certain nombre de très légères erreurs phonétiques et nous n'avons jamais fait pour nous mêmes l'inventaire de notre fonds phonétique. Si nous comparons deux langues prises au hasard, par exemple l'anglais et le russe, en ce qui concerne leur système phonétique, nous sommes plutôt enclins à trouver qu'il y a très peu d'éléments phonétiques de l'un qui correspondent exactement à ceux de l'autre. Ainsi le « *t* » d'un mot russe comme « *tain* » n'est ni celui du « *t* » anglais de « *sting* » ni celui de « *teem* », il diffère à la fois des deux par son articulation dentale; en d'autres termes, il est produit par le contact de la pointe de la langue avec les dents de devant, et non, comme en anglais, par le contact du dos de la langue avec les alvéoles dentaires; de plus, il diffère aussi du « *t* » de « *teem* » par l'absence d'une « explosion » d'air marquée avant que le son de la voyelle qui suit lui soit relié, si bien que, à l'audition, l'effet est plus net et plus métallique qu'en anglais. L'*l* anglais est inconnu en Russie, qui possède, d'autre part deux sons de « *l* » distincts, que l'Anglais moyen aurait de la difficulté à reproduire exactement, une « *l* » d'un genre guttural produite par une position creuse de la langue près du voile du palais (« vélaire ») et une « *l* palatale » douce, qui ne peut se rendre que très approximativement en anglais par « *ly* ». Même un son aussi simple et qu'on imaginerait invariable, le « *ni* », est différent dans les deux langues : dans le mot russe *most* (pont) le *m* n'est pas le même que celui de l'anglais *most* (le plus). Les lèvres sont arrondies avec plus de précision pour l'articuler et il est plus pesant et résonne à l'oreille davantage. Les voyelles, inutile de le dire, sont extrêmement différentes en anglais et en russe.

Je ne suis entré dans ces détails (qui sont de peu d'intérêt pour nous) que pour fournir une base expérimentale qui puisse nous convaincre de l'incroyable diversité des sons articulés. Cependant, un inventaire complet des ressources phonétiques de toutes les langues européennes (celles qui sont les plus proches) serait déjà une entreprise trop vaste et serait encore bien loin de donner une idée juste de l'étendue véritable de l'articulation humaine. Dans nombre d'idiomes d'Asie, d'Afrique ou de

l'Amérique primitive, il y a des séries entières de sons dont la plupart d'entre nous n'ont pas idée. Ces sons ne sont pas nécessairement plus difficiles à prononcer que d'autres qui nous sont familiers, ils nécessitent seulement une adaptation musculaire spéciale de l'appareil phonétique, adaptation que nous n'avons jamais eu l'habitude de réaliser. On peut dire avec certitude que le nombre total des sons possibles est de beaucoup supérieur à celui des sons en usage. En vérité, un expert en phonétique ne devrait avoir aucune difficulté à inventer des sons qu'une recherche objective ignore. Une des raisons qui fait que nous croyons difficilement en cette étendue infinie de la gamme possible des sons, c'est notre habitude de concevoir un son comme une impression auditive simple, indéfinissable, au lieu de lui donner la valeur d'une résultante de plusieurs adaptations distinctes qui se produisent simultanément. Toute variation légère de n'importe laquelle de ces adaptations nous donne un son nouveau apparenté à l'ancien à cause de la continuité des autres adaptations, mais qui en est distinct auditivement, tellement l'oreille, humaine est devenue sensible au jeu nuancé de l'instrument vocal. Une autre explication à notre manque d'imagination phonétique, c'est l'habitude prise de bonne heure par nos muscles vocaux de s'adapter à un système particulier de sons traditionnels, et seulement à ces sons spéciaux, alors que notre oreille est assez fine pour discerner les diverses résonances de la parole. Un phénomène d'inhibition permanente s'est peu à peu affirmé pour les adaptations étrangères à notre langue, que ce soit par manque de pratique ou par une élimination progressive. Naturellement, la faculté de se réadapter n'est pas entièrement perdue, mais la difficulté extrême que nous éprouvons à assimiler les sons nouveaux d'une langue étrangère est une preuve suffisante de l'étrange raideur qui pour la plupart des gens paralyse l'appareil vocal. Ce fait peut se comprendre si l'on oppose le manque relatif de liberté de l'articulation volontaire, à la liberté presque parfaite des gestes volontaires ¹ Notre difficulté d'adaptation vis-à-vis des articulations étrangères est le prix qu'il nous faut payer pour la maîtrise de nos propres symboles linguistiques; les mêmes organes ne peuvent pas être exercés jusqu'à l'automatisme, à produire certains mouvements et à être en même temps en état de sélection articuloire consciente ².

¹ Notons bien ce mot « volontaire ». Lorsque nous criions, ou grommelons, ou que nous n'exerçons pas d'action directrice sur notre voix, comme on peut parfois le faire en plein air, nous ne créons pas d'accommodation vocale par un effort volontaire ; dans ces circonstances, nous émettrons presque sûrement des sons articulés que nous n'aurions jamais produits dans le langage normal.

² Si la parole dans son aspect acoustique et articulé est en fait un système rigide, comment se fait-il (peut-on objecter avec raison) qu'il n'y ait pas deux idiomes pareils? La réponse est simple : toute cette partie du langage qui est située au-dehors de la charpente phonétique rigide, n'est pas la parole pensée, mais est simplement une complication vocale supplémentaire plus ou moins instinctive et inséparable de la pratique de la parole. Toute la couleur individuelle du parler: l'emphase, la vitesse, la cadence et l'intonation, sont des contingences linguistiques tout comme l'expression fortuite du désir et de l'émotion est la plupart du temps Intraduisible au point de vue linguistique. La parole, comme tous les éléments de la culture, demande une sélection des concepts et une action restrictive vis-à-vis d'un comportement instinctif fortuit. Que la pensée directrice ne soit jamais réalisée comme telle en pratique, ses instruments étant des organes animés par l'instinct, c'est une vérité valable pour tous les aspects de la culture en général et chacun en particulier.

Il y a donc un nombre infini de sons articulés qui sont à la disposition du mécanisme vocal; n'importe quel langage donné exerce un choix judicieux et strictement ordonné de ces riches réserves, et chacun des nombreux sons possibles est soumis à un certain nombre d'adaptations musculaires dépendantes qui concourent à leur production. Une relation complète de l'activité de chacun des organes de la parole (dans la mesure où cette activité a une influence sur le langage) est impossible ici, et nous ne pouvons pas non plus nous préoccuper d'une façon systématique de la classification des sons en nous basant sur leur mécanisme ¹.

L'appareil vocal comprend: les poumons, les bronches, la gorge et plus particulièrement le larynx, le nez, la luette (organe mou et très mobile qui dépend de l'arrière-palais), le palais, qui se divise en palais postérieur mobile (palais mou) ou voile du palais, et le palais antérieur ou palais dur, la langue, les dents et les lèvres. Le palais, l'arrière-palais, la langue, les dents, les lèvres, peuvent être considérés comme une chambre de résonance très complète dont le volume constamment variable, grâce surtout à la mobilité de la langue, est le facteur principal qui permet de donner à l'expiration de l'air sa, qualité particulière de son ².

Les poumons et les bronches constituent les organes de la parole en ce sens qu'ils fournissent et dirigent le courant d'air expulsé sans lequel toute articulation sonore est impossible. Mais ce n'est pas eux qui déterminent la différenciation des sons, excepté peut-être l'accentuation. Il se peut que les diverses accentuations soient dues à des différences légères dans la force de contraction des muscles pulmonaires, mais même cette influence des poumons est niée par certains savants qui expliquent les fluctuations de l'accent (si importantes pour le relief du langage) en les attribuant au mécanisme plus délicat des cordes vocales (ou glotte). Ces cordes sont deux petites membranes presque horizontales, extrêmement sensibles, placées dans le larynx; celui-ci est constitué principalement par deux grands et par plusieurs petits cartilages, et par un certain nombre de petits muscles qui actionnent les cordes vocales.

Les cordes, qui sont attachées aux cartilages, sont à l'appareil vocal humain ce que sont les deux anches pour une clarinette, ou les cordes pour un violon; elles sont capables de prendre au moins trois positions différentes dont chacune est de toute première importance pour la parole; elles peuvent se rapprocher ou s'écarter une de l'autre, elles peuvent vibrer comme des anches ou des cordes, et elles peuvent se tendre ou se relâcher dans le sens de leur longueur. Ce dernier mouvement donne des

¹ Des classifications purement acoustiques, qu'un premier essai d'analyse fait apparaître comme justes, sont aujourd'hui moins en faveur parmi les phonéticiens que les classifications organiques; ces dernières ont l'avantage d'être plus objectives; de plus, la qualité acoustique d'un son dépend de son articulation, même si le conscient linguistique fait de cette qualité acoustique un facteur primordial et non secondaire.

² Par *qualité* nous voulons dire ici la nature inhérente à chaque son et sa résonance spéciale. La *qualité* générale d'une voix individuelle est tout autre chose; elle est alors déterminée principalement par des caractères anatomiques individuels du larynx et n'est d'aucun Intérêt linguistique.

vibrations qui varient suivant la longueur ou la tension des cordes et qui affecte le diapason de la voix, non seulement dans le chant, mais dans les modulations du langage ordinaire. Les deux autres types d'action glottale agissent sur la nature de la voix (voix étant un terme commode pour désigner le courant d'air expulsé des poumons qui est utilisé pour la parole). Si les cordes vocales sont bien écartées, permettant à l'air de s'échapper normalement, nous avons les conditions nécessaires pour obtenir les sons « sourds ». L'afflux d'air qui arrive sans modification des poumons à la cavité buccale donne à peu près le son de la lettre *h* et des articulations spéciales à la cavité buccale comme *p* ou *s*. D'autre part, les cordes vocales peuvent se rapprocher complètement sans vibrer; dans ces conditions, la provision d'air est retenue pour un temps ; la très légère suffocation ou son laryngé qui se fait alors entendre, n'est pas reconnue en anglais comme un son déterminé, mais se produit néanmoins assez souvent ¹. Cette inhibition momentanée, connue techniquement sous le nom glottal stop (arrêt glottal), est un élément intégral de nombreuses langues comme le danois, le letton, certains dialectes chinois et presque tous les idiomes indiens d'Amérique. Entre ces deux extrêmes de sons dits sourds, celui à glotte ouverte et celui à glotte fermée, se situe la voix normale; pour elle, les cordes sont rapprochées, mais pas suffisamment pour empêcher l'air de passer, les cordes se mettent alors à vibrer et un son musical d'intensité variable se produit. C'est alors un son dit sonore. Les sonores peuvent varier beaucoup en qualité selon la position exacte des organes supérieurs de la parole ; les voyelles anglaises, des nasales comme *m* et *n*) et des sons comme *b*, *z*, et *l* sont des sonores. La façon la plus commode pour reconnaître une sonore est de la prononcer sur une note donnée, c'est-à-dire de la chanter ². Les sonores sont les éléments les plus nets pour l'audition; comme telles elles sont le véhicule de presque toutes les variantes dans l'accentuation, l'intonation et la composition des syllabes. Les sourdes sont des bruits articulés qui coupent le flux de la voix de brefs moments de silence. Il existe des sons intermédiaires entre les sourdes et les sonores tels que les sons murmurés et chuchotés ³.

Ces sons et d'autres sont peu importants dans le cas de l'anglais et des principales langues européennes, mais il existe des idiomes qui utilisent fréquemment ces sons dans le parler normal.

Le nez n'est pas un instrument actif de la parole, mais il a une grande importance comme chambre de résonance ; il peut se séparer de la cavité buccale, autre instrument important de résonance, par le déplacement du voile du palais qui vient fermer

¹ Comme à la fin de *No !* prononcé d'un ton hargneux (parfois écrit familièrement *nope*) ou dans la prononciation trop méticuleuse de *at-all* où l'on peut distinguer un léger arrêt entre le *t* et le *a*.

² Chanter a ici un sens très large : on ne peut chanter longtemps sur des sons tels que *b* ou *d*, mais on peut aisément fredonner un air sur une série de *b* et *d* à la manière d'un pizzicato sur un Instrument à cordes. Une série de notes chantées sur des consonnes comme *m*, *z* ou *l* produit l'effet d'un bourdonnement; le son du bourdonnement n'est autre en effet qu'une nasale sonore répétée sur le même ton ou variée de ton selon ce qu'on désire.

³ Le *chuchotement* du langage ordinaire est un composé de sons chuchotés et de sourdes, dans le sens phonétique des termes.

l'accès des fosses nasales au passage de l'air chassé des poumons ; ou bien, si le voile du palais demeure relâché et à sa place, l'air passe à la fois dans les fosses nasales et la bouche, ce qui constitue une double cavité de résonance; des sons comme *b* et *a* (comme dans *father*) sont des occlusions sonores, c'est-à-dire que l'air qui s'échappe ne va pas faire résonner les fosses nasales. Aussitôt que le voile du palais se rabaisse et que la cavité nasale offre une augmentation de résonance, les sons *b* et *a* prennent une sonorité nasale et deviennent respectivement *ni* et la voyelle nasalisée *an* en français, comme *sang* et *tant*. Les seuls sons anglais ¹ qui peuvent normalement se nasaliser sont *ni* et *n* et *ng* comme dans *sing*. Pratiquement tous les sons cependant peuvent être nasalisés, pas seulement les voyelles (les voyelles nasalisées sont répandues dans toutes les parties du monde), mais des sons comme *l* ou *z*. Des nasales sourdes sont aussi possibles, elles se produisent par exemple dans le gallois et dans plusieurs idiomes indiens d'Amérique.

Les organes qui constituent la cavité de résonance buccale peuvent produire l'articulation de deux façons :

1° L'air, qu'il fasse vibrer la glotte ou non, qu'il aise ou non dans les fosses nasales, peut traverser la bouche sans rencontrer d'obstacle en aucun point;

2° L'air peut être momentanément retenu, ou bien il peut avoir à passer à travers un passage très étroit avec comme résultat un bruit de frottement.

Il y a aussi des intermédiaires entre ces deux types d'articulation. L'air qui passe librement dans la cavité buccale acquiert une qualité spéciale et variable selon les diverses formes que peut prendre la cavité. Ces formes sont données par la position des organes mobiles: la langue et les lèvres. Selon que la langue s'élève ou s'abaisse, qu'elle se raidit ou se relâche, selon que les lèvres se pincent ou s'arrondissent ou gardent leur position normale, il s'ensuit une grande variété de sons distincts ; tous les sons venant de la bouche constituent les voyelles. Théoriquement leur nombre est illimité, pratiquement l'oreille ne peut distinguer qu'un nombre déjà étonnamment élevé de résonances. Les voyelles, nasalisées ou non, sont normalement des sonores; dans un nombre encore assez grand d'idiomes existent aussi des voyelles sourdes ².

Les autres sons provenant de la cavité buccale sont groupés ensemble sous le nom de consonnes. Pour les constituer, l'afflux d'air provenant des poumons rencontre un obstacle et il en résulte une résonance moindre et une qualité plus aiguë et plus

¹ Sans parler, bien entendu, de la nasalisation générale des sons propres à ceux qui parlent du nez.

² Celles-ci peuvent aussi être définies comme étant le résultat de l'air expulsé librement et sourdement avec des timbres vocaliques variés ; dans le long mot païute cité au chap. 2 le premier *u* et le dernier sont des sourdes.

pénétrante du son. On connaît généralement quatre types principaux d'articulations dans le groupe des consonnes: l'air peut être complètement arrêté momentanément à un point déterminé de la cavité buccale ; les sons alors produits, *t*, *d* ou *p*, sont des *occlusives ou explosives*¹; ou encore l'air peut être canalisé dans un passage étroit, mais non pas entièrement arrêté ; on a alors des spirantes ou fricatives comme *s*, *y* (l'*y* anglais) ; la troisième classe de consonnes, les latérales, sont des semi-occlusives. Il y a une véritable occlusion qui s'oppose au passage de l'air au point central de l'articulation, mais cette occlusive est suivie d'un léger mouvement d'ouverture sur les deux côtés ou sur l'un d'entre eux. Le *d* anglais peut aisément se transformer en *l* qui a la même position, simplement en abaissant les bords de la langue de chaque côté du point de contact, juste assez pour permettre à l'air de passer ; les semi-occlusives comprennent beaucoup de variétés ; elles peuvent être sourdes (le *ll* du gallois en est un exemple) aussi bien que sonores. Enfin, l'occlusion peut avoir des intermittences à rythme rapide ; c'est-à-dire que l'organe actif du contact (généralement la pointe de la langue, moins souvent la luvette)² peut vibrer contre le point de contact ou tout près de lui. Ces sons constituent des trilles ou consonnes roulées dont le *r* anglais n'est pas un exemple très typique. Ces consonnes se retrouvent dans bon nombre de langages et le plus souvent sonores, mais parfois sourdes, comme en gallois et en païute.

Définir les consonnes en disant qu'elles s'articulent dans la cavité buccale, est insuffisant. L'endroit précis de l'articulation entre en ligne de compte; les contacts peuvent s'effectuer en plusieurs points, depuis la base de la langue jusqu'aux dents. Il n'est pas nécessaire de traiter à fond ici cette question assez compliquée. Le contact s'établit entre la base de la langue et le gosier³, ou entre un point quelconque de la langue et du palais (comme dans *k* ou *ch* ou *l*), ou entre quelque point de la langue et des dents (th anglais de *thick et then*) ou entre les dents et une des lèvres (en pratique presque toujours les dents du haut et la lèvre inférieure, comme pour *f*), ou les deux lèvres (*p* et le *w* anglais) ; les articulations dues à la langue sont les plus compliquées, car la mobilité de cet organe lui permet d'entrer en contact avec des points opposés très divers. D'où des variétés nombreuses d'articulations qui nous sont peu familières, comme la position dentale typique du *t* et du *il* russes et italiens ou la position cérébrale des sons du sanscrit et d'autres idiomes de l'Inde, dans laquelle la pointe de la langue s'appuie au palais dur. Comme il y a continuité parfaite du bord des dents jusqu'à la luvette et de la pointe de la langue jusqu'à sa base, il est évident que toutes les articulations où la langue entre en jeu forment une série au point de vue du mécanisme ainsi que pour l'audition. Les diverses positions n'ont entre elles qu'une différence minime, mais chaque langage choisit un nombre limité de positions bien déterminées pour caractériser son système consonantique en ne tenant pas compte des positions intermédiaires. Il est fréquent qu'un langage s'accorde une certaine latitude

¹ Les occlusives nasalisées, comme *m* et *n*, ne sont naturellement pas de vraies occlusives, puisque la cavité nasale n'offre à l'air aucun obstacle qui produise une articulation déterminée.

² Théoriquement les lèvres aussi peuvent articuler de cette manière; les trilles labiales sont cependant rares dans le parler normal.

³ Cette position appelée *laryngale* est assez rare.

dans la fixation des positions nécessaires ; c'est vrai, par exemple, du *k* anglais qui s'articule plus en avant dans *kin* que dans *cool* ; nous passons sur cette variation, psychologiquement parlant, comme étant mécanique et non essentielle. Un autre langage pourrait fort bien faire de cette variation ou d'une similaire, un peu plus marquée, une règle importante et significative établissant un parallèle entre la position du *k* de *kin* et du *t* de *tin*.

La classification au point de vue organique des sons du langage est simple après ce que nous avons appris de leur production. N'importe quel son peut être rangé à sa place par la réponse appropriée à ces quatre questions principales :

1° Quelle est la position des cordes vocales pendant l'articulation ?

2° L'air expiré passe-t-il seulement dans la cavité buccale ou se répand-il dans les fosses nasales ?

3° L'air expiré passe-t-il librement à travers la bouche ou est-il retenu en un point, et si oui, de quelle façon ?

4° Quels sont les points précis de l'articulation dans la bouche ¹ ?

Cette classification des sons en quatre groupes, si on la prolonge en ramifications ², est suffisante pour comprendre tous ou presque tous les sons d'un langage donné ³.

Les habitudes phonétiques d'un langage ne se définissent pas d'une façon absolue en déclarant que ce langage emploie tels ou tels sons particuliers pris dans la gamme presque illimitée que nous avons brièvement indiquée. Il reste la question importante du dynamisme de ces éléments phonétiques. Deux langages peuvent, en théorie, être faits exactement des mêmes séries de consonnes et de voyelles et peuvent cependant produire des effets auditifs très différents. L'un d'eux peut très bien ne pas différencier les longueurs et quantités variables des éléments, phonétiques, l'autre peut observer rigoureusement ces variations (dans la majorité des cas, probablement, on distingue des voyelles longues et courtes, dans beaucoup d'autres, comme en italien, en suédois

¹ Les points d'articulation comprennent les positions de la langue et des lèvres.

² En comprenant dans la quatrième catégorie un certain nombre de sonorités spéciales que nous n'avons pas pu étudier.

³ Il est entendu que les sons dont nous nous occupons sont produits par l'expiration du souffle ; certains idiomes comme ceux de l'Afrique du Sud, le hottentot et le bochimane, possèdent aussi des sons dits *inspirés*, correspondant à un mouvement de succion; c'est ce qu'on appelle des clics.

ou en *ojibwa*, on fait une différence entre les consonnes brèves et les longues) ; ou bien l'un d'entre eux, par exemple l'anglais, est très sensible à l'accent tonique pendant qu'un autre, disons le français, considère l'accentuation comme très secondaire. Or, répétons-le, les différences d'accentuation qui sont inséparables de la pratique réelle d'une langue, peuvent fort bien ne pas affecter le mot comme tel, mais, comme cela se passe en anglais, elles peuvent être un phénomène plus ou moins fortuit, ou au mieux, seulement un phénomène oratoire, cependant que d'autres langues, le suédois, le lituanien, le chinois, le siamois et la majorité des idiomes africains, les nuancent plus finement et leur donnent le rang de caractéristiques intégrales des mots eux-mêmes; les méthodes de syllabation comportent aussi des variations notoires pour l'audition.

Il faut accorder une importance capitale aux différentes possibilités de combinaisons phonétiques. Chaque langue a ses particularités ; la combinaison *ts* par exemple, se retrouve aussi bien en anglais qu'en allemand, mais en anglais le *ts* ne peut se trouver qu'à la fin d'un mot (comme dans *hats*, chapeaux) tandis qu'on le voit souvent en allemand et c'est alors l'équivalent d'un son unique (comme *Zeit*, *Katze*). Quelques langages permettent une suite considérable de consonnes ou de groupes vocaliques (diphthongues), dans d'autres on ne trouvera jamais deux consonnes ou deux voyelles se suivant. Il est fréquent qu'un son ne se produise que dans une position particulière ou dans des conditions phonétiques spéciales. En anglais le *z* de *azure* ne peut pas se trouver en tête d'un mot, et la qualité spéciale du *t* dans *sting* vient de ce que ce *t* est précédé de l'*s*. Ces facteurs dynamiques, dans leur ensemble, sont aussi importants pour bien comprendre le génie phonétique d'une langue que le son lui-même, et même bien plus importants encore. Nous avons déjà vu, incidemment, que les éléments phonétiques, ou des traits dynamiques comme la quantité et le ton, ont des valeurs psychologiques variables. Le *ts* anglais de *hats* est tout bonnement un *t* suivie d'une *s* indépendante, le *ts* du mot allemand *Zeit* a une valeur intégrale équivalente par exemple au *t* du mot anglais *tide* ; le *t* de l'anglais *lime* est, répétons-le, très différent du *t* de *sting*, mais la différence, pour le conscient d'un sujet parlant anglais, est sans portée, sans valeur. Si nous comparons les *t* du haida (idiome indien parlé dans les îles de la reine Charlotte) nous trouvons justement que la même différence d'articulation a une importance réelle; dans le mot *sting* (deux) le *t* est prononcé comme en anglais, mais dans *sta* (de là) le *t* est nettement aspiré comme celui de *lime* en anglais. En d'autres termes, une différence objective qui est sans intérêt en anglais a une valeur de fonction en haida. D'un point de vue psychologique particulier le *t* de *sting* est aussi différent de celui de *sta* que, de notre point de vue, le *t* de *lime* l'est du *d* de *divine*. En étudiant le cas de plus près, on en arrive à cette conclusion intéressante : l'oreille haidienne trouve la différence entre le *t* anglais de *sting* et le *d* de *divine* aussi peu importante que celle du *t* de *sting* et de *lime* qui n'offre pas d'intérêt pour l'oreille anglaise. La comparaison objective des sons dans deux et même plus de deux langues n'est donc d'aucune signification psychologique ou historique à moins que ces sons ne soient évalués et que leurs valeurs phonétiques ne soient déterminées ; ces valeurs, en retour, découlent du comportement général et des fonctions des sons dans le langage parlé normal.

Ces considérations, quant aux valeurs phonétiques, nous amènent à une conception importante : doublant le système phonétique purement objectif qui est particulier à une langue et qu'on ne peut atteindre que par une analyse phonétique ardue, il existe un système plus restreint, intérieur ou idéal, dont, en tant que système, le sujet parlant profane est peut-être inconscient, mais dont il peut bien plus aisément atteindre la réalité, s'il le considère comme un plan idéal, un mécanisme psychologique. Le système phonétique intérieur, encombré qu'il est par tout ce qui est mécanique ou peu intéressant, est un principe réel et foncièrement important de la vie d'un langage. Il peut subsister comme système, englobant le nombre, le rapport, le fonctionnement des éléments phonétiques, longtemps après que son contenu phonétique aura changé. Deux langues ou dialectes apparentés peuvent n'avoir pas un son commun, mais leur système phonétique idéal peut être le même. Je ne voudrais pas laisser entendre un seul instant que le système ne peut pas changer. Il peut se trouver diminué, ou il peut reprendre de l'extension, ou changer son caractère fonctionnel, mais l'allure de son changement est infiniment moins rapide que celle des sons. Chaque langage, donc, est caractérisé aussi bien par son système phonétique idéal et par son système sonore qui le double (système d'atomes symboliques, si l'on peut dire) que par une structure grammaticale déterminée. Les deux structures, phonétique et conceptuelle, montrent l'inclination instinctive du langage vers la forme ¹.

¹ La conception d'un système phonétique idéal, d'une phonétique type du langage, n'est pas aussi clairement saisie par les linguistes qu'elle devrait l'être. A ce point de vue, l'observateur profane, pourvu qu'il ait l'oreille juste et le goût instinctif des langues, est souvent très avantagé par rapport au phonéticien méticuleux qui a tendance à s'enliser dans la masse de sa documentation. J'ai déjà appris à des Indiens à écrire leur langue afin d'en tirer certaines conclusions dans un autre ordre d'idées. Cette expérience nous a fourni un document intéressant aussi notre présente recherche. Je découvris qu'il était difficile ou impossible d'apprendre à un Indien à établir des distinctions phonétiques qui ne correspondaient à rien dans le système de son langage, même si ces distinctions frappaient nettement notre oreille objective, mais que des variations phonétiques subtiles, à peine perceptibles, étaient aisément et rapidement traduites en écriture, à condition qu'elles puissent se rapporter exactement aux caractéristiques de son système indien. En regardant mon interprète nootka transcrire son langage, j'ai eu souvent la sensation bizarre qu'il transcrivait le flot idéal d'éléments phonétiques qui lui parvenait, assez peu exactement d'un point de vue objectif, comme étant pour lui l'esprit même des bruits tangibles de la parole.

4

LA FORME DANS LE LANGAGE

Les procédés grammaticaux

[Retour à la table des matières](#)

La question de la forme dans le langage se présente sous deux aspects : nous pouvons soit considérer les méthodes inhérentes à la forme d'un langage, c'est-à-dire ses procédés grammaticaux, soit déterminer quels concepts ont présidé à l'élaboration de la forme. Quels sont les systèmes de forme du langage? Et quels sont les concepts qui constituent le contenu de cette forme? Les deux points de vue sont tout à fait distincts. Le mot anglais *unthinkingly* (étourdiment) est à peu près parallèle par la forme au mot *reformers* (réformateurs), chacun étant construit sur une racine qui peut se rencontrer sous forme de verbe indépendant (*to think, form*), cette racine étant précédée dans chaque cas par un élément (*un, re*) qui apporte une signification définie et assez concrète, mais ne peut pas s'employer seul, et suivi de deux éléments (*ing, ly, ou er, s*) qui déterminent dans le sens du rapport l'application du concept exprimé par la racine. Cette formule: (b) + A + (c) + (d)¹ est caractéristique du langage ; d'innombrables formes peuvent s'exprimer ainsi ; en d'autres termes, toutes les idées possibles que peuvent traduire les suffixes ou les préfixes, quoique tendant à se grouper, ne forment pas nécessairement les systèmes naturels et essentiels. Il n'y a pas de raison

¹ Pour le sens des notations voir chap. 2.

logique, par exemple, pour que la notion de pluralité représentée par *s* soit exprimée dans la forme d'une manière analogue à l'expression de l'idée traduite par *ly*. On peut fort bien concevoir que, dans un autre langage, le concept de manière (*ly*) soit traité selon un tout autre système que celui de pluralité ; le premier aurait pu se traduire par un mot indépendant : par exemple: *thus unthinking* (ainsi sans penser); le dernier par un mot préfixé : par exemple: *plural reformer*¹.

Il y a, bien entendu, un nombre illimité d'autres possibilités. Même en se confinant à la seule langue anglaise, on voit nettement que la forme et la fonction sont indépendantes l'une de l'autre. Aussi l'idée de négation apportée par *un* peut se traduire tout aussi bien par le suffixe *less* dans un mot comme *thoughtlessly*. Pareille forme double pour l'expression de la négation serait impossible dans certains langages, comme l'esquimau, où seul un suffixe est possible. La notion de pluralité, marquée par le *s* de *reformers*, est tout aussi bien donnée dans le mot *geese* (pluriel de *goose*, oie) dans lequel apparaît une tout autre méthode. J'irai plus loin : le principe de changement vocalique (*goose-geese*) ne s'applique pas seulement à l'idée de pluralité ; il peut aussi indiquer une différence de temps (par exemple *sing, sang ou throw, threw*), mais l'expression du passé n'est nullement liée en anglais au changement de voyelle; elle s'exprime le plus souvent au moyen d'un suffixe distinct (*die-d, worked*). Au point de vue de la fonction, *died* et *sang* sont analogues; *reformers* et *geese* le sont aussi; au point de vue de la forme ces mots sont dans des catégories différentes; *died* et *reformer-s* emploient la méthode qui ajoute des éléments grammaticaux ou suffixes; *sang* et *geese* prennent leur forme grammaticale en différenciant leurs voyelles de celles des autres mots apparentés (*goose ; sing, sung*).

Quel langage possède un ou plusieurs procédés quant à la forme pour indiquer le rapport d'un concept secondaire avec le concept principal exprimé par la racine. Quelques-uns de ces procédés grammaticaux, comme les suffixes, sont extrêmement courants ; les autres, comme le changement vocalique, sont moins communs, mais loin d'être rares ; d'autres encore, comme l'accent et le changement consonantique, sont quelque peu exceptionnels pour traduire les idées. Tous les langages ne sont pas aussi irréguliers que la langue anglaise en ce qui concerne l'attribution des fonctions aux catégories grammaticales. Habituellement, des concepts aussi fondamentaux que ceux de pluralité et de temps sont traduits par un procédé et un seulement, mais cette règle admet tant d'exceptions que nous ne pouvons la poser en principe immuable. Partout où nous portons nos recherches, nous sommes frappés par un fait : le système est une chose et l'utilisation de ce système en est une autre. Nous prendrons dans d'autres langues que l'anglais quelques exemples supplémentaires de cette multiplicité d'expressions pour des fonctions analogues, espérant que cela pourra aider à rendre plus nette cette idée de l'indépendance de la forme par rapport à la fonction.

En hébreu, comme en d'autres langues sémitiques, l'idée verbale est exprimée par trois, moins souvent par deux ou quatre consonnes caractéristiques. Ainsi, le groupe

¹ « Plural » figure ici un préfixe quelconque indiquant la pluralité.

sh-m-r exprime l'idée de garder, le groupe *g-n-b* l'idée de voler, *n-t-n* celle de donner. Bien entendu, ces séries consonantiques sont seulement extraites des formes véritables ; les consonnes sont liées entre elles de diverses façons par des voyelles qui varient selon l'idée qu'on veut exprimer. Préfixes et suffixes sont aussi d'un usage fréquent. Le procédé de changement vocalique intérieur s'emploie également: *shamar* (il a gardé), *shomer* (en gardant), *shamur* (étant gardé), *shmor* (garder). D'une manière analogue, *ganab* (il a volé), *goneb* (volant), *ganub* (étant volé), *gnob* (voler). Mais tous les infinitifs ne sont pas formés sur ce modèle ou sur d'autres avec changement vocalique. Certains verbes mettent en suffixe un *t* pour l'infinitif, comme *ten-eth* (donner), *heyo-th* (être). Les différents pronoms peuvent s'exprimer par des mots indépendants (*anoki*, je), par des préfixes (*e-shmor*, je garderai) ou par des suffixes (*shamar-ti*, j'ai gardé). En nasse, idiome indien de la Colombie britannique, les pluriels se forment au moyen de quatre méthodes distinctes : la plupart des noms (et des verbes), se redoublent au pluriel, c'est-à-dire qu'une partie du radical est répétée : *gyat*, une personne ; *gyigyat*, des personnes ; la seconde méthode est celle de certains préfixes caractéristiques : *an'on*, main ; *ka-an'on*, mains ; *wai*, on paye ; *lu-wai*, plusieurs payent. Bien d'autres pluriels se forment grâce au changement vocalique intérieur comme *gwula*, manteau ; *gwila*, manteaux. Enfin une quatrième sorte de pluriel est constituée par des noms pourvus de suffixes : *waky*, frère ; *wakykw*, les frères.

De ces exemples qui pourraient être multipliés « *ad nauseam* », nous sommes obligés de conclure que la forme linguistique peut et doit être étudiée en tant que système, en faisant abstraction des fonctions qui s'y rattachent. Nous sommes d'autant plus autorisés à agir ainsi que tous les langages montrent une inclination bizarre pour le développement d'un ou plusieurs procédés grammaticaux particuliers aux dépens des autres, tendant toujours à perdre de vue toute valeur explicite de fonction que le procédé ait pu posséder au début, se complaisant, semblerait-il, dans le seul jeu de ses moyens d'expression. Il est de peu d'importance que dans un cas comme *goose-geese*, *foul-defile*, *sing-sang-sung*, nous puissions prouver que nous avons affaire à des processus historiquement distincts les uns des autres, que l'alternance vocalique *sing*, *sang*, par exemple, est plus vieille de plusieurs siècles que celle apparemment parallèle *goose-geese*. Il demeure vrai qu'il existe (ou qu'il existait) une tendance inhérente à l'anglais au moment où des formes telles que *geese* prirent naissance, à utiliser le changement vocalique intérieur comme méthode linguistique importante. Si des types de flexion intérieure n'avaient pas déjà existé comme *sing*, *sang*, *sung*, il est très douteux que les conditions complètes qui amenèrent l'évolution des formes comme *teeth et geese* (venant de *tooth et goose*) auraient été suffisantes pour permettre au sentiment linguistique national de se résigner à accepter ces nouveaux types de pluriel. Cette prédilection de la forme en tant que forme, qui s'est donné libre cours dans certains domaines prédestinés, ou a été grandement découragée dans d'autres parties de la linguistique par le manque de systèmes régulateurs, cette prédilection, disons-nous, devrait être mieux comprise qu'elle ne paraît l'être. Une vue générale de divers types de langage est nécessaire pour nous montrer la vraie perspective de l'ensemble. Nous avons vu, dans le précédent chapitre, que chaque langue possède un

système phonétique intérieur d'un plan déterminé. Nous apprenons à présent qu'elle a aussi un penchant net pour le système de la forme grammaticale. Ces deux tendances obscures mais puissantes vers une forme déterminée se donnent libre cours, peu occupées d'exprimer des concepts particuliers ou de façonner de manière compréhensible des groupes de concepts. Il va sans dire que ces impulsions ne trouvent leur réalisation que dans une expression concrète des fonctions; il est nécessaire de dire quelque chose pour le dire d'une certaine manière.

Qu'il nous soit maintenant permis de considérer un peu plus méthodiquement, quoique brièvement, les divers procédés grammaticaux que la recherche linguistique a pu fixer. Ils se groupent en six types principaux : l'ordre des mots, la composition, l'affixation (utilisation des préfixes, suffixes et infixes), la modification intérieure de la racine ou de l'élément grammatical, qu'il s'agisse de voyelles ou de consonnes, le redoublement, les différences d'accentuation (qu'elles soient dynamiques (accent) ou toniques (diapason)). Il y a aussi des procédés quantitatifs particuliers comme l'allongement ou le raccourcissement vocaliques, et le redoublement des consonnes; mais ces procédés peuvent être considérés comme étant des variantes des modifications intérieures des mots; peut-être existe-t-il d'autres spécimens de formes, mais ils n'ont sans doute pas leur place dans une étude générale. Il est important de bien se représenter qu'un phénomène linguistique ne peut pas être considéré comme une illustration d'un procédé déterminé, sauf s'il possède une valeur inhérente à sa fonction. Le changement consonantique en anglais, par exemple de *book-s* et *bag-s* (s pour le premier, z pour le deuxième), n'a aucune signification quant à la fonction ; c'est un changement purement extérieur et mécanique, dû à la présence de la consonne sourde précédente k dans le premier cas, et dû à la consonne sonore g dans le deuxième cas. Cette alternance mécanique est objectivement la même que celle qui existe entre le mot *house* (maison) et le verbe *to house* (loger)¹. Là, cependant, ce changement apporte avec lui une fonction grammaticale importante qui est de transformer un substantif en verbe. Les deux sortes d'alternance appartiennent à deux catégories psychologiques entièrement différentes; c'est seulement la dernière qui est une bonne illustration d'une modification consonantique constituant un procédé grammatical.

La méthode la plus simple, tout au moins la plus profitable, pour faire comprendre les procédés grammaticaux, est de juxtaposer deux ou plusieurs mots dans un ordre donné sans essayer d'établir un rapport entre eux par quelque modification que ce soit; mettons deux mots anglais très simples choisis au hasard : *sing praise* (chanter ou chantons louange) ; cela ne constitue pas une idée complète en anglais, et n'établit pas nettement de rapport entre l'idée de chant et l'idée de louange; cependant, il est psychologiquement impossible d'entendre ou de voir ces deux mots juxtaposés sans s'efforcer de leur donner un certain degré de signification cohérente. Cet effort n'aboutira sans doute pas à un résultat entièrement satisfaisant ; mais ce qui est significatif, c'est le fait que, dès qu'on présente plusieurs racines-concepts se suivant à l'esprit humain, il tente d'établir entre ces concepts des rapports quelconques. Dans le

¹ Note du traducteur : *house* se prononce avec un s ; *to house* se prononce comme s'il y avait un z.

cas de *sing praise*, des individus différents arriveront sans doute à des résultats provisoires différents ; quelques-unes des possibilités de la juxtaposition, exprimées dans une forme normale compréhensible *sing praise (to him ! chantez-lui des louanges)* ou *singing praise* (chantant la louange), *praise expressed in a song* (louange exprimée par un chant), ou *to sing and praise* (chanter et louer), ou *one who sings a song of praise* (quelqu'un qui chante un chant de louange) [comparer des mots composés anglais comme *killjoy*, c'est-à-dire *one who kills joy* (rabat-joie)], ou encore *he sings a song of praise (to him)*, (*il lui chante un chant de louange*).

Les possibilités d'arranger ces deux concepts en un groupe compréhensible (je concepts, ou même en une idée complète, sont illimitées. Aucune d'elles ne sera tout à fait juste en anglais, mais il existe bien des langages qui emploient normalement l'un ou l'autre de ces procédés de développement. Les rapports qu'on peut attribuer à une suite définie de mots dépendent absolument du génie particulier de la langue dont on se sert. Quelques langues, comme le latin, expriment presque toutes les relations par le moyen de modifications intérieures au mot lui-même. Dans celles-là, l'ordre des mots est plutôt un principe de rhétorique et non une clause strictement grammaticale. Que je dise en latin *hominem femina videt ou femina hominem videt ou hominem videt femina, ou videt femina hominem*, n'offre guère de différence, sauf peut-être en ce qui concerne la rhétorique ou le style, « la femme voit l'homme » est l'unique signification de ces phrases. En chinook, idiome indien du pays baigné par le fleuve Columbia en Amérique, on est libre également de donner aux mots un ordre varié puisque le rapport entre le verbe et les deux substantifs est fixé de façon aussi rigide qu'en latin ; mais tandis que le latin donne aux substantifs le pouvoir de traduire leur rapport mutuel et leur rapport avec le verbe, le chinook place le fardeau de la forme entièrement sur le verbe dont la signification complète *peut* se rendre à peu près par *she him sees*. Éliminons les suffixes qui forment les cas latins : *a* et *em* et les préfixes pronominaux du chinook (*she-him*) et nous ne pourrions pas nous permettre d'être si indifférents à l'ordre des mots ; il nous faut utiliser nos ressources ; en d'autres termes, l'ordre des mots s'approprie une réelle valeur de fonction. Le latin et le chinook sont à un pôle. Des langues telles que le chinois, le siamois et l'annamite sont à l'autre pôle : dans ces langues chaque mot particulier, s'il doit jouer son rôle comme il faut, se met à une place assignée ; mais la majorité des langues prend place entre ces deux extrêmes ; en anglais, par exemple, au point de vue grammatical, il est à peu près indifférent de dire : *yesterday the man saw the dog* (hier, l'homme a vu le chien) ou *the man saw the dog yesterday*, mais il n'est pas indifférent de dire *yesterday the man saw the dog* ou *yesterday the dog saw the man*, ou si je dis : *he is here* ou *is he here* (*il est ici* ou *est-il ici ?*). Dans le cas du dernier groupe d'exemples, la distinction essentielle entre le sujet et l'objet dépend entièrement de leur place dans la phrase ; dans le dernier exemple, une légère différence d'ordre et voilà le sens complètement changé. Il va sans dire que dans ces cas le principe anglais de l'ordre des mots est un moyen d'expression aussi puissant que l'emploi latin de cas ou de particules interrogatives. C'est ici non pas une question de pauvreté de fonction, mais de bon agencement des formes. Nous avons déjà effleuré le sujet des mots composés, c'est-à-dire la réunion en un seul mot de deux ou plusieurs racines. Psychologiquement ce

procédé est proche parent de celui qui gouverne l'ordre des mots, en ce sens que le rapport entre les éléments réunis est impliqué, et non pas explicitement indiqué. Il diffère de la simple juxtaposition des mots dans la phrase, en ce sens que les éléments donnent l'impression de n'être que des parties d'un seul mot. Des langues telles que le chinois et l'anglais, où le principe d'ordre rigide est très marqué, tendent souvent aussi à forger des mots composés. Il n'y a qu'un pas entre une suite de mots chinois comme *jintak* « homme vertu », c'est-à-dire « la vertu des hommes » et des juxtapositions plus conventionnelles et psychologiquement unifiées comme *t'ien tsy* (ciel fils, c'est-à-dire empereur), ou *shui fu* (eau homme, c'est-à-dire porteur d'eau). Dans ce dernier cas, nous pouvons aussi bien écrire franchement *shuifu* en un seul mot; la signification du composé dans son ensemble est aussi divergente de l'étymologie précise de ses éléments que le mot anglais *typewriter* (machine à écrire) l'est des valeurs composantes *type* et *writer*. En anglais, l'unité de *typewriter* est sauvegardée encore davantage par l'accent tonique sur la première syllabe et par la possibilité d'ajouter un suffixe *s* comme marque du pluriel au mot entier. Le chinois unifie aussi ses mots composés par l'accentuation. Quoi qu'il puisse, par ses Origines, remonter à des suites typiques de mots formant des phrases, le procédé des mots composés est à présent une méthode spéciale d'exprimer les rapports. Le français a un ordre de mots aussi rigide que l'anglais, mais ne possède rien qui ressemble à cette faculté de forger des mots composés qui sont des entités plus complexes. D'autre part, le grec classique, malgré sa liberté relative concernant l'ordre des mots, a une inclination très grande vers la formation des termes composés.

Il est curieux de voir combien les langues diffèrent dans leur adresse à manier les procédés de composition. On pourrait penser, d'après des principes généraux, qu'un moyen aussi simple que celui qui nous donne le mot *typewriter*, *blackbird* (littéralement « oiseau noir, merle ») et une masse d'autres mots, est un procédé presque universel. Tel n'est pas le cas cependant. Il y a beaucoup de langues comme l'esquimau, le nootka, et à part quelques exceptions peu importantes, les langues sémitiques, qui ne peuvent réunir des éléments radicaux. Ce qui est même plus étrange, c'est que beaucoup de ces langues ne sont pas du tout opposées aux mots dérivés très complexes, et peuvent, en cette matière, montrer un esprit de synthèse qui dépasse de loin le sanscrit et le grec. Prenons un mot de l'idiome nootka, par exemple « lorsque-comme-on-le-dit-il-eut-été-absent-quatre-jours »; ce mot, pourrait-on penser, devrait englober au moins trois racines correspondant aux trois concepts, « absent », « quatre » et « jour »; en réalité le nootka est tout à fait incapable de fabriquer des mots composés dans l'acception où nous comprenons ces termes. Le nootka est uniformément construit sur une racine unique augmentée de plus ou moins de préfixes ou de suffixes, dont certains ont une signification aussi concrète que la racine elle-même. Dans le cas particulier cité plus haut, la racine porte en elle l'idée de « quatre »; les notions de « jour » et « absent » étant exprimées par des suffixes qui sont aussi inséparables du noyau de la racine que l'est un suffixe anglais comme *er* des mots *singer* et *hunter* pour en faire *singer* et *hunter*. La tendance à une synthèse des mots n'est donc sûrement pas la même chose que la tendance à réunir des racines, bien que cette dernière inclination soit souvent un bon moyen de servir la tendance synthétique.

Il y a une diversité stupéfiante de types de mots composés, ils varient selon la fonction, la nature de leurs composants et l'ordre dans la phrase. Dans beaucoup de langues, le système des mots composés se borne à ce que nous pouvons nommer la fonction de détermination, (c'est à dire que, des deux (ou plus) éléments composants, l'un a sa signification renforcée par les autres, lesquels ne contribuent en rien à la forme de la phrase. En anglais, par exemple, des éléments composants comme *red* dans *redcoat* (soldat), *ou over* dans *overlook* (négliger de), modifient seulement la signification de l'élément dominant *coat ou look*, sans avoir aucune part à ce que la phrase exprime. Quelques langages pourtant, comme l'iroquois et le nahuatl ¹, donnent aux mots composés une importance bien plus grande. En iroquois, par exemple, la réunion d'un substantif dans sa forme radicale, à un verbe qui le suit, est une façon typique d'exprimer des rapports syntaxiques, surtout ceux du sujet et de l'objet. *I-meet-eat*, par exemple, est la façon régulière d'exprimer en trois mots la phrase *I am eating meat* (je suis en train de manger de la viande). Dans d'autres idiomes, des formes similaires peuvent exprimer le locatif ou l'instrumental ou d'autres rapports.

Des formes anglaises comme *killjoy* (rabat-joie) et *marplot* (gâche-tout) sont des exemples d'un verbe et d'un nom, mais le mot total n'a qu'une fonction nominale et non verbale. Nous ne pouvons pas dire *he marplots*. Quelques langues peuvent varier considérablement la composition : le païute joint le nom au nom, l'adjectif au nom, le verbe au nom pour faire un nom, le nom au verbe 0 faire un verbe, l'adverbe au verbe, le verbe au verbe. Le yana, idiome indien de Californie, joint le nom au nom, et le verbe au nom, mais pas le verbe au verbe. D'autre part, l'iroquois joint seulement le nom au verbe, jamais le nom au nom, comme en anglais, ou le verbe au verbe comme tant d'autres langues. Bref, chaque langue a ses types caractéristiques pour l'ordre dans les mots composés.

En anglais, l'élément qui qualifie est toujours placé en premier ; dans d'autres langues il est en second; parfois, ces deux types se retrouvent dans la même langue comme en yana où la viande de bœuf se dit *bitter-venison*; mais *deer-liver* (foie de daim) est *liver-deer*. Le complément d'objet d'un verbe précède ce verbe en païute, nahuatl et iroquois, et le suit en yana, tsimshian ² et tous les idiomes algonquins.

De tous les procédés grammaticaux, l'affixation est à coup sûr le plus fréquemment employé. Il y a des langues, le chinois et le siamois, qui n'emploient pas des éléments ne possédant pas une valeur indépendante comme racine. Mais ces langages sont assez rares; des trois types d'affixation (emploi de préfixes, suffixes et infixes) ce sont les suffixes qui sont les plus employés. Et même, on peut parier à coup sûr que les suffixes font plus pour l'élaboration de la forme dans le langage que toutes les autres méthodes combinées. Il est utile de noter qu'il y a plus d'un langage affixant qui ne se sert aucunement de préfixes, mais possède un jeu très complexe de suffixes.

¹ Idiome aztèque, parlé encore dans une grande partie du Mexique.

² Idiome indien de la Colombie britannique proche du nasse déjà cité.

Tels sont le turc, le hottentot, l'esquimau, le nootka et le yana. Quelques-uns d'entre eux, au moins les trois derniers, possèdent des centaines de suffixes dont beaucoup ont une signification concrète qui s'exprimerait dans la grande majorité des langues par le moyen des racines. Le cas inverse, l'usage de préfixes à l'exclusion complète des suffixes, est bien moins répandu. Un bon exemple est le khmer (ou cambodgien), et encore il y a dans ces langages des traces obscures de suffixes anciens qui ont cessé d'exister comme tels et sont maintenant considérés comme partie intégrante de la racine.

Une grande majorité de langues connues emploient à la fois des préfixes et des suffixes, mais l'importance relative de ces deux groupes varie, bien entendu, énormément. Dans quelques langues comme le latin et le russe, seuls les suffixes relient le mot au reste de la phrase, les préfixes se bornant à exprimer une restriction de la signification concrète de la racine sans influencer sur son rôle dans la phrase. Une forme latine comme *remittebantur* (*ils étaient renvoyés*) montre comment se constitue ce type de répartition des divers éléments: le préfixe *re* (en arrière) qualifie seulement dans une certaine mesure la signification contenue dans la racine *mitt* (envoyer); les suffixes *ebant* et *ur* apportent des notions moins concrètes, plus près de la forme, de temps, de personne, de nombre, et de passivité. Il y a d'autre part des langages comme le groupe bantou africain ou les idiomes nord-américains de l'Athabaska ¹, dans lesquels les éléments à signification grammaticale précédant la racine et ceux qui la suivent ne sont pas indispensables. Le mot *houpa te-s-e-ya-te* (j'irai) comprend l'élément radical *ya* (aller), trois préfixes essentiels et un suffixe subsidiaire quant à la forme. L'élément *te* montre que l'action se fait ici ou là dans l'espace, ou d'une façon continue au-dessus de l'espace; en pratique, il n'a pas de signification très nette une fois détaché des racines verbales auxquelles il est généralement accolé; le second préfixe *s* est encore moins facile à définir: il est employé dans des formes verbales à temps défini et il marque plutôt une action progressive qu'un début ou un acheminement; le troisième préfixe *e* est un pronom (je) qui ne peut être employé que dans des temps définis; il est très important de comprendre que l'emploi de *e* est soumis à celui de *s* ou de certains autres préfixes, et que *te* aussi est pratiquement lié à *s*. Le groupe *te-s-e-ya* est une unité grammaticale solidement constituée; le suffixe *te* qui indique le futur n'est pas plus nécessaire à l'équilibre de sa forme que ne l'est le préfixe *re* du mot latin; ce n'est pas un élément qui est capable d'exister seul, mais son rôle est restrictif au point de vue matériel plutôt que strictement nécessaire la forme ².

¹ Comprenant les idiomes navajo, apache, houpa, carrier, chipeyan, loucheux.

² Ceci peut sembler surprenant à un lecteur anglais; les Anglais considèrent habituellement le temps comme une fonction qui s'exprime d'une façon appropriée uniquement par la forme. Cette notion est due au préjugé qui nous vient du latin; en réalité le futur anglais *I shall go* (j'irai) ne s'exprime pas du tout par la méthode d'affixation; bien plus, il peut se traduire par un présent comme dans *to-morrow, I leave this place* (demain je quitte cet endroit), où la fonction de temps est comprise dans l'adverbe indépendant. Bien qu'à un moindre degré, le *te* houpa est aussi peu relié au mot essentiel que l'est *to-morrow* à la forme grammaticale de *I leave*.

Quoi qu'il en soit, il est pas fréquent que nous puissions nettement opposer le groupe des suffixes d'une langue à celui des préfixes. Dans presque tous les langages qui emploient préfixes et suffixes, chaque groupe peut remplir à la fois des fonctions de détermination et de rapport. Ce que nous pourrions en dire de plus certain, c'est qu'un langage tend à exprimer des fonctions similaires, soit toujours d'une façon, soit toujours de l'autre. Si un certain verbe traduit un certain temps par un suffixe, il y a de fortes chances pour qu'il traduise les autres temps d'une manière analogue et que tous les verbes possèdent les suffixes de temps. De même façon, nous pouvons nous attendre à trouver des pronoms, s'ils sont véritablement englobés dans le verbe, marqués, ou bien par des suffixes, ou bien par des préfixes, et cela d'une manière constante. Mais ces règles sont loin d'être absolues; nous avons déjà vu que l'hébreu donne à ses pronoms personnels tantôt la forme de préfixes, tantôt la forme de suffixes. Dans l'idiome *chimariko* (idiome indien de Californie), la position des affixes pronoms dépend du verbe : les pronoms sont des préfixes pour certains verbes, des suffixes pour d'autres.

Il ne sera pas nécessaire de donner d'autres exemples d'affixation. Un de chaque catégorie suffira à illustrer leurs possibilités au point de vue de la forme. L'idée exprimée en anglais par la phrase *I come to give it to her* (je viens pour le donner à elle) est rendue en chinook¹ par *i-n-i-a-l-u-d-am*; ce mot (et c'est un mot parfaitement unifié avec l'accent bien net sur le premier a) consiste en une racine *d* = donner, six préfixes distincts par leurs fonctions, quoique débiles au point de vue phonétique, et un suffixe; parmi les préfixes, *i* indique un passé récent ; *n* le pronom sujet (je) ; *i* le pronom objet (elle)², *a* le deuxième pronom objet (elle), *l* une préposition indiquant que le préfixe pronom qui précède doit être compris comme régime indirect (à elle) et *u* est un élément qu'il est malaisé de définir d'une façon appropriée, mais qui, en somme, indique le mouvement qui éloigne de celui qui parle; le suffixe *am* modifie le contenu verbal avec un sens de localisation, il ajoute à la notion apportée par la racine, notion d'arriver, ou d'aller ou de venir avec une intention spéciale. Il est évident qu'en chinook, comme en *houpa*, la plus grande partie du mécanisme grammatical est mise dans les préfixes plutôt que dans les suffixes.

Il y a le cas inverse : les indications grammaticales se groupent comme en latin, à la fin du mot. Il en est ainsi dans l'idiome fox, l'un des idiomes les plus connus parmi les langages algonquins de la vallée du Mississipi. Prenons la forme *eh-kiwi-n-a-m-oht-ati-wa-eh(i)* (ensuite ils ensemble gardèrent (lui) en fuite d'eux). La racine est ici *kiwi*, racine verbale indiquant un « mouvement indéfini, ici et là, tout à l'entour ». Le préfixe *eh* est à peine plus qu'un adverbe, indiquant une subordination de temps, on peut le rendre assez bien par « alors ». Des sept suffixes qui sont inclus dans ce mot très compliqué, *n* semble n'être qu'un élément phonétique servant à relier la racine

¹ Dialecte wishram.

² En réalité « lui », mais le chinook, comme le latin et le français, possède un genre grammatical ; on peut parler d'une chose en disant : lui, elle, ou le, selon la forme caractéristique de son nom.

verbale avec le *a* qui suit ¹, *a* est une racine secondaire ² donnant l'idée de fuite, fuir; *m* indique la causalité par rapport à un objet inanimé ³; *o(ht)* indique une action faite pour le sujet (c'est ce qu'on appelle en grec le « moyen, ou le moyen passif »); *a(ti)* est un élément de réciprocité, « l'un l'autre »; *wa-ch(i)* est la troisième personne animée du pluriel (*wa*, pluriel *chi*, plus spécialement personnel) des formes dites conjonctives. Le mot entier peut se traduire plus littéralement (et cependant assez approximativement quant à la forme grammaticale) par « ensuite ils (animé) forcèrent un être animé à errer en fuyant l'un d'entre eux ». L'esquimau, le nootka, le yana et d'autres langues ont les mêmes assemblages complexes de suffixes, bien que la fonction qu'ils représentent soit fondamentalement différente.

Nous avons mis de côté jusqu'à présent un très curieux type d'affixation : les infixes, et il convient de l'étudier séparément. Ce type est complètement inconnu en anglais, à moins que nous ne considérions le *n* de *stand* (comparons-le à *stood*) comme un infixé. Les anciennes langues indo-européennes, le latin, le grec et le sanscrit, ont fait un usage assez considérable de nasales sous forme d'infixes pour différencier le présent d'une certaine classe de verbes d'autres formes (comparons le latin *vinco* (je conquiers) à *vici* (j'ai conquis); le grec [texte en grec] (je prends), [texte en grec] (j'ai pris). Il y a des exemples encore plus frappants de ce procédé, exemples dans lesquels l'infixe a assuré une fonction bien plus nette que dans ces verbes latins et grecs ; on les trouve dans beaucoup de langues du sud-est asiatique et de l'archipel malais; de bons spécimens tirés du khmer (cambodgien) sont *tmeu* (quelqu'un qui marche) et *daneu* (marchant, nom verbal), tous deux dérivés de *deu* (marcher). Et encore, de l'idiome philippin *bontoc igorot* : un infixé *in* donne l'idée du résultat d'une action accomplie comme dans *kayu* (bois), *kinayu* (bois ramassé) ; on trouve un emploi analogue pour les verbes : l'infixe *um* est caractéristique de beaucoup de verbes intransitifs munis d'un suffixe qui est le pronom personnel, *sad* (attendre), *sumidak* (j'attends); *kineg* (silencieux), *kuminek-ak* (je suis silencieux) ; dans d'autres verbes, cet infixé indique le futur : *tengao* (prendre des vacances), *tumen-gao-ak* (je prendrai des vacances). Le passé est souvent indiqué par l'infixe *in*; s'il y a déjà l'infixe *um*, les deux éléments se combinent en *in-m* : *kinminek-ak* (je fus silencieux). Dans cet idiome et d'autres apparentés, les infixes ont nettement autant de vitalité qu'en ont les préfixes et suffixes dans les autres langues. On rencontre aussi des infixes dans les dialectes indigènes d'Amérique; le pluriel yana se forme parfois à aide d'un infixé : *k'uruwi* (médecins) ; *k'uwi* (un médecin) ; en chinook un infixé *l* est employé dans

¹ Cette solution est douteuse ; il est probable que le *n* a une fonction qui n'a pas encore été élucidée. Les idiomes algonquins sont d'une rare complexité et présentent beaucoup de problèmes de détail qui ne sont pas résolus.

² Les « racines secondaires » sont des éléments qui sont des suffixes au point de vue de la forme, n'apparaissant jamais sans le soutien d'une véritable racine, mais dont la fonction est aussi concrète que celle de la vraie racine elle-même. Des racines verbales secondaires de ce type sont caractéristiques des idiomes algonquins et yananas.

³ Dans les idiomes algonquins, toutes les personnes et les choses sont considérées comme animées ou inanimées, exactement comme on les considère du masculin, du féminin ou du neutre en latin ou en allemand.

certaines verbes pour traduire une action répétée : *ksik'ludelk* (elle le regardait tout le temps) ; *iksik'lutk* (elle le regarda) - racine tk -. Un type particulièrement intéressant d'infixe apparaît dans les idiomes sioux où certains verbes insèrent les pronoms dans le corps même de la racine : *cheti* (faire un feu), *chewati* (je fais un feu); *shuta* (manquer), *shuunta-pi* (nous manquons).

Un procédé grammatical secondaire, mais qui n'est certes pas sans importance, est celui du changement intérieur vocalique ou consonantique. Dans certaines langues, comme l'anglais (exemple *sing, sang, sung, song; goose, geese*), la première de ces deux méthodes est devenue l'une des principales façons d'indiquer les changements essentiels de la fonction grammaticale. En tout cas, ce procédé est plein de vitalité et entraîne les enfants anglais dans des chemins ignorés : on connaît bien des gamins qui disent *I have brung something* (j'ai apporté quelque chose) par analogie avec *sung* et *flung*. En hébreu, nous l'avons déjà vu, le changement vocalique est encore bien plus important qu'en anglais ; ce qui est vrai pour l'hébreu l'est bien entendu aussi pour toutes les autres langues sémitiques. Deux exemples de ce qu'on nomme le pluriel brisé ou interne en arabe ¹ complétera les formes de verbes hébreux que j'ai déjà données ailleurs ; le substantif *balad* (endroit) ait au pluriel *bilad* ²; *gild* (cuir) fait au pluriel *gulud*; *ragil* (hommes) pluriel *rigal*; *shibbak* (fenêtre) pluriel *shababik*; des phénomènes voisins se rencontrent dans les langages hamitiques de l'Afrique du Nord; en *shihl* ³, *izbil* (cheveu) pluriel *izbel*; *a-slem* (poisson) pluriel *i-slim-en* ; *sn* (savoir) pluriel *sen* (connaissant); *rmi* (devenir fatigué) pluriel *rumni* (être fatigué) ; *ttss* ⁴ (devenir endormi), *ttoss* (dormir). Il existe en somali ⁵ des formes comme *al* (je suis), *il* (j'étais); *idah-a* (je dis), *i-di* (je disais), *deh* (dites) qui ressemblent étrangement aux alternances anglaises ou grecques : anglais *sing, sang* et [en grec] (je laisse), (j'ai laissé).

Le changement vocalique est aussi d'une grande importance dans nombre d'idiomes indiens d'Amérique. Dans le groupe de l'Athabaska beaucoup de verbes changent la qualité ou la quantité de la voyelle de la racine, selon que le temps ou le mode change. En navajo le verbe « je mets (du grain) dans un réceptacle » est *bi-hi-zh-ja* dans lequel *ja* est la racine ; le passé *bi-hi-ja* possède un *a* long suivi du coup de glotte ⁶, le futur est *bi-h-de-sh-ji*, avec un changement complet de la voyelle. Dans d'autres types de verbes navajos les changements vocaliques se sont établis suivant d'autres données *yah-i-ni-ye*, vous portez (un paquet) dans (l'étable) passé : *yah-i-ni-yin* (avec un *i* long dans *gin*; *n* est ici employé pour indiquer la nasalisation); au futur:

¹ Dialecte égyptien.

² Il y a aussi des changements d'accent et de durée vocalique dans ces formes, mais pour simplifier la question, nous sommes obligés de les omettre.

³ Idiome berbère du Maroc.

⁴ Quelques-uns des idiomes berbères se permettent des combinaisons de consonnes qui nous paraissent impossibles à prononcer.

⁵ Un des idiomes hamitiques de l'Est africain.

⁶ Voir chap. 3

yah-adi-yehl (avec un e long). Dans une autre langue indienne le yokuts¹, les mutations vocaliques s'appliquent aussi bien aux noms qu'aux verbes; ainsi, *buchong* (fils) fait au pluriel *bochang-i*, cas objet *buchong-a*; *e nash* (grand-père) au pluriel *inash-a*; le verbe *engtyim* (dormir) donne la forme progressive *ingetym-ad* (être dormant); et le passé : *ingetym-ash*.

Le changement consonantique indiquant la fonction est probablement bien moins répandu que les modifications vocaliques, mais n'est cependant pas ce qu'on peut appeler rare; il y a un groupe de cas intéressants en anglais, certains noms et les verbes correspondants ne différant que par la consonne finale qui peut être sourde ou sonore; nous avons ainsi *wreath* (couronne) avec le *th* dur de *think*; *et to wreathe* (le *th* comme dans *then*); *house* (maison), et *to house* (le *s* se prononce alors comme *z*). Les Anglo-Saxons ont une prédilection pour les alternances comme moyen de distinguer le nom du verbe; et même, par extension de ce procédé, beaucoup d'Américains prononcent le nom *rise* (une levée) comme *rice*, en opposition avec le verbe *to rise* dont l'*s* se prononce *z*.

Dans les langues celtiques les consonnes initiales sont soumises à plusieurs types de changement selon le rapport grammatical qui existe entre un mot et celui qui le précède. En irlandais, par exemple, un mot comme *bo* (bœuf) peut dans certaines conditions prendre la forme *bho* (se prononce *wo*), ou *mo* (exemple *an bo*, le bœuf, cas sujet; mais *tir na mo*, le pays des bœufs, comme cas possessif au pluriel). En ce qui concerne les verbes, ce principe a une conséquence remarquable: l'aspiration de la consonne initiale au passé. Si un verbe commence par *t*, *il* chante le *t* en *th* (qui se prononce *h*) dans les formes du passé; s'il commence par *g*, le *g* se transforme de façon analogue en *gh* (se prononce comme la spirante sonore *g*², ou comme *y* selon la nature de la voyelle qui suit). Dans l'irlandais moderne le principe du changement consonantique qui débuta aux âges les plus reculés du langage comme la conséquence secondaire de certaines conditions phonétiques, est devenu l'un des principaux procédés grammaticaux de la langue.

Tout aussi remarquables peut-être sont les transformations consonantiques du peul, idiome africain du Soudan. Là, nous voyons tous les noms de personne former leur pluriel en changeant leur initiale: *g-j-d-b-k-ch-p* se changent en *y* (ou *w*), *y-r-w-h-s-f*, par exemple *jim-o* (compagnon), *yim-be* (compagnons); *pio-o* (celui qui bat), *fio-be* (des hommes qui battent). Très curieusement, les noms de chose forment leur singulier et leur pluriel de façon exactement inverse; ainsi *yola-re* (endroit herbeux), *jola-je* (les endroits herbeux); *fitan-du* (âme), *pital-i* (les âmes). En nootka, pour ne citer qu'un autre langage qui cultive ce procédé, le *t* ou *tl*³ qui se trouve dans de nombreux suffixes verbaux, devient *hl* dans des formes indiquant la répétition d'une action: *hita'-ato* (tomber au-dehors), *hita'-ahl* (tomber tout le temps dehors); *mat-*

¹ Parlé dans le centre méridional de la Californie.

² Voir chap. 3.

³ Cette orthographe n'est qu'un pis-aller pour représenter un son unique.

achisht-utl (voler au-dessus de l'eau), *mat-achisht-ohl* (voler constamment au-dessus de l'eau). De plus, le *hl* de certains éléments se change en un *h* au son particulier dans le pluriel : *yak-ohl* (figure malade), *yak-oh* (des gens à la figure malade).

Rien n'est plus normal que la prédominance du redoublement, en d'autres termes, la répétition de tout ou partie de la racine. Ce procédé est généralement employé avec un symbolisme évident en soi, pour traduire des concepts tels que la distribution, la pluralité, la répétition d'une action, une action habituelle, l'agrandissement, l'intensité accrue, la continuité. Même en anglais, ce procédé n'est pas inconnu, quoiqu'il ne soit généralement pas reconnu comme un des systèmes de formation du langage. Des mots tels que *goody-goody* et *to pooh-pooh* (« douçâtre » et « faire fi de ») ont été admis dans le vocabulaire normal, mais la méthode de redoublement peut à l'occasion être employée plus librement que ne l'indiquent ces clichés. Des locutions telles que *a big big man* (un grand grand homme) ou *let it cool till it's thick thick* (laissez-le refroidir jusqu'à ce que ce soit épais épais) sont bien plus fréquentes (surtout dans le parler des femmes et des enfants) que les livres de linguistique ne le feraient supposer.

Dans une catégorie à part se trouvent un nombre de mots vraiment considérable, dont beaucoup sont des onomatopées, ou des expressions péjoratives et qui consistent en des redoublements, soit avec un changement de voyelles, soit avec un changement de consonne initiale : *sing-song* (chantant, monotone), *riff-raff* (relent), *wishy-washy* (insipide comme de la lavasse), *harum-skarum* (écervelé), *roly-poly* (boudin). Des mots de ce type se trouvent partout, ou presque partout. Il en est qui sont bizarrement proches de nous comme forme et comme psychologie : tels sont le russe *chudoyudo* (un dragon), le chinois *ping-pong* (bruit de la pluie sur le toit)¹, le tibétain *kyang-kyong* (paresseux) et le mandchou *porpon-parpan* (aux yeux chassieux). Mais on peut difficilement dire en anglais que le procédé de redoublement soit d'une importance grammaticale incontestable. Il nous faut nous tourner vers d'autres langues pour avoir des exemples de valeur ; il y a des idiomes qui conservent tout le mécanisme naturel du procédé ; nous trouvons ainsi en hottentot *go-go* (regarder attentivement, de *go* : voir) ; en somali *feu-feu* (ronger de tous côtés, de feu : ronger) ; en chinook *iwi-iwi* (regarder tout autour, examiner, de *iwi* : apparaître) ; ou en tsimshian am'am (plusieurs sont bons, de am: bon). Une fonction plus abstraite, traduite par le redoublement, se trouve en ewe² où à la fois les infinitifs et les adjectifs verbaux sont formés par redoublement d'après les verbes : *yi* (aller), *yiyi* (allant), *wo* (faire), *wowo*³ (fait) ; *mawomawo* (ne pas faire) comprend à la fois le redoublement de la racine et celui de la particule négative. Des redoublements de causalité sont caractéristiques du hottentot, par exemple *gam-gam*⁴ (obligé à dire, de *gam* : dire) ; ou bien le procédé

¹ D'où le mot ping-pong.

² Langage africain de la côte de Guinée.

³ Dans l'adjectif verbal, l'intonation de la deuxième syllabe diffère de celle de la première.

⁴ Le « clic » initial a été omis (voir chap. 3).

peut servir à faire dériver des verbes de noms comme en hottentot *khoe-khoe* (parler hottentot, de *khoe-b*: homme hottentot); ou en *kwakiutl metmat* (manger des coquillages, de la racine *met* : coquillage).

Les exemples les plus remarquables de redoublement sont ceux où seule une partie de la racine se redouble. Il serait possible de démontrer l'existence d'un grand nombre d'échantillons très typiques de ce genre; parfois, c'est une ou plusieurs des consonnes de la racine qui est utilisée, ou bien c'est la voyelle qui est, soit changée, soit affaiblie, soit conservée, et c'est tantôt le commencement, le milieu ou la fin de la racine qui se trouve touché. Les fonctions qu'expriment ces formes sont encore plus variées que celles indiquées par simple répétition, bien que la notion de base, au moins à l'origine, soit presque toujours une idée de répétition ou de continuité; on trouve de ces formes sous toutes les latitudes. Par exemple, pour la répétition initiale, en shilk : *ggen* (être endormi, de *gen* : dormir); en peul : *pepeu'do* (menteur, celui qui ment habituellement, au pluriel *fefeu'be* de *fewa* : mentir); en bontoc igorot, *anak* (enfant), *ananak* (les enfants), *kamu-ek* (je me hâte), *kakamu-ek* (je me hâte davantage) en tsimshian *gyad* (une personne), *gyigyad* (des gens) en nasse *gyibayuk* (voler), *gyiggyibayuk* (quelqu'un qui vole); psychologiquement comparables, mais avec le redoublement à la fin du mot, voici en somali, *ur* (corps), pluriel *urar*; en haoussa . *suna* (nom), pluriel *sunana-ki*; en washo ¹: *gusu* (buffle), *gususu* (des buffles); en takelma ²: *himi-d* (parler à), *himim-d* (avoir l'habitude de parler à).

Encore plus que la répétition ordinaire, cette répétition partielle de la racine exprime dans maints langages des notions qui se ne rapportent aucunement à celle d'augmentation. Les exemples les mieux connus sont probablement le redoublement initial de nos plus anciennes langues indo-européennes, redoublement qui donne la forme du parfait; ainsi en sanscrit : *dadarka* (j'ai vu); [texte en grec]: (j'ai laissé); en latin : *tetigi* (j'ai touché); en gotique : *lelot* (j'ai laissé). En nootka, le redoublement de la racine est souvent employé en association avec certains suffixes, par exemple : *hluch* (femme) forme *hluhluch-'ituhl* (rêver d'une femme), *hluhluch-k'ok* (ressemblant à une femme). Similaires par le point de vue psychologique aux exemples grecs et latins, nombre de verbes takelmas montrent deux formes de racine, l'une employée au présent et au passé, l'autre au futur et dans certains modes ou dérivés verbaux; l'une utilise le redoublement final qui est absent dans l'autre; ainsi *al-yebeb-i'n* (je montre ou montrais à lui), *alyeb-in* (je lui montrerai).

Nous en arrivons maintenant au plus subtil de tous les procédés grammaticaux : les variations de l'accent, que ce soit en qualité ou quantité. La principale difficulté, si l'on veut analyser l'accent comme procédé indiquant la fonction, est qu'il est si souvent combiné avec des alternances vocaliques, ou compliqué par des présences d'affixes, que sa valeur grammaticale apparaît comme étant subordonnée plutôt qu'indépendante. En grec, par exemple, il est caractéristique de vraies formes verbales

¹ Idiome indien du Nevada.

² Idiome indien de l'Oregon.

qu'elles rejettent l'accent aussi loin que les règles de l'accentuation le permettent, et les substantifs sont encore plus librement accentués. Il y a ainsi une différence d'accent frappante entre une forme verbale comme [texte en grec] (nous fûmes relâchés) avec l'accent sur la deuxième syllabe et son participe dérivé [texte en grec] (relâchés) accentué sur la dernière; la présence des éléments caractéristiques des verbes, [lettre grecque] et [lettres grecques] dans le premier cas, et du [lettre grecque] particulier aux noms dans le deuxième, tend à dissimuler la valeur inhérente à l'alternance de l'accent ; cette valeur ressort dans les doublets anglais *to refund* et *a refund* (rembourser et remboursement), *to extract* et *an extract* (extraire et un extrait), *to come down* et *a come down* (descendre et une descente), *to lack luster* et *lackluster eyes* (manquer d'éclat et yeux sans éclat), dans lesquels la différence entre un verbe et un nom ne réside que dans le changement d'accentuation. Dans les idiomes de l'Athabaska, il y a encore assez fréquemment des alternances importantes d'accentuation, comme en navajo *ta-di'gis* (vous vous lavez) avec l'accent sur la deuxième syllabe et *ta-di-gis* (il se lave), accentué sur la première ¹.

L'intonation peut être aussi importante que l'accentuation en tant que forme de fonction, et l'est très souvent davantage. Dans certaines langues les variations du diapason sont un trait essentiel de leur phonétique ; ainsi en chinois, *feng* (vent) d'un ton normal, et *feng* (servir) avec le diapason baissé; ou comme en grec classique [texte en grec] (ayant pris) avec un ton ordinaire ou élevé sur le suffixe de participe [texte en grec] (des femmes) avec la voix descendante sur le suffixe de cas [lettres grecques]; ces distinctions ne constituent pas nécessairement un usage de l'intonation pour traduire une fonction ou plutôt une forme grammaticale. Dans de tels cas, l'intonation est tout simplement attachée à la racine ou à l'afixe, tout comme pourrait l'être une voyelle avec une consonne quelconque. Il n'en est pas de même avec le chinois qui nous donne *chung* (milieu) intonation normale, et *chung* (atteindre le milieu) intonation descendante; *mai* (acheter) intonation montante et *mai* (vendre) intonation descendante; *pei* (dos) intonation descendante et *pei* (porter sur le dos) intonation ordinaire. Des exemples de ce genre ne sont du reste pas fréquents en chinois, et on ne peut pas dire que de nos jours ce soit une langue qui ait une prédilection marquée pour les différences d'intonation entre noms et verbes.

Il y a des langues, cependant, dans lesquelles ces distinctions sont d'une importance capitale au point de vue grammatical, il en est ainsi communément dans le Soudan. En ewe, par exemple, nous avons *subo* (servir), un autre infinitif *subo-subo* à intonation basse pour les deux premières syllabes et intonation élevée pour les deux dernières, et un participe affectif *subo-subo* (servant) dans lequel toutes les syllabes se prononcent du même ton élevé. L'idiome shilluk (du Haut Nil) offre des cas encore plus remarquables; le pluriel d'un nom diffère souvent en intonation de celle au singulier, par exemple *yit* (oreille) haut, *yit* (oreilles) basse. Pour le pronom on distingue trois formes, cela uniquement par le ton : *e* (*il*) avec le ton élevé, est sujet *e* (*lui*)

¹ Il est cependant assez probable que ces alternances n'étaient effectuées à l'origine que par l'intonation.

avec le ton bas est objet; exemple : a *chwol-e* (il l'a appelé); *e* (son) exemple : *wod-e* (sa maison), avec un ton moyen, est le cas possessif. De l'élément verbal *gwed* (écrire) sont dérivés *gwed-o* (il écrit) avec un ton bas ; le passif *gwet* (c'était écrit) avec un ton bas, l'impératif *gwet* (écris) à ton élevé, et le nom verbal *gwet* (écrivain) à ton moyen; chez les indigènes d'Amérique aussi l'intonation est connue pour avoir valeur de procédé grammatical. Un bon exemple en est l'idiome *tlinkit* parlé par les Indiens de la côte sud de l'Alaska ; là, beaucoup de verbes font varier le ton et la racine selon le temps : *hun* (vendre), *sin* (cacher), *tin* (voir) et beaucoup d'autres racines, si elles gardent le ton bas se rapportent au présent, et, avec une intonation élevée, au futur. De même en *takelma* *hel* (chanson) à ton descendant et *hel* (chantez) avec un ton élevé. Parallèlement à ces formes sont *sel* (peinture noire) à ton bas, *sel* (peignez-le) à ton élevé. En bref, il est clair que l'intonation, tout comme l'accentuation, ou les modifications consonantiques ou vocaliques, sont bien plus fréquemment employées comme procédé de grammaire que nos propres habitudes de langage nous pousseraient à le croire.

5

LA FORME DANS LE LANGAGE

Les concepts grammaticaux

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu que le mot isolé peut exprimer, soit un concept unique, soit une combinaison de concepts reliés les uns aux autres de manière à constituer une unité psychologique. Nous avons de plus brièvement passé en revue, simplement du point de vue de la forme, les procédés les plus importants en usage dans toutes les langues connues pour modifier les concepts de base en leur adjoignant des concepts secondaires ; ces concepts de base étant exprimés dans des mots impossibles à décomposer ou dans les racines des mots. Dans ce chapitre nous allons étudier de plus près la nature de ce monde des concepts, dans ses répercussions sur la structure linguistique.

Nous commencerons par une phrase simple qui englobe cependant plusieurs catégories de concepts : *the farmer kills the duckling* (le fermier tue le caneton). Une analyse sommaire et facile décèle ici la présence de trois concepts distincts et fondamentaux qui sont reliés les uns aux autres de diverses manières. Ce sont « le fermier » (sujet du discours) « tue » (qui définit la nature de l'action décrite dans la proposition) et « caneton » (autre sujet ¹ du discours, mais qui joue un rôle passif dans l'action). Nous pouvons nous représenter le fermier et le caneton et nous n'avons pas non plus

¹ Ne pas donner ici au mot sujet son sens grammatical.

de difficulté à nous créer une image pour « tuer ». En d'autres mots, les éléments « fermier », « tue » et « caneton » définissent des concepts concrets.

Mais une analyse linguistique plus minutieuse nous amène bientôt à constater que les deux sujets du discours, quelle que soit la simplicité de lignes sous laquelle nous les concevons, ne sont pas exprimés aussi complètement, aussi nettement que nous les voyons en pensée. *Farmer* (fermier) est, dans un sens, un concept unique et parfait, dans un autre sens, c'est *one who farms* (quelqu'un qui a une ferme), le concept traduit par le radical *farm* (ferme) n'est nullement concept de personnalité, mais d'activité industrielle (*to farm*), lui-même basé sur le concept d'un type particulier à l'objet (*a farm*, une ferme). De même le concept de *duckling* est un peu différent de celui exprimé par la racine *duck* (canard). Cette racine, qui peut se rencontrer seule et ayant un rôle indépendant, se rapporte à une catégorie entière d'animaux grands et petits, alors que *duckling* limite l'idée aux petits de la catégorie. Le mot *farmer* comprend un suffixe *er* qui a pour fonction d'indiquer quelqu'un qui s'adonne à une certaine activité (dans le cas présent, il s'agit d'une ferme), il transforme le verbe *to farm* en un nom d'agent, exactement comme il peut transformer d'autres verbes : *to sing*, *to paint*, *to teach* (chanter, peindre, enseigner) en des noms d'agents correspondants : *singer*, *painter*, *teacher*; le suffixe *ling* n'est pas aussi couramment employé, mais sa signification est évidente : il ajoute au concept de base la notion de petitesse comme dans *gosling* (petite oie) et *fledgling* (jeune oiseau), ou encore une idée péjorative comme dans *weakling*, *princeling*, *hireling* (femmelette, principicule et mercenaire). Le suffixe *er*, marquant celui qui fait l'action, et le diminutif *ling*, expriment des idées plutôt concrètes, mais qui ne le sont pas très nettement; ils ne font que définir des concepts distincts, ils sont plutôt les intermédiaires entre deux concepts ; le *er* de *farmer* n'indique pas tout à fait « celui qui fait », il indique seulement que le genre de personnes qu'on appelle fermiers est associé dans notre esprit au travail de la ferme et cela au point que nous l'imaginons toujours de cette façon. Qu'il aille en réalité à la ville et qu'il s'y occupe de tout autre chose que des affaires de la ferme, cependant son étiquette linguistique demeure *farmer*. Le langage, ici, traduit une certaine impuissance, ou mieux une tendance obstinée à s'écarter de la fonction suggérée le plus immédiatement et de se fier à l'imagination ou à l'usage pour fournir des transitions à la pensée ou des détails d'application qui distinguent tel concept concret (*to farm*) de tel autre qui en est dérivé (*farmer*). Il serait impossible à n'importe quel langage d'exprimer toutes ces idées concrètes par un mot indépendant ou racine ; les concepts concrets tirés de la connaissance sont infinis, et les ressources de la langue la plus riche ont des bornes strictement limitées. Il faut donc ranger de nombreuses notions dans la même rubrique que certains concepts de base en se servant d'autres données concrètes ou semi-concrètes comme intermédiaires; les idées exprimées par ces intermédiaires (qui sont ou des mots indépendants, ou des affixes, ou des modifications de la racine) peuvent être appelées idées (ou concepts) de dérivation ou de qualification. Quelques concepts concrets comme *kill* (tuer) sont exprimés par un radical, les autres (*farmer* et *duckling*) par des dérivés. Correspondant à ces deux modes d'expression, nous avons deux types de concepts et d'éléments linguistiques ; le radical (*farm*, *kill*, *duck*) et les marques de dérivation (*er*, *ling*). Lorsqu'un mot (ou

groupe de mots liés entre eux) contient une marque de dérivation, la signification concrète du radical (*farm, duck*) tend à s'effacer pour laisser la place à une nouvelle donnée concrète : *farmer, duckling*, qui est synthétique par l'expression plutôt que par la pensée. Dans notre phrasetype, les concepts de *farm* et *duck* n'entrent pas en jeu du tout, ils sont seulement en puissance, si l'on peut dire, pour raisons de forme, dans l'expression linguistique. Pour retourner à notre phrase, nous avons le sentiment que cette analyse de *farmer* et de *duckling* n'a guère d'intérêt pour la compréhension du contenu de la phrase, et pas du tout de rapport avec la structure de la phrase dans son ensemble. Du point de vue de la phrase, les éléments de dérivation *er* et *ling* ne sont que de simples détails dans l'organisation intérieure de deux de ses termes (*farmer* et *duckling*), termes qui jouissent d'une unité reconnue. La phrase n'est pas influencée par la composition linguistique des mots qui la constituent: nous le voyons nettement en substituant des mots radicaux comme *man* et *chick* (homme et poulet) à *farmer* et *duckling*; nous obtenons un contenu matériel tout différent, mais non une nouvelle forme de construction. Allons plus loin et substituons une autre forme d'action à *kill* (tuer), par exemple *take* (prendre); la phrase nouvelle *The man takes the chick* (L'homme prend le poulet) est totalement différente de la première dans ce qu'elle dit, mais non dans la façon de la dire. Nous sentons instinctivement, sans la moindre tentative d'analyse consciente, que les deux phrases se conforment exactement au même modèle, qu'elles sont en réalité une seule phrase-type ne différant que par leurs accessoires. En d'autres termes, elles expriment d'identiques concepts de relation d'une manière identique. La manière de les exprimer est ici triple : l'emploi d'un mot qui est par lui-même un agent de détermination (*the*) dans des positions analogues, l'ordre analogue des mots (sujet, verbe et complément) et enfin l'emploi du suffixe *s* dans le verbe.

Qu'on aille changer un quelconque des éléments de la phrase et celle-ci se modifie, peu ou prou, uniquement dans un sens de relation non concret. Si l'on omet le *the* (*farmer kills duckling, man takes chick*), la phrase perd sa signification, elle ne se rattache plus à aucun modèle et les deux sujets du discours semblent suspendus dans le vide; nous sentons qu'il n'y a plus de relation établie entre aucun des deux et les idées de celui qui parle et de son auditeur. Dès que le *the* est placé devant les deux noms, nous nous sentons soulagés, nous savons aussitôt qu'il s'agit du même fermier et du même caneton dont nous parlions, ou dont nous avons entendu parler, ou auquel nous pensions quelque temps avant. Si je rencontre quelqu'un qui ignore tout du fermier en question, je serai probablement mal venu de lui annoncer : *the farmer kills the duckling* (quel fermier? quel qu'il soit, j'ignorais qu'il eût des canetons); si toutefois la chose vaut la peine d'être mentionnée, je serai contraint de donner des explications : *the farmer up my way... a duckling of his* (le fermier qui habite près de chez moi... un de ses canetons). Ces petits mots : *the* et *a* assument la fonction de donner aux mots un sens déterminé ou indéterminé. Si j'ometts le premier *the* et que je laisse aussi de côté le suffixe *s*, j'obtiens un jeu entièrement nouveau de relations : *farmer, kill the duckling* (fermier, tue le caneton) implique maintenant que je parle au fermier et non pas de lui, et en surplus qu'il ne tue pas vraiment le caneton, mais qu'il reçoit l'ordre de le faire; le nominatif de la phrase primitive est devenu un vocatif, le

nom de quelqu'un à qui on s'adresse, et l'action est conçue comme un commandement et non comme un fait rapporté. Nous concluons donc que, si l'on ne fait que parler du fermier, le petit *the* doit retourner à sa place, et que le *s* ne doit pas être enlevé ; ce dernier élément définit nettement, ou plutôt aide à définir, le récit par opposition au commandement ; je vois de plus que, si je veux parler de plusieurs fermiers, je ne puis dire *the farmer kills the duckling*, mais - *the farmers kill the duckling*; *s* implique une notion de singulier quant au sujet. Si le nom est du singulier, le verbe doit avoir une forme correspondante ; si le nom est au pluriel, le verbe prend une forme différente qui s'accorde avec ce pluriel. ¹ Une comparaison avec des formes comme *I kill* et *you kill* montre aussi que cet *s* sous-entend une référence exclusive à une personne autre que celui qui parle ou à qui l'on parle; et si l'on met en parallèle une phrase comme *the farmer killed the duckling*, on voit que cet *s* surchargé de signification marque de plus le temps présent. Le récit en tant que récit et la détermination de la personne peuvent bien être considérés comme des idées portant en elles la relation, le rapport; le nombre est évidemment, pour ceux qui parlent anglais, le fait d'un rapport nécessaire, sinon il serait inutile d'exprimer le concept deux fois, dans le nom et le verbe. Le temps aussi est nettement un concept de rapport, sinon nous pourrions dire : *the farmer killeds*, par analogie avec *the farmer kills*. Des quatre concepts inextricablement joints dans le suffixe *s*, tous indiquent des rapports qui relient les idées entre elles, et deux l'indiquent avec une nécessité absolue.

La distinction entre un concept qui implique véritablement un rapport et un concept qui est seulement pris dans ce sens, sera traitée un peu plus loin.

Enfin je puis détruire entièrement l'ordre des rapports dans notre phrase en changeant l'ordre de ses éléments. Si les positions de *farmer* et de *kills* sont interchangées, nous avons : *kills the farmer the duckling* qu'on peut aisément interpréter comme une façon peu habituelle mais non incompréhensible de poser la question : *does the farmer kill the duckling ?* (est-ce que le fermier tue le caneton ?). Dans cette nouvelle phrase, l'action n'est pas du tout conçue comme étant faite, elle peut se faire ou ne pas se faire, la phrase implique maintenant que celui qui parle désire savoir ce qu'il en est et que la personne à qui l'on s'adresse doit répondre. La phrase interrogative est d'une modalité entièrement différente de la phrase qui énonce un fait et implique une attitude tout autre de la part du sujet parlant vis-à-vis de son interlocuteur. Un changement encore plus frappant se produit si nous intervertissons les mots *farmer* et *duckling* : *the duckling kills the farmer* (le caneton tue le fermier) ; voilà une phrase qui comprend exactement les mêmes mots et la même action que la première, mais les rôles sont renversés ; le caneton s'est retourné comme le ver du proverbe ², ou pour dire la chose en termes grammaticaux : le sujet est devenu objet et l'objet est maintenant sujet.

¹ C'est bien entendu un hasard que *s* soit la marque du pluriel pour les noms et celle du singulier pour les verbes anglais.

² Note du traducteur : Even a worm may turn (même un ver de terre peut se retourner, « se révolter »).

Le tableau suivant analyse la phrase du point de vue des concepts qu'elle exprime et des procédés grammaticaux qu'elle emploie pour les exprimer:

I. *Concepts concrets* :

- 1° premier sujet du discours : farmer;
- 2° second sujet du discours : duckling;
- 3° action :æ kill.

Analyse :

A. *Concepts exprimés par un radical (ou racine)*

- 1° verbe (to) farm;
- 2° nom duck;
- 3° verbe kill;

B. *Concepts de dérivation:*

- 1° notion d'agent exprimée par le suffixe *er*;
- 2° diminutif exprimé par le suffixe *ling*.

II. *Concepts indiquant un rapport:*

- 1° détermination du premier sujet du discours s'exprime par le premier *the* qui est prépositif.
- 2° détermination du second sujet du discours s'exprime par le second *the* qui est prépositif.

Modalité

- 3° fait rapporté : s'exprime par un sujet, plus un verbe et impliqué par le suffixe verbal *s*.

Rapports des substantifs :

- 4° *farmer* est un sujet comme l'indique sa position avant le verbe *kills*, et le suffixe verbal *s*;
- 5° *duckling* est complément d'objet comme l'indique sa position après *kills*.

Nombre :

- 6° le premier sujet du discours est au singulier comme l'indique l'absence du suffixe marquant le pluriel (*s*) dans *farmer* et par le suffixe *s* du verbe qui suit ;
- 7° le second sujet du discours est au singulier comme l'indique l'absence du suffixe marquant le pluriel dans *duckling*;

Temps

- 8° Présent : comme l'indique l'absence de suffixe du prétérit dans le verbe, et la présence du suffixe *s*, marque du présent.

Dans cette courte phrase de cinq mots, on trouve donc exprimés treize concepts différents dont trois sont concrets et traduits par des radicaux, deux de dérivation et huit de rapport. Le résultat le plus frappant de cette analyse est peut-être de renouveler notre étonnement devant la scission qui existe en anglais entre la fonction et la forme. Le système des suffixes est employé à la fois pour des éléments qui marquent, soit la dérivation, soit le rapport; les mots indépendants, ou les racines, expriment des idées concrètes (objet, action, qualité) en même temps que des idées de rapport (articles comme *the* ou *a*, prépositions comme *of* (de), *to* (vers, à), *for* (pour), *with* (avec), *by* (par), *in* (dans), *on* (sur), *at* (à) ; le même concept de rapport peut être exprimé plus d'une fois (ainsi le singulier de *farmer* est exprimé négativement dans le substantif et positivement dans le verbe) et un seul élément peut traduire un groupe de concepts reliés les uns aux autres plutôt qu'un concept bien défini seulement (ainsi le *s* de *kills* n'indique pas moins de quatre rapports logiquement indépendants les uns des autres).

Notre analyse peut paraître un peu ardue, mais si elle l'est, c'est que nous sommes tellement enfoncés dans notre vieille routine de langage que nous la considérons indispensable. Pourtant, une analyse qui détruit les données familières est la seule méthode susceptible de faire saisir les différences fondamentales des divers modes d'expression. Lorsque nous apprenons à voir ce qui est fortuit, illogique ou instable, dans la structure de notre propre langue, nous sommes plus près d'accueillir avec sympathie les multiples expressions des diverses catégories de concepts des langues étrangères. Tout ce qui vient du dehors n'est pas forcément illogique ou extraordinaire. C'est précisément les choses familières qu'une perspective plus juste montre parfois comme étant bizarres. D'un point de vue, purement logique, il est évident qu'il n'y a aucune raison particulière pour que les concepts exprimés dans notre phrase aient été choisis parmi tant d'autres, arrangés et groupés comme ils l'ont été et pas autrement. Cette phrase est le produit d'une suite de forces psychologiques aveugles, plutôt que celui d'une synthèse logique d'éléments lui auraient été bien définis. Il en est de même, à un degré plus ou moins grand, de tous les langages ; dans beaucoup de

formes linguistiques, cependant, nous trouvons une image plus cohérente, que dans les formes anglaises, de cette compréhension instinctive des concepts individuels qui n'est jamais totalement absente de la parole, bien qu'elle soit dénaturée par des facteurs étrangers.

Un examen rapide des autres langues proches ou éloignées de nous, montrerait vite que quelques-uns, ou la totalité des treize concepts exprimés par notre phrase, peuvent se traduire sous une forme différente, et même qu'ils peuvent être différemment groupés entre eux; que certains d'entre eux ne sont pas indispensables; et que d'autres qu'on ne trouve pas dignes d'être exprimés en anglais, peuvent être jugés comme absolument nécessaires à une phrase intelligible. Tout d'abord, examinons la méthode différente de traiter ces mêmes concepts que nous avons vu exprimer dans la phrase anglaise; si nous prenons l'allemand, nous voyons que dans la phrase : *der Bauer tötet das Entelein*, la détermination, exprimée en anglais par *the*, est obligatoirement reliée à trois autres concepts : le nombre (*der* et *das* sont explicitement du singulier), le cas (*der* est le cas sujet, *das* est sujet ou objet, donc par élimination objet) et le genre, nouveau concept de rapport, qui n'est pas explicitement introduit dans la phrase anglaise (*der* est du masculin, *das* est du neutre). En somme, la charge d'exprimer le cas, le genre et le nombre est en allemand supportée par des particules déterminatives plutôt que par les mots qui traduisent les concepts concrets (*Bauer*, *Entelein*), mots auxquels ces concepts de rapport auraient dû logiquement s'attacher. Dans le domaine des concepts concrets aussi il est utile de noter que l'allemand fragmente l'idée de *kill* en un concept de base : *Tod* (mort) et en un concept de dérivation, signifiant « qui fait faire telle chose », ceci par le moyen du changement vocalique *töt*; l'allemand *tötet* (*tot*, plus changement de voyelle, plus *et*) signifie « fait mourir » et est équivalent par la forme à *dead-en-s* en anglais, quoique idiomatiquement ce mot ne s'applique pas à ce que nous disons ¹ (*deadens* signifie amortir).

En portant nos pas encore plus loin, nous pouvons jeter un coup d'œil sur les façons de s'exprimer en yana : traduite littéralement la phrase yana équivalente serait à peu près: *kill-s he farmer* ² *he to duckling*, dans laquelle *he* et *to* sont des à-peu-près assez gauches pour une forme pronominale générale (*he*, *she*, *it*, *they*, il, elle, ce, ils) et une particule objet qui indique que le nom qui suit se rattache au verbe autrement que par sa fonction de sujet ; le suffixe de *kill-s* correspond au suffixe anglais avec cette différence importante qu'il n'indique pas le nombre du sujet et que le fait rapporté est supposé vrai, comme étant affirmé par celui qui parle. Le nombre est seulement indirectement exprimé dans la phrase, puisqu'il n'y a pas de suffixe verbal particulier indiquant le pluriel du sujet, ni d'éléments marquant spécialement le pluriel dans les deux noms. Si ce fait avait été rapporté, d'après les dires d'une autre personne, un suffixe totalement différent de temps et de mode aurait dû être employé. Les

¹ « Rendre mort » ou « faire mourir » dans le sens de « tuer » est une locution très répandue qu'on rencontre par exemple en nootka et en sioux.

² L'agriculture n'était pas pratiquée par le peuple yana. L'idée de *to farm* (tenir une ferme) serait sans doute exprimée d'une façon synthétique: *to dig earth* (creuser la terre) ou *to grow cause* (faire pousser ce qui est nécessaire). Il y a des suffixes correspondant à *er* et à *ling*.

pronoms qui indiquent qu'une action est rapportée (*he*, *il*) n'impliquent par eux-mêmes rien en ce qui concerne le nombre, le genre, ou le cas. Le genre, en réalité, est totalement ignoré en yana, comme catégorie de rapport.

La phrase yana nous a servi d'exemple pour montrer que certains de nos concepts, soi-disant essentiels, peuvent fort bien être supprimés. Les deux phrases yana et allemande nous font de plus constater que certains concepts peuvent avoir besoin d'être exprimés, alors qu'une personne parlant anglais, ou plutôt ayant l'habitude de parler anglais, n'y trouvera aucune nécessité. On pourrait donner des exemples sans fin de différences analogues, nous nous contenterons de quelques indications supplémentaires. Dans la phrase chinoise : *man kill duck* (homme tue canard), qui est à peu près l'équivalent de l'anglais *the man kills the duck*, le conscient chinois ne trouve pas ce je ne sais quoi d'enfantin, de boiteux et d'incomplet que nous donne la traduction littérale. Les trois concepts concrets: deux « participants » et une action, sont chacun exprimés par un monosyllabe qui est en même temps une racine; les deux concepts de rapport : sujet et objet, sont traduits simplement par la position des mots avant ou après le mot qui représente l'action. Et c'est tout. La détermination ou l'indétermination, le nombre, la personne comme inhérente au verbe, le temps, pour ne rien dire du genre, rien de tout cela n'est exprimé dans la phrase chinoise, qui, malgré cela, dit bien ce qu'elle veut dire, pourvu qu'il y ait un contexte et un fond de compréhension mutuelle, qui sont essentiels à l'intelligibilité de toute la phrase. Du reste, la phrase anglaise laisse également inexprimées un grand nombre d'idées qui sont ou bien admises « à priori », ou bien qui ont été traitées ou seront traitées dans le cours de la conversation ; rien n'a été dit par exemple dans la phrase anglaise, allemande, yana ou chinoise, quant aux situations respectives du fermier, du canard, du sujet parlant, du sujet écoutant. Le fermier et le canard sont-ils tous deux visibles ou l'un des deux est-il invisible de la place où se trouve celui qui parle, ou sont-ils tous deux dans le rayon visuel de celui qui parle, de celui qui écoute, ou à un point indéterminé, « là-bas »? Enfin, pour insister sur ce besoin latent de précision, est-ce que ce fermier (invisible pour nous, mais debout derrière une porte non loin de moi, alors que vous êtes assis là-bas, assez loin), tue ce caneton qui vous appartient peut-être), ou bien est-ce que ce fermier (qui habite votre voisinage et que nous apercevons là-bas ...) tue ce caneton (qui lui appartient)? Voilà une manière de préciser les choses, qui n'est guère dans nos façons de penser, mais semblerait très naturelle et même obligatoire à un Indien Kwakiutl, par exemple.

En quoi consistent donc les concepts absolument essentiels, ceux qu'il faut exprimer si le langage doit constituer un moyen satisfaisant de communication? Il faut sûrement avoir, en tout premier lieu, une bonne réserve de concepts de base, ou concepts radicaux, éléments concrets et essentiels du langage. Il nous faut des buts, des actions, des qualités, dont on puisse parler ; tout cela doit trouver son symbole particulier dans des mots indépendants ou dans les racines. Aucune proposition, si abstrait que soit son contenu, n'est humainement possible si elle ne se rattache pas, au moins par quelques points, à un sens concret. Dans toute proposition intelligible, il doit y avoir au moins deux de ces idées radicales exprimées, quoique dans des cas

exceptionnels l'une d'elles, ou même les deux, puissent être impliquées dans le contexte ; et des concepts de rapports doivent y être exprimés pour relier entre eux les concepts concrets et pour construire une forme bien définie et fondamentale de proposition ; il ne doit y avoir là aucune équivoque sur le genre des rapports qui lient les concepts concrets entre eux : nous devons savoir exactement si tel concept concret se rapporte directement ou indirectement à tel autre et pourquoi, si nous voulons parler d'une chose et d'une action, nous devons savoir si elles peuvent être coordonnées, par exemple : *he is fond of wine and gambling* (il aime le vin et à jouer), ou bien si la chose en question est prise comme point de départ, comme faisant l'action, comme sujet, selon notre coutume de le nommer; ou si, au contraire, cette chose est le résultat de la proposition, l'objet de l'action. Si je désire communiquer une idée intelligible concernant un fermier, un caneton, et l'action de tuer, c'est insuffisant d'énoncer les symboles linguistiques de ces idées concrètes dans n'importe quel ordre, pêle-mêle, en se fiant à l'interlocuteur pour établir des rapports quelconques d'après des probabilités générales. Les relations syntaxiques doivent être exprimées sans ambiguïté. Je puis me permettre de ne rien dire sur le temps, le lieu, le nombre et quantité d'autres types de concepts, mais je ne puis pas me soustraire à l'obligation de dire qui fait l'action de tuer. Aucune langue connue ne peut s'y soustraire, pas plus qu'on ne peut, en aucune langue, réussir à dire quelque chose sans se servir de symboles pour des concepts concrets.

Notre attention est ainsi attirée à nouveau sur la distinction à établir entre des concepts de rapport qui sont essentiels et d'autres dont on peut se passer; les premiers s'expriment partout et toujours, les derniers ne sont que sommairement indiqués dans certaines langues, élaborés avec une surprenante prolixité dans d'autres. Mais qui nous empêche de rejeter ces concepts secondaires dans le groupe dense et flottant de concepts de dérivation ou de qualification que nous avons déjà étudiés? Y a-t-il, après tout, une différence fondamentale entre un concept de qualification comme la négation de *unhealthy* (*malsain*) et un concept de rapport comme l'idée numérique contenue dans *books*? Si *unhealthy* peut s'analyser par *not healthy* (pas sain), est-ce que *books* ne peut pas de même se définir *several book* (plusieurs livre), en ne respectant pas l'accord anglais? Il y a bien des langues dans lesquelles le pluriel, quand il est exprimé, est conçu d'une manière sobre, restreinte, presque sous-entendue, analogue à celle que nous employons pour la négation de *unhealthy*. Pour ces langues, le concept numérique n'a aucune signification syntaxique, n'est pas admis comme définissant une relation, mais retombe dans le groupe des concepts de dérivation, ou même de base. En anglais, quoi qu'il en soit, comme en français, en allemand, en latin, en grec, en fait dans toutes les langues qui nous sont les plus familières, l'idée du nombre n'est pas seulement attachée au concept donné d'une chose ; elle peut avoir une simple valeur de signification, mais sa force s'étend bien au-delà; elle influence autre chose dans la phrase, donnant à d'autres concepts, même à ceux qui n'ont aucun rapport intelligible avec le nombre, des formes qui s'accordent avec le concept de base, premier point d'attache de l'idée de nombre. Si l'on dit en anglais *a man falls* (un homme tombe), mais *men fall* (des hommes tombent), ce n'est pas à cause d'un changement inhérent à la nature de l'action, ou parce que l'idée de pluralité

inhérente à *men* doit par la nature même des idées, se rejeter aussi sur l'action faite par les hommes. Ce que fait l'anglais dans ces phrases, c'est ce que font la plupart des langues à un degré plus ou moins grand, et de façons très variées on jette avec hardiesse un pont entre deux concepts très distincts par leur base, le concept concret et le concept abstrait qui commande aux rapports, et on donne à ce dernier, si l'on peut dire, la couleur et la rudesse du premier. Pour employer une véritable métaphore, le concept matériel est entraîné au service du concept strictement abstrait, au point de se confondre avec lui.

Le cas est encore plus évident si nous prenons le genre comme sujet d'étude. Dans les deux phrases anglaises : *the white woman that comes* et *the white men that come* (la femme blanche qui vient et les hommes blancs qui viennent), nous n'avons rien qui nous rappelle que le genre, comme le nombre, peut s'élever au rang de concept secondaire de rapport. Il semblerait un peu osé de faire du genre masculin ou féminin, concepts foncièrement matériels, qui ne sont des concepts que par accident, au point de vue philosophique, un moyen de relier entre eux la qualité et la personne, la personne et l'action, et il ne nous viendrait pas facilement à l'idée non plus, si nous n'avions étudié les classiques, qu'il est presque absurde d'introduire les notions combinées de nombre et de sexe dans deux concepts de rapport aussi nettement affaiblis que ceux qu'expriment *the* et *that*. Pourtant c'est ce qui se passe en latin, et avec plus de force encore : *illa alba femina quae venit et illi albi homines qui veniunt*, décomposé en concepts, nous donne à peu près ceci :

Cette - une seule - féminine - qui fait l'action ¹ ;
blanche - féminine - qui fait l'action ;
femme - une seule - féminine - qui est en train de faire l'action ;
laquelle - une - féminine - qui fait l'action ;
vient - elle ² maintenant ;
pour la deuxième phrase :
ce - plusieurs - masculin - qui fait l'action ;
blanc - plusieurs - masculin - qui fait l'action ;
homme - plusieurs - masculin - faisant l'action ;
lequel - plusieurs - masculin - qui fait l'action ;
vient - ils - maintenant.

Chaque mot n'implique pas moins de quatre concepts: un concept radical, soit véritablement concret, *white* (blanc), *man* (homme), *woman* (femme), *come* (vient), soit démonstratif - *that* (ce), *which* (lequel); trois concepts de rapport, choisis parmi

¹ Qui fait et non pas à qui on fait; c'est ici forcément un essai maladroit pour rendre l'idée de nominatif (sujet) par opposition à l'accusatif (objet).

² C'est-à-dire : ni *vous* ni *je*.

les catégories de cas, de genre, de personne, et de temps. Logiquement, le cas seul ¹ (c'est-à-dire le rapport de *femme* et d'*homme* avec le verbe qui suit, de *lequel* on *laquelle* avec son antécédent, de *ce* et *blanc* avec *homme* ou *femme*, et de *lequel* on *laquelle* avec *vient* ou *viennent*) exige d'être exprimé et cela seulement relativement aux concepts directement concernés (il n'est, par exemple, nullement nécessaire de savoir si la qualification blanche ou blanc s'applique à celui qui peut faire l'action ou à celui qui est en train de faire l'action ²).

Les autres concepts de rapport sont, ou bien seulement accessoires (le genre l'est partout, le nombre l'est dans les démonstratifs, les adjectifs, les relatifs et le verbe), ou sans intérêt pour la forme syntaxique essentielle de la phrase (par exemple : le nombre dans le nom, la personne, le temps). Un Chinois intelligent et fin qui a l'habitude de faire rendre tout ce qu'elle peut à la forme linguistique, pourrait bien s'écrier devant la phrase latine : « Quelle imagination pédante ! » Il doit lui être bien difficile, lorsqu'il rencontre pour la première fois les complications illogiques de nos langues européennes, de se sentir à l'aise devant un système qui confond si complètement la matière du discours avec sa forme, ou pour être plus exact, se sert de certains concepts fondamentalement concrets pour des notions secondaires de rapport.

J'ai matérialisé à plaisir les concepts subsidiaires de façon que les faits essentiels puissent ressortir avec un relief accusé. Il va sans dire qu'un Français n'a pas une claire notion de sexe dans l'esprit lorsqu'il parle d'« *un* arbre » ou d'« *une* pomme ». Et les Anglo-Saxons n'ont pas non plus, en dépit des grammairiens, un sens très net du présent par opposition avec le passé ou le futur quand ils disent : « *he comes* » (*il vient*) ³. Cette déficience se constate aisément d'après notre emploi du présent pour indiquer aussi bien le futur : « *he comes to-morrow* » (*il vient demain*) et une activité généralisée sans spécialisation de temps : *whenever he comes, I am glad to see him* (qu'il vienne n'importe quand, je suis heureux de le voir) où *comes* se rapporte à des événements passés et à d'autres possibles dans le futur. plutôt qu'à une activité actuelle. Dans ces deux exemples, un français et un anglais, les notions de sexe ou de temps ont été atténuées par de analogies de forme et par des extensions dans le

¹ Par cas, nous voulons dire non seulement le rapport sujet-objet mais celui d'attribution également.

² C'est là une méthode latine plutôt gauche pour exprimer une épithète de couleur attachée à une certaine personne ou un certain objet. En effet, en latin, on ne peut dire qu'une personne est blanche, mais seulement que la qualité d'être blanc s'identifie avec la personne qui est, ou qui agit, ou qui subit l'action. Initialement, la signification réelle et psychique du latin *illa alba femina* est bien « celle-là, la blanche, la femme », ces trois notions de substantif sont reliées les unes aux autres par une juxtaposition destinée à exprimer une identité. L'anglais et le chinois expriment l'épithète directement par l'ordre des mots. Dans la phrase latine *illa et alba* peuvent être mis à peu près dans n'importe quel ordre. Il est important de remarquer que la forme sujet de *illa* et *alba* ne marque pas exactement le rapport de ces concepts de qualité avec *femina*. Semblable rapport pourrait être exprimé par un génitif « femme de blancheur ». En tibétain les deux méthodes d'ordre des mots et de cas peuvent être employées : femme blanche, femme de blancheur, femme qui est blanche.

³ Sans parler bien entendu du sens d'imminence et d'animation que cette phrase peut emprunter à un contexte particulier.

domaine des rapports, les concepts indiqués ostensiblement sont maintenant si vaguement définis que c'est la tyrannie de l'usage plutôt que le besoin de leur expression véritable qui nous pousse à choisir cette forme-ci de préférence à celle-là. Si le processus d'atténuation continue assez longtemps, nous pourrions éventuellement n'avoir plus que des formes dont toute la couleur se sera évanouie et ni persisteront par inertie, faisant double emploi dans leurs fonctions syntaxiques; ainsi voyons-nous les systèmes de conjugaison si complexes de tant de langages, où les différences de forme ne répondent pas à des différences de fonction. Il fut sans doute un temps bien antérieur à notre plus ancienne documentation, où le type de forme des temps *drove* et *sank* différait de sens, même par une nuance imperceptible, du type *killed*, *worked* qui s'est maintenant implanté dans l'anglais en tant que prétérit; c'est à peu près ainsi que nous faisons actuellement une différence sensible entre ces deux types et le parfait *has driven*, *has killed*, mais peut-être cesserons-nous de la faire dans un avenir¹ quelconque ?

A l'heure actuelle c'est la forme qui survit à son contenu conceptuel. Tous deux sont constamment changeants, mais en somme, la forme tend à s'attarder même quand l'esprit s'en est échappé ou transformé. Une forme irrationnelle, une forme pour l'amour de la forme (nous pouvons nommer comme nous voulons cette tendance à conserver les distinctions de forme alors qu'elles ont vécu) est chose aussi naturelle dans la vie du langage que le sont dans la société des règles de conduite que l'on observe longtemps après qu'elles ont dépouillé leur sens primitif.

Il y a une autre tendance très forte vers une forme compliquée qui ne correspond pas exactement à des différences bien nettes dans les concepts. C'est ainsi qu'on prétend élaborer des plans de classification dans lesquels tous les concepts du langage doivent trouver leur place; lorsque nous avons décidé que telle chose est nettement bonne ou nettement mauvaise, ou clairement noire ou clairement blanche, il nous est difficile de nous mettre dans l'état d'esprit nécessaire pour reconnaître qu'une chose peut être à la fois bonne et mauvaise, c'est-à-dire indifférente, ou à la fois noire et blanche, c'est-à-dire grise; et il est encore plus difficile d'admettre que les catégories « bonne » ou « mauvaise », « noire » ou « blanche » ne sont alors plus valables du tout. Le langage est sous bien des aspects aussi déraisonnable et obstiné que l'est notre esprit dans ses vues catégoriques; il lui faut des cases bien séparées pour toutes les significations et il ne tolère pas de fantaisie vagabonde. Tout concept qui sait s'exprimer doit se soumettre aux règles de classification, exactement comme il existe des statistiques dans lesquelles l'athée le plus convaincu doit forcément être étiqueté catholique, protestant ou israélite, faute de quoi on lui refusera l'existence. En anglais, toute action est envisagée comme se rapportant à trois temps-types; si donc on désire énoncer une proposition qui est aussi valable pour le présent que pour le passé, on

¹ Ceci est surtout remarquable pour le français et l'allemand populaire où la différence fait partie du style plutôt que de la fonction; les prétérits étant plus littéraires ou cérémonieux de ton que les parfaits.

doit feindre d'étendre le présent antérieurement et postérieurement de manière à englober toute l'éternité¹.

Le français attribue une fois pour toutes le genre masculin ou féminin, qu'il s'agisse d'un objet ou d'un être animé ; et, de même, beaucoup d'idiomes américains ou asiatiques emploient une certaine forme de «catégories» (par exemple rond comme un anneau, rond comme une balle, long et mince, cylindrique, ressemblant à un drap, aggloméré comme du sucre) qui doivent servir pour énumérer (par exemple: deux pommes de terre en forme de balles, trois tapis en forme de draps), ou même pour énoncer l'existence de l'objet ou pour en parler dans certaines conditions (ainsi dans les idiomes de l'Athabaska et en yana, porter ou jeter un caillou est tout autre chose que de porter ou jeter une bûche (linguistiquement parlant aussi bien qu'au point de vue musculaire!). De tels exemples pourraient être multipliés à l'infini; il semblerait qu'à une période du passé, le subconscient humain ayant fait un inventaire trop rapide des faits acquis par l'expérience, s'est laissé aller à une classification prématurée qui ne pouvait pas être modifiée, et a ainsi imposé aux héritiers de son langage une science en laquelle ils ne pouvaient plus croire et qu'ils n'avaient pas la force d'abandonner. Le dogme, rigide prescrit par la tradition, se fige dans le formalisme; les catégories linguistiques sont l'aboutissement de ce dogme persistant, le dogme du subconscient; elles n'ont souvent qu'une demi-réalité en tant que concepts ; leur vie propre se fond dans ce qui est la forme pour l'amour de la forme.

Il y a encore une troisième cause à l'éclosion de cette forme ou plutôt de ces variétés de forme qui n'incarnent rien de concret. C'est l'opération mécanique du processus phonétique qui peut fort bien entraîner des complications extérieures sans qu'il y ait, à la base, de signification correspondante ; beaucoup des irrégularités et des formes complexes de nos systèmes de déclinaisons et de conjugaisons sont dues au mécanisme phonétique. Le pluriel de *hat* (chapeau) est *hats*, le pluriel de *self* (soi-même) est *selves*. Dans le premier cas nous avons le *s* vrai symbole de pluralité; dans le deuxième cas, nous trouvons un *z* couplé avec un changement de l'*f* en *v* dans le radical du mot. Nous n'avons pas ici de point de jonction pour des formes qui à l'origine traduisaient des concepts assez différents (comme nous en avons vu un exemple avec des formes parallèles comme *drove* et *worked*), mais nous n'avons qu'une multiplication mécanique d'un même élément formatif sans qu'il y ait pour y correspondre aucune formation de concept nouveau. Ce type de complication dans la forme qui est du plus grand intérêt pour l'histoire générale du langage, ne nous concerne pas maintenant, puisque nous essayons en ce moment de saisir la nature des concepts grammaticaux et leur tendance à dégénérer en simples accessoires de formes.

¹ Par exemple : the square root of 4 is 2 (la racine carrée de 4 est 2) ne s'exprime pas autrement quant au verbe que *my uncle is here now* (mon oncle est ici aujourd'hui). Il y a bien des idiomes dits « primitifs » qui sont plus subtils et qui font une distinction entre présent véritable et un temps à sens général qui marque l'habitude.

Nous pouvons à présent revoir commodément notre première classification des concepts exprimés dans le langage et nous proposons le plan suivant :

I. *Concepts de base ou concrets* (tels que objets d'attention, actions, qualités), normalement exprimés par des mots indépendants ou des racines; n'impliquent pas de rapport au sens réel ¹.

II. *Concepts de dérivation* (en général moins concrets que le groupe I mais plus que le groupe III), s'expriment normalement en affixant des éléments de dérivation au radical ou par la modification intérieure de celui-ci ; ils diffèrent du groupe I en définissant des notions étrangères à l'ensemble de la proposition, mais donnent au radical un accroissement de signification et se relie ainsi spécifiquement aux concepts du groupe I ².

III. *Concepts concrets de rapport* (encore plus abstraits, mais non entièrement dépourvus de nuance concrète), s'expriment normalement en affixant des éléments formatifs au radical, mais généralement plus loin de celui-ci que les affixes du groupe II, ou par une modification intérieure de la racine. Ce groupe diffère entièrement du groupe II en indiquant ou impliquant des rapports qui vont au-delà du mot particulier auquel ils sont attachés, se rapprochant ainsi du groupe IV.

IV. *Concepts de rapport pur* (purement abstraits), s'expriment en affixant des éléments formatifs au radical (dans ce cas ces concepts se confondent avec ceux du groupe III) ou par leur modification intérieure, ou par des mots indépendants, ou par la position dans la phrase. Ils servent à relier les éléments concrets de la proposition les uns aux autres, créant ainsi une forme syntaxique particulière.

La nature de ces quatre catégories de concepts, en ce qui concerne leur signification concrète ou leur pouvoir d'expression pour les rapports syntaxiques, peut être ainsi représentée :

Contenu matériel :

- I. Concepts de base.
- II. Concepts de dérivation.

¹ Excepté, bien entendu, l'idée fondamentale de choix et de contraste forcément impliquée en définissant un concept par opposition à un autre: *man* (homme) et *white* (blanc) ont un rapport inhérent avec *woman* (femme) et *black* (noir), mais ce rapport concerne seulement le contenu du concept et n'est pas d'un intérêt direct au point de vue grammatical.

² Ainsi le *er* de *farmer* peut se définir comme indiquant ce concept du substantif (objet animé ou autre) qui est le sujet habituel du verbe particulier auquel il est attaché. Cette fonction du sujet (*a farmer farms*) est inhérente au mot, et n'est pas valable pour l'ensemble de la phrase; de même, le *ling* de *duckling* définit un rapport attributif qui concerne seulement la racine et pas la phrase.

Rapport :

III Concepts concrets de rapport.

IV. Concepts de rapport pur.

Ces schémas ne doivent pas d'ailleurs être considérés comme infaillibles. Dans le travail d'analyse proprement dit, de difficiles problèmes se posent souvent et nous sommes à bon droit dans l'incertitude pour savoir où classer tel ou tel groupe de concepts; c'est le cas pour les langues exotiques dans lesquelles on peut être parfois tout à fait certain de l'analyse des mots d'une phrase et ne pas avoir cependant le sentiment intuitif de sa construction qui nous permet de dire infailliblement ce qui relève du contenu matériel et ce qui relève des rapports syntaxiques. Les concepts du groupe I sont essentiels à tout discours, ainsi que ceux du groupe IV. Les concepts II et III sont fréquents tous deux, mais non essentiels; surtout le groupe III qui représente, en fait, une confusion de sens et de formes des groupes II et IV ou des groupes I et IV. Le groupe III montre un type de concepts qui peut être évité. Logiquement, il y a un fossé impossible à combler entre les groupes I et IV, mais le génie du langage, génie illogique et enclin aux métaphores, a volontairement franchi le fossé et disposé au-dessus toute une gamme de concepts et de formes qui s'étendent peu à peu du plus concret des concepts («maison » ou «Jean Dupont ») au plus subtil des rapports. Il est particulièrement significatif qu'un mot indépendant et défiant l'analyse appartienne la plupart du temps soit au groupe I ou au groupe IV, moins souvent au groupe II et III. Il est possible pour un concept concret, représenté par un seul mot, de perdre complètement sa signification matérielle et de passer ainsi dans le domaine des concepts de rapport sans perdre pour cela son indépendance comme mot. Ceci arrive par exemple en chinois et en cambodgien, quand le verbe donner est employé dans un sens abstrait comme simple symbole du complément d'objet indirect (par exemple : en cambodgien *we make story this give all that person who have child*, c'est-à-dire *we have made this storg for all those that have children* (nous avons écrit cette histoire pour tous ceux qui ont des enfants)).

Il y a aussi, bien entendu, des exemples assez fréquents de transition entre les groupes I et II ou I et III ; et encore entre II et III, mais celle-ci est moins nette. A la première de ces transitions appartient toute une catégorie d'exemples où le mot indépendant, après être passé par le stade préliminaire d'être le deuxième élément ou élément qualificatif dans un composé, finit par être tout simplement un affixe de dérivation, en gardant cependant la trace de son indépendance première. Un bon exemple est le *full* de *teaspoonfull* (petite cuillerée) qui, au point de vue psychologique, hésite entre l'état de concept radical indépendant (*full*) ou celui d'élément secondaire du composé (comme dans *brim-full*), ou encore celui de simple suffixe (comme dans *dutiful*) où la signification concrète initiale ne se fait pas sentir. En général, plus notre type linguistique est synthétique, plus il devient difficile d'établir une distinction entre les types I et III.

Il n'y a pas seulement un affaiblissement graduel de ce qui est concret, à mesure que nous passons du groupe I au groupe IV, il y a aussi une atténuation constante de la réalité sensible à l'intérieur des groupes principaux des concepts. Dans maints langages il devient donc presque indispensable d'établir des sous-classements variés, de séparer, par exemple, les concepts les plus concrets des plus abstraits du groupe II. Cependant, nous devons toujours nous méfier de nous-mêmes lorsque nous trouvons dans les groupes les plus abstraits, un sens de la forme pure ou du rapport; ce sens, nous pouvons difficilement éviter de le rattacher à certains concepts abstraits qui, pour nous, sont classés dans le groupe III ; il peut cependant y avoir une raison très nette pour garantir la justesse de notre interprétation. Un ou deux exemples rendraient plus claires ces distinctions d'importance primordiale ¹. En *nootka*, nous avons un nombre très élevé d'affixes de dérivation (groupe II) ; quelques-uns traduisent des notions très concrètes comme : *in the house* (dans la maison), *to dream* (rêver), d'autres, qui marquent le pluriel ou sont des diminutifs, ont un sens beaucoup plus abstrait. Les premiers sont plus intimement liés au radical que les seconds, qui peuvent seulement être ajoutés à des formes qui ont une valeur de mots complets par elles-mêmes. Si donc je veux dire *the small fires in the house* (les petits feux dans la maison), je ne puis pour cela n'employer qu'un seul mot, il me faut former l'expression *fire-in-the-house*, à laquelle s'affixeront des éléments correspondant à *small*, à notre pluriel, et à l'article *the*; l'élément de détermination qui correspond à *the* se place à la fin du mot : *fire-in-the-house-the*, est en *nootka* l'équivalent compréhensible de l'anglais *the house fire* ². Mais le mot *nootka* qui signifie *the small-fires-in-the-house* est-il l'équivalent de l'anglais *the-house-firelets* ³ ? -certainement non. Tout d'abord, la marque du pluriel précède le diminutif en *nootka* : *fire-in-the-house-plural-small-the*; ce serait approximativement *the house fires-let*, ce qui révèle tout de suite le fait important que la notion de pluriel n'est pas aussi abstraite, aussi relative qu'en anglais; nous dirions plus exactement : *the-house-fire-several-let* dans lequel, cependant, *several* et *small* sont des mots trop peu nuancés et *let* est trop raffiné comme suffixe. En réalité, il nous est impossible de rendre en anglais le sens inhérent au mot *nootka*, qui est un compromis entre *the house firelets* et *the house fire several small*. Mais ce qui exclut plus que tout une comparaison possible entre le *s* anglais de *house-firelets* et le *several-small* du mot *nootka*, c'est que dans ce langage, ni le pluriel ni le diminutif ne se rapportent à rien d'autre dans la phrase. En anglais, on dit : *the-house-firelets burn* (et non *burns*); en *nootka*, ni le verbe, ni l'adjectif, ni rien d'autre dans la proposition, n'a le plus petit rapport avec la pluralité ou la petitesse du feu. Donc, tandis que le langage *nootka* admet une séparation entre les concepts concrets et ceux

¹ C'est justement par cette impuissance à saisir la valeur ou le sens réel d'un concept comme étant indépendant de sa signification extérieure, que les linguistes ont été amenés à mal comprendre la nature d'un langage tout à fait étranger au leur. Tout ce qui s'appelle temps, mode, nombre, genre ou personne, n'est pas réellement comparable à ce qu'on entend par là en latin ou en français.

² L'article affixe se rencontre aussi en danois, en suédois et en beaucoup d'autres langues. L'élément *nootka* qui signifie « *in the house* » est différent du mot anglais « *house* », il s'ajoute à un radical et ne peut être un mot indépendant; il n'est pas non plus apparenté au mot *nootka* qui veut dire « *house* ».

³ En admettant l'existence du mot « *firelets* » diminutif de *fire*.

qui le sont moins du groupe II, les moins concrets ne s'écartent quand même pas de ce groupe pour nous entraîner dans l'abstraction qui est impliquée par l'*s* anglais, marque du pluriel ; mais, en tout cas, peut objecter le lecteur, il est assez important que l'affixe qui dénote le pluriel en *nootka* soit mis à part du groupe des affixes de notion plus concrète ; et peut-être que le diminutif *nootka* a un sens plus ténu, plus intangible que le *let* ou le *ling* anglais ou les *chen* et *lein* allemands ¹.

Le concept de pluralité peut-il jamais être placé dans les concepts plus concrets du groupe II ? Il peut l'être en effet. En langue *yana*, la troisième personne du verbe ne fait pas de distinction de forme entre le singulier et le pluriel. Cependant la notion de pluriel peut être et est presque toujours exprimée par l'affixation d'un élément (*ba*) au radical du verbe. *It burns in the east* (cela brûle à l'est) est rendu par le verbe *ya-hau-si* (*burn east-s*) ²; *They burn in the east* est traduit par *ya-ba-hau-si*. Notons que l'affixe qui marque le pluriel suit immédiatement le radical *ya*, brisant son lien avec le mot de localisation *hau*. Il n'est pas nécessaire de discuter longuement pour prouver que le complexe de pluralité est à peine moins concret que celui de localisation *in the east*, et que la forme *yana* correspond par le sens non pas tant à l'anglais *they burn in the east* (cf. *ardunt oriente*), qu'à un *burn several east-s*, soit *it plurally burns in the east*, expression que nous ne pouvons rendre exactement, faute de formes normales pour la traduire.

Pouvons-nous donc aller un peu plus loin dans cette voie et ranger la notion de pluriel dans les notions totalement concrètes? dans ce cas, nous aurions au lieu de *books* (livres) un *plural book* dans lequel le pluriel serait comme l'adjectif (par exemple *white book* et se rangerait aisément dans le type I. Nos *many books* et *several books* (beaucoup de livres et plusieurs livres) ne sont évidemment pas concluants à ce point de vue; même si nous pouvions dire *many book* et *several book* (comme nous disons : *many a book*, *each book*) le concept de pluralité ne ressortirait pas toujours aussi nettement qu'il le devrait pour notre argumentation; *many* et *several* sont affectés par certaines notions de quantité relative qui ne sont pas essentielles à la notion de pluralité pure. Il nous faut regarder vers l'Asie orientale pour trouver le type d'expression que nous cherchons en tibétain, par exemple, *nga-s mithong* ³, *I by man see = by me a man is seen = I see a man* (je vois un homme) peut aussi bien se comprendre *I see men* (je vois des hommes), s'il n'y a pas de raison spéciale pour insister sur la pluralités ⁴. Si la notion de pluriel vaut la peine qu'on la mentionne, on dira cependant *nga-s mi-rnamsmthong*; *by me plural man see*, où *rnam* est l'analogie

¹ Le diminutif *nootka* est sûrement d'un sens beaucoup plus fin et nuancé que notre *ling*; cela se voit dans le fait qu'il peut s'appliquer à des verbes comme à des noms. En parlant à un enfant, on peut ainsi ajouter le diminutif à n'importe quel mot de la phrase, sans s'inquiéter du sens primitif du mot.

² Si étant la troisième personne du présent; *hau* (*east*) est un affixe et non un radical pris comme mot composé.

³ Ce sont là des formes classiques et non modernes.

⁴ Tout à fait comme en anglais : *he has written books* (il a écrit des livres) ne fait pas mention de la quantité.

parfaite en tant que concept du *s* de *books*, mais dépouillé de tous ses liens de relation ; *rnams* suit le nom auquel il se rapporte comme le ferait n'importe quel autre qualificatif : *man plural* (homme au pluriel), qu'il s'agisse de deux ou d'un million, tout comme *man white* (homme blanc). Il n'y a pas de raison pour s'inquiéter de sa pluralité, pas plus que de sa couleur, sauf si l'on veut absolument mentionner ces particularités.

Ce qui est vrai de la notion de pluralité est, bien entendu, tout aussi vrai d'un grand nombre d'autres concepts. Ils n'appartiennent pas nécessairement à la catégorie dans laquelle ceux qui parlent anglais ont coutume de les ranger; ils peuvent être transférés dans le groupe I ou dans le groupe IV, aux deux pôles de l'expression linguistique. Et n'allons pas non plus regarder avec mépris l'Indien *nootka* ou le Tibétain à cause de leur façon d'envisager un concept qui, pour nous, est abstrait et relatif, de peur de nous attirer les reproches d'un Français qui a un sens subtil des associations quand il dit « femme blanche » et « homme blanc », et qui trouve à redire au plus simple « *white woman* » et « *white man* ». Mais le Noir bantou, s'il était philosophe, pourrait aller plus loin, et trouver étrange que nous placions dans le groupe II une catégorie, les diminutifs, que lui considère comme appartenant au groupe III, et qu'il emploie, comme d'autres concepts de genre ¹, pour accompagner ses sujets et ses objets, ses attributs et ses qualificatifs, tout comme un Russe ou un Allemand emploie ses genres différents, et même avec plus de raffinement.

C'est parce que notre plan conceptuel est une échelle à coulisses plutôt qu'une analyse philosophique des produits de l'expérience que nous ne pouvons pas dire d'avance exactement où nous rangerons tel ou tel concept. Nous devons donc nous passer d'une classification bien ordonnée des catégories de concepts. Comment pourrions-nous, par exemple, placer le temps et le mode ici et le nombre là, quand le langage du voisin range ce temps un cran plus bas (vers le groupe I), le mode et le nombre un cran plus haut (vers le groupe IV)? Et il n'y a guère à gagner dans un ouvrage sommaire comme celui-ci, en faisant un inventaire général des types de concepts qu'on peut trouver dans les groupes II, III et IV. Il y a trop de possibilités variées, il y a trop de choses intéressantes à étudier : quels sont les types les plus courants d'éléments formatifs de verbes ou de noms de groupe II ; en combien de variétés peuvent se classer les noms par le genre, noms de personne ou autres, animés ou non animés ; par la forme, noms communs ou noms propres; comment le concept du nombre s'élabore (singulier et pluriel, singulier, duel et pluriel, singulier, duel, triel, et pluriel ; singulier, distributif, et collectif) ; quelles distinctions de temps peuvent s'exprimer par un verbe ou par un nom (le passé, par exemple, peut être un passé indéfini, un passé immédiat, un passé éloigné, un passé mythique, un passé achevé ou un passé antérieur) ; combien certains langages ont subtilement exprimé toutes les nuances de « l'aspect » ² d'une action, aspect instantané, duratif, continu, inchoatif,

¹ Tels que les classes de personne, d'animal, d'instrument, d'augmentation.

² Terme emprunté à une grammaire slave; il indique la durée d'une action, sa nature au point de vue de sa continuité. Notre verbe *to cry* (crier) est indéterminé dans son aspect, *be crying* (être en train

interrompu, à la fois inchoatif et duratif, itératif, à la fois instantané et itératif, à la fois duratif et itératif, terminatif, et bien d'autres ; quels modes on peut distinguer : indicatif, impératif, potentiel, dubitatif, optatif, négatif et quantité d'autres ¹ ; quelles distinctions de personnes sont possibles (est-ce que *we* (nous) est considéré comme le pluriel de *I* (je), ou en est-il aussi distinct qu'en sont les pronoms *you* (vous) ou *he* (il)? on peut trouver dans le langage des exemples de ces deux façons de voir) ; de plus, est-ce que *we* comprend la personne à laquelle on parle ou non? (formes inclusives ou exclusives) ; ce que sont les règles de localisation, ce qu'on nomme catégories de démonstratifs, *this* et *that* (celui-ci, celui-là, ce, cet) avec des nuances à l'infini ; s'il est fréquent que la forme exprime la source ou la nature de la connaissance de celui qui parle (connaissance directe ou par oui-dire ² ou par supposition) ; comment les rapports syntaxiques peuvent s'exprimer dans le nom (sujet et objet, complément d'agent, d'instrument, la personne qui subit l'action, types variés et génitifs et compléments indirects) ³, et d'une manière correspondante dans le verbe (forme active et passive, forme active et « statique », transitive et intransitive, impersonnelle, réfléchie, réciproque, indéterminée quant à l'objet et bien d'autres formes caractérisant le début ou le terme d'une action qui se déroule). Ces détails, bien qu'importants pour comprendre la « forme intérieure » du langage, sont loin d'avoir la portée générale des classifications par groupes que nous avons établies. Il suffira au lecteur moyen de se rendre ainsi compte des difficultés qui arrêtent le langage dans sa marche vers les deux pôles d'expression linguistique : le concept concret et le concept de rapport, et

de crier) a un caractère duratif, *cry out* (pousser un cri) est instantané, *burst into tears* (éclater en sanglots) est inchoatif, *keep crying* (continuer à pleurer) est continu, *start in crying* (commencer à crier) a un caractère à la fois inchoatif et duratif, *cry now and again* (crier de temps en temps) est itératif, *cry out every now and then* ou *cry in fits and starts* (pousser des cris par moments) est instantané et itératif, *to put on a coat* (mettre un manteau) est instantané, *to wear a coat* (porter un manteau) est une action d'aboutissement ; comme nos exemples le montrent, l'« aspect » s'exprime en anglais par toutes sortes de tournures idiomatiques plutôt que par des formes grammaticales définies. Dans bien des langues l'« aspect » est beaucoup plus important que le temps, avec lequel un linguiste inexpérimenté pourrait le confondre.

- ¹ Par modes, je ne veux pas dire le simple énoncé par exemple de la négation ou du doute en eux-mêmes, mais bien leur implication par la forme. Il y a des langues qui possèdent un système de formes négatives verbales (aussi compliqué que celui du grec pour l'optatif).
- ² C'est à cause de cette classification que dans beaucoup de langues, les formes de verbe qui sont propres à, disons, une narration de mythe, diffèrent de celles communément employées dans le discours habituel. En anglais, nous laissons ces nuances se révéler dans le contexte, ou bien nous nous contentons de tournures à la fois plus explicites et plus indirectes, par exemple : « il est mort, je l'ai su par hasard » - « on dit qu'il est mort, il doit être mort selon toute apparence ».
- ³ Nous disons : *I sleep* et *I go* aussi bien que *I kill him* (je dors, je vais, je le tue) ; mais nous disons : *he kills me* (il me tue) ; pourtant *me* est au moins aussi proche psychologiquement de *I* de *I sleep* que ce dernier l'est de *I kill him* ; c'est seulement par la forme que nous pouvons classer le *I* de *I sleep* comme sujet. A proprement parler, je subis l'action de forces étrangères à moi aussi bien quand je dors que lorsque je suis frappé par quelqu'un. De nombreuses langues font une différence très nette entre le sujet actif et le sujet passif (*I go*, *I kill him*, différents de *I sleep*, *I am good*, *I am killed* (je vais, je le tue, différents de je dors, je suis bon, je suis tué) ou entre un sujet de verbe transitif et un sujet de verbe intransitif : *I kill him* est distinct de *I sleep*, *I am good*, *I am killed*, *I go*. Les sujets passifs ou intransitifs peuvent être ou ne pas être identiques à l'objet du verbe transitif.

de constater que ces deux pôles sont reliés par une longue suite de concepts de transition.

En traitant des mots et de leurs formes variables, nous avons dû anticiper sur ce qui concerne la phrase dans son ensemble. Tout langage a sa méthode spéciale ou ses méthodes pour relier les mots afin d'en faire une unité plus étendue. L'importance de ces méthodes tend à varier selon la complexité du mot séparé. Plus une langue est synthétique, en d'autres termes, plus le rôle de chaque mot est clairement indiqué par les propres ressources du mot, et moins de nécessité il y a à considérer la phrase pour en saisir la signification : le latin dit « agit », (il) agit, et ainsi ce mot n'a pas recours à une aide extérieure à lui-même pour établir son rôle dans la proposition; que je dise « *agit dominus* » (le maître agit) ou « *sic femina agit* » (ainsi agit la femme), le résultat tangible au point de vue du rôle syntaxique de « agit » est le même; il ne peut être qu'un verbe, l'essentiel de la proposition, et il ne peut être conçu que comme l'énoncé d'une action faite par une personne (ou une chose) autre que vous ou moi. Il n'en est pas de même avec l'anglais « act ». « Act » est abandonné à lui-même jusqu'à ce que nous ayons pu déterminer son rôle dans la proposition et ce rôle est très différent si l'on dit « *they* act abominably » ou « that was a kindly act » (ils agissent abominablement, ou : ce fut un acte plein de bonté). La phrase latine s'exprime par le sens individuel de ses membres, tandis que le mot anglais a besoin de l'appui de ses compagnons ; cela étant dit, naturellement, d'une façon très sommaire. Et pourtant, aller dire qu'une forme de mots suffisamment élaborée peut tenir lieu de rapports syntaxiques est presque une pétition de principe. Les éléments d'un mot sont liés entre eux d'une façon spécifique et se suivent dans un ordre rigoureusement déterminé. Cela équivaut à dire qu'un mot qui comprend plus d'une racine est la cristallisation d'une phrase ou d'une partie de phrase ; une forme comme « agit » est à peu près l'équivalent psychologique ¹ d'une forme comme « *age is* », « *act he* » (il agit). Si nous faisons abstraction de tout ce qui sépare le mot de la phrase, nous pouvons demander : « Quelles sont, en dernière analyse, les méthodes fondamentales pour relier le mot au mot, et l'élément à l'élément, en bref passer de notions isolées symbolisées par chaque mot et par chaque élément à la proposition unifiée qui correspond à la pensée?

La réponse est simple et est impliquée dans les remarques qui précèdent. La plus fondamentale et la plus puissante des méthodes de relation est la méthode de la position, ou de l'ordre des mots. Prenons une idée assez concrète, une couleur par exemple, et écrivons son symbole : *red* (rouge) ; puis prenons une personne, animal ou chose, et écrivons son symbole, par exemple *dog* (chien) ; puis prenons une troisième idée concrète, une action, et écrivons *run* (courir). Il est bien difficile de mettre ces trois symboles côte à côte : *red dog run*, sans les associer d'une façon quelconque ; ainsi : *the red dog run-s*. Je serais désolé de laisser supposer que la pensée s'est toujours constituée de cette façon analytique, seulement par le procédé de juxtaposition des concepts et des symboles, et qu'ainsi s'est imposée à nous une sorte

¹ Et en définitive l'équivalent historique aussi : *age to* (agir celui-là).

de sens des rapports. Nous attachons beaucoup d'importance à un certain ordre syntaxique, par exemple à l'épithète *red dog* ou à la fonction du sujet (*dog run*), ou encore au complément d'objet direct (*kill dog*); les autres fonctions nous semblent pouvoir se placer dans n'importe quel ordre, comme le complément circonstanciel de temps (*to-day red dog run*, ou *red dog run to-day*, ou *red dog to-day run*) qui sont toutes ou des propositions ou des embryons de propositions équivalentes. Les mots et les éléments, lorsqu'ils ont donc été placés dans un certain ordre, tendent non seulement à marquer un rapport quelconque entre eux, mais encore s'attirent les uns les autres à un degré plus ou moins grand ; c'est justement ce degré plus ou moins grand d'attraction qui engendre probablement ces groupes d'éléments solidement cimentés (un radical ou plusieurs radicaux joints à un ou plusieurs affixes) que nous avons étudiés sous la forme de mots complexes. Ils ne sont, selon toute apparence, que des suites d'éléments qui se sont resserrés et se sont séparés d'autres suites d'éléments ou d'éléments isolés dans l'enchaînement du discours; tant qu'ils ont encore une vie propre, ou plutôt tant qu'ils ont une fonction propre, ces éléments demeurent indépendants de leurs voisins, en fait, comme au point de vue de leur signification ; à mesure qu'ils perdent une partie de leur indépendance, ils tombent sous l'emprise de la phrase dans son ensemble, et les mots demeurés indépendants prennent à leur compte l'importance qui s'était en partie attachée aux éléments accolés les uns aux autres. Ainsi le langage resserre et relâche tour à tour continuellement le sens de ses expressions linguistiques. Dans des langues très synthétiques comme le latin et l'esquimau, la force d'expression de la phrase est surtout enfermée dans des mots de forme complexe ; cette force est alors en puissance, si l'on peut dire, et peut fort bien n'être libérée que par une évolution qui peut s'étendre sur des milliers d'années. Dans les formes de langues plus analytiques (le chinois, l'anglais) cette énergie ou cette force est plus mobile et plus facile à utiliser selon les besoins de l'expression.

Il n'est pas douteux que l'accentuation a souvent eu une influence prépondérante sur la formation des mots complexes. Par exemple le mot anglais *withstand* (résister) n'est qu'une ancienne suite de mots - *with*, *stand*, c'est-à-dire *against stand* (se tenir contre)¹, où l'adverbe non accentué a été attiré de façon permanente par le verbe suivant et a perdu sa signification en tant que mot isolé. De même en français, des futurs comme *irai* ne sont que la jonction de mots indépendants à l'origine : *ir a'i*² (aller je dois), jonction faite sous l'influence d'un accent qui les a unifiés. Mais l'accentuation a fait plus que de réunir des mots qui impliquaient un rapport syntaxique: l'accentuation est le moyen le plus naturel mis à notre disposition pour marquer l'emphase ou pour indiquer un élément essentiel ; aussi n'avons-nous pas à être surpris de trouver que l'accent, lui aussi, non moins que l'ordre des mots, peut servir de symbole indépendant à certains rapports syntaxiques. Prenons par exemple l'anglais *go between* (quelqu'un ou quelque chose qui se place entre) et le verbe *to go between*

¹ Pour ce sens de « contre » donné à *with*, comparez l'allemand, *wider* (contre).

² Cf. le latin *ire* (aller) et aussi l'idiomatique anglais *I have to go*, c'est-à-dire *I must go* (je dois aller).

(se placer entre) . il y a une distinction qui peut avoir une origine tout à fait secondaire en anglais, mais on peut croire avec juste raison que des distinctions analogues se sont affirmées dans tout le cours de l'histoire linguistique. Des mots liés entre eux par le sens comme *see'man* pourraient impliquer un rapport dans lequel *see* serait qualificatif du mot suivant comme *a seeing man* (un homme voyant) ou encore *a seen man* (un homme visible), ou bien *see'* pourrait être l'action attribuée à *man*, *the man sees*; si l'accent était sur *man* : *see man'*, cela pourrait alors indiquer une sorte de détermination apportée par le mot accentué à l'autre : *to see a man* (voir un homme), ou : *(he) sees the man*. De telles variantes dans les rapports qui lient les mots exprimés par des variations de l'accent tonique sont importantes et fréquentes dans bien des langues ¹.

Il est quelque peu aventuré et cependant pas tout à fait déraisonnable de voir dans l'ordre des mots et dans l'accentuation la vraie méthode initiale pour exprimer tous les rapports syntaxiques ; et notre système actuel de représentation des fonctions par des mots ou des éléments spéciaux ne serait alors qu'une méthode secondaire résultant d'un transfert des fonctions. Nous pouvons donc supposer que le *m* latin des mots comme *feminam*, *dominum*, *civem*, n'indiquait pas à l'origine ² que ces mots aient été compléments d'objet d'un verbe de la proposition, mais traduisait quelque chose de beaucoup plus concret ³ et que la fonction de complément était simplement sous-entendue par la position du mot ou son accent précédant immédiatement le *m*; peu à peu la signification de ce *m* se serait affaiblie et la marque de fonction, qui ne lui appartenait pas primitivement, l'aurait remplacée. Cette sorte d'évolution par transfert peut s'observer dans plus d'un cas. Ainsi, le *of* d'une phrase anglaise comme *the law of the land* (la loi du pays) est maintenant vide de son contenu et n'est qu'une indication de génitif, tout comme le suffixe *is* dans le latin *lex urbis* (la loi de la cité). Nous savons, quoi qu'il en soit, que le *of* était à l'origine un adverbe à sens très concret ⁴ signifiant loin de, et que le rapport syntaxique était primitivement exprimé par le cas ⁵ du deuxième substantif. A mesure que la forme du cas a perdu de sa force, l'adverbe s'est approprié la fonction ; si nous avons actuellement de bonnes raisons de supposer que toute expression de fonction s'exprimait autrefois par l'ordre de mots et l'accentuation ⁶, il en résulte une théorie intéressante, : tout ce que contient actuellement le langage, ses groupes de sons vocaliques et consonantiques, n'était à l'origine que l'expression de concepts concrets; les rapports des mots entre eux n'étaient pas traduits par des formes extérieures, mais étaient sous-entendus par l'ordre des mots et le rythme. En d'autres termes, les rapports étaient impliqués intuitivement et pouvaient seulement « filtrer » au-dehors avec l'aide de facteurs dynamiques qui eux-mêmes ne se faisaient sentir que sur un plan. intuitif.

¹ En chinois non moins qu'en anglais.

² Par « à l'origine » je veux dire bien entendu une époque antérieure à la période indo-européenne la plus lointaine que nous puissions atteindre par une recherche comparative.

³ C'était peut-être quelque élément de classification des substantifs.

⁴ Comparez-lui son parallèle en évolution historique *off*.

⁵ Par l'ablatif notamment.

⁶ Il est probable que l'intonation devait se joindre à l'accentuation.

Il existe pour exprimer les fonctions une méthode particulière qui s'est si souvent manifestée dans le cours de l'histoire linguistique qu'il nous faut l'étudier quelque peu. C'est la méthode d'accord des mots, ou de « signalisation » semblable; elle se base sur le même principe que les mots de passe ou les étiquettes : toutes les personnes ou tous les objets qui répondent au même signalement ou qui portent la même marque, sont par cela même associés les uns aux autres. Peu importe, lorsqu'ils sont ainsi étiquetés, leur origine ou leur comportement : ils sont connus pour être apparentés ; ce système de l'accord nous est familier en latin ou en grec; beaucoup d'entre nous ont été frappés par ces cadences inflexibles : *vidi illum bonum dominum* (j'ai vu ce bon maître) ou *quarum dearum saevarum* (de ces déesses sévères). Cette similitude de sons, que ce soit sous forme de vers ou d'allitération ¹, n'est pas essentielle à l'accord, quoique dans ses formes les plus typiques et les plus originales l'accord soit presque toujours accompagné d'une répétition des sonorités. L'essence du principe est celle-ci : les mots ou éléments qui font partie d'un tout, principalement s'ils ont une fonction syntaxique ou s'ils sont apparentés de même manière à un autre mot ou élément, sont marqués extérieurement par des affixes équivalents au point de vue syntaxe. L'application de ce principe peut varier considérablement selon le génie particulier de chaque langue. En grec et en latin, par exemple, il existe un accord entre le nom et le qualificatif (adjectif ou démonstratif) en ce qui concerne le genre, le nombre et le cas ; entre le verbe et le nom l'accord n'existe que pour le nombre et il n'y a pas d'accord entre le verbe et le complément d'objet. Le chinook exige un accord bien plus étendu entre le nom, qu'il soit sujet ou objet, et le verbe; chaque nom est classé d'après cinq catégories : le masculin, le féminin, le neutre ², le duel, et le pluriel. « Femme » est du féminin, « sable » est du neutre, « table » est du masculin. Si donc je désire dire : « la femme met le sable sur la table », je dois placer dans le verbe certains préfixes de genre ou de catégorie qui s'accordent avec le préfixe du nom correspondant; la phrase est ainsi: «la (fém.) - femme elle (fém.) - ce (neutre) - ce (masc.) - sur - met - le (neutre) - sable - la (masc.) table ». Si le « sable » est qualifié par « beaucoup » et la table par « grande » ces deux nouvelles idées s'expriment comme des noms abstraits, chacun ayant son préfixe particulier indiquant la catégorie (beaucoup est neutre ou féminin, grande est masculin), et avec un préfixe possessif se rapportant au nom qualifié. L'adjectif se rapportant ainsi au nom, le nom au verbe, la classification de table dans le genre masculin est spécifiée trois fois : dans le nom, dans l'adjectif et dans le verbe.

Dans les idiomes bantous ³ le principe de l'accord est à peu près le même qu'en chinook ; les noms sont également rangés dans un certain nombre de catégories et

¹ Comme en bantou ou en chinook.

² Ou mieux peut-être, le général ; le neutre chinook se rapporte à des personnes aussi bien qu'à des choses et peut aussi être employé comme pluriel. Le masculin, et le féminin, comme en allemand ou en français, comprennent un grand nombre de substantifs inanimés.

³ Qui se parlent dans la plus grande partie de l'Afrique du Sud; le chinook est parlé par plusieurs peuplades de la basse vallée du fleuve Columbia, en Amérique du Nord. Il est remarquable de

sont reliés à des adjectifs, des démonstratifs, des pronoms relatifs et des verbes, au moyen de préfixes qui marquent la catégorie et constituent un système complexe d'accord. Dans une phrase telle que : « ce lion sauvage qui est venu ici est mort », la catégorie de lion, que nous pouvons appeler catégorie animale, ne serait pas spécifiée moins de six fois : par le démonstratif (ce), l'adjectif qualificatif, le nom lui-même, le pronom relatif, le préfixe du sujet du verbe de la proposition relative, et le préfixe du sujet du verbe de la proposition principale (est mort). Nous reconnaissons dans cette insistance à garantir la clarté grammaticale extérieure le même esprit qui apparaît dans *illum bonum dominum*.

Psychologiquement, le système d'ordre dans les mots et d'accentuation se trouve au pôle opposé de celui de l'accord. Le premier système est fait de sous-entendus, de subtilités de sens; l'accord est une manifestation de crainte vis-à-vis de la moindre ambiguïté, et veut avoir ses fiches bien classées sous la main. L'accord a tendance à se passer de l'ordre des mots. En latin et en chinook les mots indépendants sont libres de leur position, ceci est moins vrai du bantou. En chinook et en bantou cependant, les méthodes d'accord et d'ordre des mots sont également importantes pour la différenciation du sujet et de l'objet, car le préfixe qui indique la classe du verbe se rapporte au sujet, à l'objet direct ou à l'objet indirect selon la position relative qu'ils occupent. Ces exemples nous font encore mieux comprendre un fait important : dans tout langage, l'ordre nécessaire des mots se manifeste en un point quelconque comme étant le plus fondamental des systèmes pour marquer les rapports.

Le lecteur attentif aura sans doute été surpris de ce que jusqu'ici nous ayons dit si peu de choses sur les fameuses « parties du discours ». La raison en est aisée à découvrir : la classification conventionnelle des mots en « parties du discours » n'est qu'une approximation vague et hésitante de ce qui devrait être un inventaire logiquement élaboré des produits de l'expérience. Premièrement, nous allons imaginer que tous les « verbes » incarnent une action, que le « nom » désigne un objet défini ou une personne qui peut être figurée dans l'esprit, que toutes les qualités sont nécessairement exprimées par un groupe de mots bien déterminés auxquels nous donnons le nom approprié d'« adjectif ». Dès que nous mettons notre vocabulaire à l'épreuve, nous découvrons que ces « parties du discours » sont loin de correspondre à une telle analyse simpliste de la réalité. Nous disons « c'est rouge » et nous définissons « rouge » comme un mot-qualité, ou adjectif ; nous trouverions étrange de penser à un équivalent de « est rouge » dans lequel l'affirmation complète (adjectif et verbe d'état) est conçue comme un verbe; exactement comme nous pensons à « s'étend » ou « se trouve » ou « dort ». Cependant, aussitôt que nous ajoutons à la notion de durée d'être rouge une notion de commencement, ou de devenir, nous pouvons laisser de côté « devenir rouge » et nous disons « cela rougit » et personne n'ira contester que « rougir » est un verbe tout aussi bien que « il dort », ou « il marche »; pourtant « c'est rouge » est apparenté à « cela rougit » à peu près comme

noter comment l'esprit humain a atteint aux mêmes formes d'expression dans deux régions aussi éloignées l'une de l'autre, géographiquement et historiquement.

« *he stands* » (il se tient debout) est apparenté à « *he stands up* » (il se met debout) ou « *he rises* » (il se lève). C'est à cause de l'anglais, ou plutôt à cause de la vieille tradition indo-européenne, que nous ne pouvons pas dire « *it reds* » avec le sens de « *it is red* » ; des centaines de langues peuvent le dire, et en réalité il en est beaucoup qui peuvent exprimer ce que nous nommons adjectifs, simplement en tirant un participe d'un verbe. « *Red* » dans ces langues est uniquement un dérivé, « *being red* » (étant rouge), tout comme on a « *sleeping* » ou « *walking* » en anglais, adjectifs qui sont des dérivés du verbe primitif.

Exactement comme nous tirons un verbe d'une qualité, nous pouvons nous représenter une qualité, ou une action, sous forme de chose. Nous parlons de *the height of a building* (la hauteur d'une construction), ou *the fall of an apple* (la chute, « le tomber » d'une pomme), tout à fait comme si ces idées étaient parallèles à *the roof of a building* (le toit d'une construction) ou à *the skin of an apple* (la pelure d'une pomme) et ce faisant, nous oublions que ces nom-, (*height et fall*) n'ont pas cessé d'indiquer une qualité et une action alors que nous leur faisons jouer le rôle de simples objets. Et tout comme, dans certains langages, les verbes peuvent provenir d'adjectifs, de même il y a des idiomes qui forment des noms tirés d'adjectifs. En chinook, nous l'avons vu, *the big table* (la grande table) est *the-table-its-bigness* (la table avec sa grandeur) ; en tibétain, la même idée peut s'exprimer par *the table of bigness* (la table de grandeur), à peu près comme on dit en anglais *a man of wealth* au lieu de *a rich man* (un homme de richesse au lieu d'un homme riche).

Mais n'y a-t-il pas certaines idées qu'il est impossible de rendre autrement que par telles ou telles parties du discours? Que peut-on faire du *to* de *he came to the house* (il vint à la maison)? Nous pouvons bien dire *he reached the house* (il atteignit la maison) et supprimer la préposition en donnant au verbe une nuance qui absorbe l'idée de localisation exprimée par *to*; qu'il nous soit permis d'insister sur ce point en rendant indépendante l'idée de localisation : ne devons-nous donc pas retenir la préposition ? Non, nous pouvons en faire un substantif, nous pouvons dire quelque chose comme *he reached the proximity of the house* (il atteignit le voisinage de la maison) ou *he reached the house locality* (il atteignit le lieu de la maison). Au lieu de dire : *he looked into the glass* (il regarda dans la glace) nous pouvons dire : *he scrutinized the glass-interior* (il scruta l'intérieur du miroir) ; semblables façons de s'exprimer paraissent guindées en anglais parce que notre routine ne s'en accommode pas, mais nous pouvons constater que dans maints langages c'est ainsi qu'on s'exprime, la localisation est exprimée par un nom.

Et ainsi pourrions-nous continuer d'examiner les diverses parties du discours, et de montrer qu'elles n'empiètent pas seulement les unes sur les autres, mais qu'elles sont encore susceptibles d'échanger leurs identités, et cela à un degré extraordinaire. Le résultat d'une telle étude devrait être de sentir qu'une « partie du discours » ne reflète pas tant notre analyse intuitive de la réalité que notre aptitude à réduire cette réalité en une variété de systèmes de formes. Une « partie du discours » mise en dehors des restrictions de la syntaxe n'est qu'une vapeur insaisissable; pour cette

raison, aucun tableau logique des « parties du discours » (leur nombre, leur nature et leurs limites obligatoires) ne peut être d'un intérêt quelconque pour le linguiste; chaque langage a son tableau personnel, et tout dépend des démarcations qu'on reconnaît entre les formes.

Cependant, ne soyons pas trop enclins à tout démolir; il est bon de se rappeler que le discours consiste en une série de propositions. On doit choisir un sujet de discours, et ensuite on doit discourir sur le sujet choisi ; cette distinction est d'une importance fondamentale, à tel point que la grande majorité des langages l'ont amplifiée en créant une sorte de barrière de forme entre les deux termes d'une proposition : le sujet le plus commun du discours est soit une personne, soit une chose ; le nom s'attache à des concepts de cet ordre ; comme ce que l'on peut affirmer d'un sujet est généralement une action dans le sens le plus large du terme, un passage d'un moment de l'existence à l'autre, la forme qui a été désignée pour affirmer cette action, le verbe, s'attache à des concepts d'activité. Aucun langage ne manque tout à fait de nom et de verbe, bien qu'en certains cas la distinction entre les deux puisse être assez subtile. Il n'en est pas de même pour les autres « parties du discours », aucune d'entre elles n'est absolument indispensable à la vie du langage ¹.

¹ En yana, le nom et le verbe sont nettement distincts, bien que certains traits leur soient communs qui tendent à les rapprocher davantage qu'on ne le trouve possible en anglais; mais il n'y a pas à proprement parler d'autres parties du langage ; l'adjectif est un verbe, ainsi que les pronoms numéraux et interrogatifs (par exemple *to be what ?* (être quoi?) et certaines conjonctions et adverbes (*to be and, to be not, and-past-I go*, c'est-à-dire *I went* (être et - être pas - et-passé-je vais, c'est-à-dire j'allai). Les adverbes et les prépositions sont ou bien des noms, ou simplement des affixes de dérivation du verbe.

6

LES TYPES DE STRUCTURE LINGUISTIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'à présent, en étudiant la forme linguistique, nous ne nous sommes occupés que des mots séparés et des rapports qui affectent les mots dans les phrases. Nous n'avons pas envisagé des langues dans leur ensemble comme se conformant à tel ou tel type général. Nous avons observé incidemment que telle langue marche dans la voie d'une synthèse stricte, cependant qu'une autre se contente pour ses éléments d'un traitement analytique qui les garde séparés; nous avons vu également que dans un langage les rapports de syntaxe apparaissent purs, alors que dans un autre ils sont combinés avec certaines notions semi-concrètes, même si elles paraissent abstraites dans la pratique. De cette façon, nous pouvons avoir obtenu quelque aperçu sur ce qu'on entend par la forme générale d'une langue. Pour quelqu'un qui a réfléchi tant soit peu sur la question ou qui a pénétré l'esprit d'une langue étrangère, il est évident qu'il existe ce qu'on appelle un plan de base, une certaine coupe pour chaque langue. Ce type (ou plan, ou genre de structure) d'une langue est quelque chose de beaucoup plus fondamental, de plus pénétrant qu'aucun élément séparé que nous puissions citer; et nous ne pouvons pas non plus nous former une idée valable de sa nature par la seule nomenclature de quelques faits qui composent la grammaire de cette langue. Lorsque nous passons du latin au russe, nous sentons que c'est approximativement le même horizon qui s'offre à notre vue, même si les caractéristiques familières et immédiates du paysage ont changé. Lorsque nous arrivons l'anglais, nous semblons

remarquer que les collines sont un peu moins hautes, cependant nous reconnaissons l'aspect général du pays. Et lorsque nous sommes arrivés au chinois, c'est un ciel complètement différent qui apparaît à nos regards. Nous pouvons traduire ces métaphores et dire que toutes les langues sont différentes les unes des autres, mais que certaines sont plus exceptionnelles que d'autres; ce qui équivaut à dire qu'il est possible de grouper ces langues en types morphologiques.

A vrai dire, nous savons par avance qu'il est impossible de dresser une liste limitée de types qui représenteraient avec exactitude les diverses particularités des milliers de langues et dialectes parlés à la surface de la terre. Comme toutes les institutions humaines, la parole est trop variable et trop insaisissable pour être étiquetée avec précision. Même si nous opérons sur une échelle de types à subdivisions multiples, nous pouvons être certains que nombre des langues étudiées demanderont à être révisées pour pouvoir s'accorder à nos classifications. Et même pour les faire entrer dans nos vues, il sera nécessaire de donner plus d'importance à tel ou tel trait, ou de passer sous silence, provisoirement au moins, certaines contradictions de leur mécanisme. La difficulté de cette tâche de classification prouve-t-elle l'inutilité du travail? Je ne le crois pas. Il serait trop facile de nous délivrer de l'effort d'une pensée constructive, et d'adopter le point de vue que chaque langue a son histoire particulière et, partant, sa structure particulière; semblable point de vue ne fait état que d'une vérité approximative. Tout comme des institutions similaires, sociales, économiques et religieuses, prennent naissance dans différentes parties du monde, en ayant des antécédents historiques distincts, ainsi les langues, cheminant par des routes diverses, ont convergé vers des formes similaires. Bien plus, l'étude historique et linguistique nous a prouvé sans contestation possible qu'une langue change, non seulement peu à peu, mais, une façon continue, qu'elle se meut inconsciemment d'un type à un autre et que des cheminements analogues sont observables dans de lointaines parties du monde. Il s'ensuit que des morphologies similaires dans les grandes lignes ont dû être réalisées par des langues sans parenté, d'une façon indépendante et fréquente. En supposant l'existence de types comparables, nous ne nions donc pas l'individualité de tous les processus historiques; nous affirmons seulement que sous la surface de l'histoire circulent des courants puissants qui entraînent le langage, tout comme d'autres produits sociaux, vers des systèmes équilibrés, autrement dit : vers des types. En tant que linguistes, nous nous contenterons de constater l'existence de ces types et leur modification au travers de certaines étapes de la vie du langage. Pourquoi des types similaires peuvent-ils se former en différents endroits et quelle est au juste la nature des forces qui les forment et qui les déforment? Il est plus facile de poser les questions que d'y répondre. Peut-être les psychologues de l'avenir seront-ils à même de nous fournir les ultimes raisons de ces formations linguistiques.

Lorsque nous en arrivons à la classification véritable nous trouvons des chemins bien malaisés à parcourir. Diverses propositions ont été formulées en vue de cette classification et chacune comprend quelque chose de valable; cependant aucune n'est entièrement satisfaisante; elles n'entourent pas les langues connues dans leur réseau, comme elles le devraient, mais plutôt les obligent à se placer dans des cases étroites et

rigides. Les difficultés ont été de divers ordres. Premièrement, et surtout, il a été difficile de choisir un point de vue unique ; sur quelles bases établir la classification? Une langue présente tant de facettes que nous avons le droit d'être perplexes. Et est-il suffisant de ne choisir qu'un point de vue unique? Deuxièmement, il est dangereux de généraliser en se basant seulement sur un petit nombre de langues déterminées. Si nous prenons par exemple comme base essentielle le latin, l'arabe, le turc, le chinois et peut-être en dernière analyse l'esquimau ou le sioux, ne courons-nous pas à une catastrophe ? Nous n'avons pas le droit de décider que nous serons quittes en agrémentant de quelques exemples exotiques les langues qui nous sont plus proches et que nous jugeons d'un intérêt plus immédiat. Troisièmement, le fort penchant pour une formule simple ¹ a causé la perte des linguistes; il y a quelque chose de séduisant dans une méthode de classification qui commence par définir deux pôles, en donnant comme exemples, mettons, le chinois et le latin, puis rassemble tout ce qui peut commodément se réunir autour de ces deux pôles et rejette tout le reste dans des « types de transition ». C'est ainsi que s'est faite la classification, toujours en faveur, des langues en : « groupe isolant », « groupe agglutinant », « groupe infléchi (ou flexionnel) ». Parfois, les dialectes des Indiens d'Amérique sont enrôlés vaille que vaille comme malheureux « polysynthétiques » dans l'arrière-garde des langues agglutinantes ; l'emploi de tous ces termes se justifie, mais il n'en est peut-être pas tout à fait de même pour l'esprit dans lequel ils sont communément énoncés. En tout cas il est très difficile de placer chaque langage connu dans l'un quelconque de ces groupements et cela d'autant plus que les groupements ne s'excluent pas l'un l'autre. Une langue peut être à la fois agglutinante et infléchie, ou infléchie et polysynthétique, ou même polysynthétique et isolante, comme nous le verrons un peu plus loin.

Il y a une quatrième cause qui fait que la classification des langues a été généralement une entreprise infructueuse. C'est même probablement là le plus puissant obstacle à un raisonnement valable ; cette cause réside dans l'idée préconçue d'évolution, qui s'est installée dans les sciences sociales vers le milieu du siècle dernier et qui commence seulement à relâcher son emprise tyrannique sur nos esprits. Mêlé à ce préjugé scientifique (et le précédant même) il s'en trouvait un autre, celui-là beaucoup plus humain : la grande majorité des théoriciens de la linguistique parlaient eux-mêmes des langues d'un certain type, dont les variétés les plus évoluées étaient le latin et le grec qu'ils avaient appris dans leur enfance. Il n'était pas malaisé pour eux de se persuader que ces langages familiers représentaient la suprême évolution que la parole ait atteinte et que tous les autres types n'étaient que des échelons menant à ce type « infléchi » qui leur était si cher. Tout ce qui se rattachait à ce système du sanscrit, du grec, du latin et de l'allemand, fut reconnu comme la forme la plus élevée; tout ce qui s'en écartait était considéré comme une infraction à la règle, ou au mieux comme une intéressante aberration ². Disons-nous bien que toute classification qui se

¹ Si possible une formule à trois divisions.

² Un célèbre spécialiste américain prononce le verdict suivant: « Pour estimables que soient ceux qui parlent des langues agglutinantes, c'est un crime de tolérer le mariage d'une femme au parler

fonde sur des valeurs préconçues ou qui recherche des satisfactions sentimentales, se condamne d'avance comme anti-scientifique. Un linguiste qui cite avec insistance la morphologie latine comme étant nécessairement le plus haut point d'évolution linguistique, est comme le zoologiste qui ne voit dans le monde organique qu'une formidable conspiration aboutissant à la formation du cheval de course ou de la vache de Jersey. Le langage est dans ses formes fondamentales l'expression symbolique des intuitions humaines. Ces intuitions peuvent se traduire de mille façons, demeurant indépendantes du degré d'évolution ou de retard matériel du peuple qui utilise ces formes ; ces dernières échappent généralement, il n'est guère besoin de le dire, à l'action consciente de ceux qui les font naître. Si donc nous voulons saisir ce qu'est l'âme authentique du langage¹, il nous faut dépouiller notre jugement des idées préconçues et nous habituer à considérer l'anglais ou le hottentot avec la même impartialité, non cependant dépourvue d'intérêt.

Revenons à notre première pierre d'achoppement. Quel point de vue adopter pour notre classification? Après tout ce que nous avons dit à propos des formes grammaticales dans le précédent chapitre, il est clair que nous ne pouvons plus établir une distinction entre les langues possédant des formes grammaticales et celles qui n'en ont pas, distinction qui était chère aux anciens linguistes. Chaque langue peut et doit exprimer les relations syntaxiques fondamentales, même si l'on ne peut trouver un seul affixe dans tout son vocabulaire. Nous en concluons que chaque langue possède des formes. Une langue peut évidemment être sans formes, si l'on veut dire par là, dans un sens purement superficiel et mécanique, qu'elle n'est pas encombrée par l'emploi d'éléments non radicaux. On a tenté parfois d'établir une distinction en prenant pour base la « forme intérieure » du langage, c'est-à-dire une forme élaborée par la pensée, mais non exprimée. Le chinois, par exemple, n'a pas d'éléments de forme pure et simple, pas de forme extérieure, mais montre, malgré cela, un sens précis des rapports, de la différence entre le sujet et l'objet, entre l'attribut et le prédicat et ainsi de suite. En d'autres termes, le chinois a une « forme intérieure » au même degré que le latin, bien qu'il soit matériellement sans formes, tandis que le latin exprime cette forme intérieure extérieurement. D'autre part, il est dit qu'il y a des langues² qui n'ont pas le sens des rapports fondamentaux de la syntaxe, mais se

infléchi avec un homme agglutinant. » Les champions des langues infléchies sont disposés à trouver un sujet de glorification jusque dans le manque de logique du latin et du grec, sauf quand il leur plaît de souligner leur caractère foncièrement logique, cependant que la froide raison du turc ou du chinois les laisse insensibles. Les splendides manques de logique et la complexité de formes de bien des langues dites sauvages ne les intéressent pas. Les gens sentimentaux sont vraiment difficiles à comprendre.

¹ Je songe, en disant cela, à la valeur donnée à la forme. Qu'un langage ait ou non un vocabulaire étendu et utile est une autre affaire ; l'étendue d'un vocabulaire à une certaine période n'est pas en elle-même un sujet d'intérêt réel pour un linguiste, car toutes les langues ont des ressources pour la création de mots nouveaux si le besoin s'en fait sentir. Je vais plus loin : nous ne nous occupons nullement de savoir si une langue donnée est, ou non, d'une grande valeur au point de vue pratique, ou si elle peut servir à propager une haute culture. Toutes ces considérations, importantes à d'autres points de vue, n'ont rien à voir avec la valeur de la forme.

² Le malais, le polynésien par exemple.

contentent d'exprimer précisément des idées matérielles, parfois avec une abondance exubérante de forme extérieure, en laissant au contexte le soin de faire comprendre la syntaxe. Je suis fortement enclin à croire que ce soi disant manque de forme est une illusion. Il se peut que dans ces langues les rapports grammaticaux ne soient pas exprimés d'une façon aussi abstraite que le chinois ou même le latin ¹, ou que le principe de l'ordre des mots soit plus variable qu'en chinois, il se peut encore que la tendance à créer des dérivés compliqués soulage la langue de la nécessité d'exprimer certaines relations de syntaxe aussi explicitement que le ferait un *langage* plus analytique ².

Tout cela ne signifie pas que les langues en question n'aient pas un sens réel des relations fondamentales entre les mots. Nous ne pourrions donc pas nous servir de cette notion de « manque de forme », excepté dans le sens très différent que les relations de syntaxe peuvent être fusionnées avec des notions d'un autre ordre. Il nous faudra revenir un peu plus tard à cet élément particulier de classification.

Plus juste serait une classification qui s'opérerait d'après l'élaboration de la forme la plus typique d'une langue donnée ³. Telles langues qui identifient toujours le mot avec sa racine seraient décorées du terme d' « isolantes » ; à l'opposé seraient celles qui, ou bien ajoutent des éléments modificateurs (langues affixantes), ou bien possèdent la faculté de changer la signification de la racine par des changements intérieurs (redoublements changements dans la quantité, accent tonique, intonation, ce dernier type de langage pourrait à juste titre être qualifié de « symbolique ») ⁴. Les langues affixantes pourraient naturellement se subdiviser en langues qui emploient surtout des préfixes, comme le bantou ou le tlinkit, et celles qui se servent plutôt de suffixes, comme l'esquimau, l'algonquin ou le latin. Il y a deux sérieux inconvénients à cette classification en quatre groupes : isolant, à préfixes, à suffixes, symboliques. En premier lieu, la plupart des langues se rattachent à plusieurs groupes à la fois ; ainsi les langues sémitiques emploient des préfixes, des suffixes, et sont symboliques tout à la fois ; en deuxième lieu, pareille classification est superficielle dans sa forme : elle réunirait des langues qui diffèrent complètement par l'esprit, simplement à cause d'une certaine ressemblance extérieure. Il y a nettement une différence considérable

¹ Nous avons vu que dans cette langue les rapports de syntaxe ne sont pas complètement éloignés du concret.

² On peut donner comme exemple le mot composé anglais *cod-liver oil* où les trois substantifs mis sur le même plan laissent au sens la charge d'exprimer leurs relations mutuelles en contraste avec le français « huile de foie de morue » qui ne laisse aucune équivoque.

³ [Voir chap. 4.](#)

⁴ Il y a probablement une relation psychologique réelle entre le symbolisme et des alternances importantes telles que *drink, drank, drunk* ou le chinois *mai* (à intonation élevée) signifiant acheter et *mai* (à intonation basse) signifiant vendre ; la tendance inconsciente du symbolisme a été soulignée avec à-propos par une littérature psychologique récente. Personnellement, je crois que le passage de *sing* à *sang* traduit à peu près la même tendance qu'une alternance de couleurs symboliques : par exemple, le vert exprimant la sécurité, le rouge exprimant le danger. Mais sans doute ne ressentons-nous pas tous aussi intensément le symbolisme des changements linguistiques de ce genre ?

entre une langue comme le cambodgien qui limite son emploi des préfixes et des infixes à l'expression des concepts de dérivation et les langues bantou, dans lesquelles les préfixes ont une portée très grande en tant que symboles de relations syntaxiques. La classification a beaucoup plus de valeur si elle ne s'applique qu'à la seule expression des concepts de rapport¹. Nous la reprendrons sous cette forme modifiée comme critère subsidiaire. Nous verrons que les termes « isolant », « affixant » et « symbolique » ont une valeur incontestable, mais au lieu d'établir une distinction entre les langues affixantes et suffixantes, nous trouverons qu'il est d'un intérêt plus grand de faire une autre distinction qui se fonde sur la force plus ou moins grande avec laquelle les éléments sont unis au radical du mot².

On peut faire encore une distinction très utile, mais elle aussi ne devra pas être trop exclusive sous peine de n'obtenir qu'une classification superficielle; je veux parler des notions : analytique, synthétique et polysynthétique. Ces termes se définissent eux-mêmes. Un langage analytique ou bien ne combine pas du tout les concepts en des mots uniques (comme le chinois), ou bien le fait d'une façon restreinte (comme l'anglais et le français). Dans une langue analytique la phrase est toujours de la première importance, le mot comporte un intérêt moindre. Dans une langue synthétique (le latin, l'arabe, le finnois) les concepts se groupent d'une façon plus serrée, les mots ont un sens plus concentré, mais il y a en somme une tendance à diminuer la valeur concrète du mot isolé. Une langue polysynthétique, comme son nom l'indique, est synthétique à un plus grand degré ; le mot est compliqué à l'extrême. Des concepts que nous n'aurions jamais pensé pouvoir traiter d'une façon subordonnée sont symbolisés par des affixes de dérivation ou des changements « symboliques » dans la racine, cependant que des notions plus abstraites, y compris les rapports syntaxiques, peuvent aussi s'exprimer par le mot. Une langue polysynthétique n'offre rien qui ne soit en germe dans les langues synthétiques plus familières ; elle leur est apparentée à peu près comme une langue synthétique est parente de l'anglais analytique³. Ces trois termes sont seulement une question de degré et de relativité, c'est-à-dire qu'une langue peut être analytique par certains côtés, synthétique par d'autres ; je crois que ces appellations sont justes pour désigner certains

¹ [Voir chap. 5.](#)

² Malgré ma répugnance à insister sur la différence qui existe entre une langue à suffixes et une autre à préfixes, je trouve que cette différence est plus importante que les linguistes ne l'admettent habituellement ; il me semble qu'il y a une distinction psychologique assez considérable entre une langue qui détermine le statut de la racine avant de la nommer, et c'est là en effet ce que font les langues tlinkit, chinook et bantou, et une langue qui commence un mot par son noyau exact et en définit ensuite le statut par des restrictions successives, dont chacune réduit en partie l'effet général de ce qui précède. L'esprit de la première méthode a quelque chose de graphique ou d'architectural, la seconde méthode élague après réflexion. Dans les langues à préfixes, au sens plus ramassé, le mot peut s'offrir à nous comme la cristallisation d'éléments flottants; ainsi en est-il pour le turc, l'esquimau, le nootka, où les mots sont des formations déterminantes, chaque élément qui s'ajoute renouvelant la forme du tout. Il est si difficile d'établir ces distinctions subtiles, quoique importantes, qu'une étude sommaire n'a d'autres ressources que de les passer sous silence.

³ L'anglais, cependant, est seulement analytique par ses tendances. Si on le compare au français, il est encore passablement synthétique, au moins dans certains de ses aspects.

courants que comme étiquette définitive. Il est souvent profitable de montrer qu'une langue est devenue de plus en plus analytique au cours de son histoire, ou bien qu'elle présente les signes d'une cristallisation provenant d'une base analytique qui la conduit vers une forme synthétique très évoluée ¹.

Nous en arrivons maintenant à la différence qui existe entre un langage « infléchi » (ou flexionnel) et un langage « agglutinant ». Comme j'en ai fait plus haut la remarque, c'est là une distinction qui a son utilité et même sa nécessité, mais qui a été généralement obscurcie par un certain nombre d'idées étrangères à la question, et par un effort vain pour englober dans ces appellations des langues, comme le chinois, qui ne sont pas nettement du genre isolant. Le sens que nous ferions mieux d'assigner au terme « infléchi » peut être obtenu en considérant très brièvement quelles sont les caractéristiques de base du latin et du grec, caractéristiques qui ont toujours été considérés comme particulières aux langues infléchies. Tout d'abord, ces langues sont synthétiques plutôt qu'analytiques; cela ne nous avance guère; relativement à bien d'autres langues qui leur ressemblent en gros par la structure, le latin et le grec ne sont pas particulièrement synthétiques; d'autre part, leurs descendants, l'italien et le grec moderne, quoique bien plus analytiques ², ne se sont pas tellement différenciés quant à la structure, qu'ils puissent être placés dans un groupe distinct plus important.

Nous devons le répéter : une langue infléchie peut être analytique, synthétique, ou polysynthétique.

Le latin et le grec sont des langues affixantes par leurs méthodes, avec une grande prédominance des suffixes. Les langues agglutinantes sont tout aussi typiquement affixantes, certaines d'entre elles donnant la préférence aux préfixes, d'autres aux suffixes. L'affixation ne peut suffire à définir l'inflexion. Peut-être d'ailleurs que tout dépend du genre d'« affixation » auquel nous avons affaire; si nous comparons les mots anglais *farmer* (fermier) et *goodness* (bonté) avec des mots tels que *height* et *depth* (hauteur et profondeur), nous ne pouvons manquer d'être frappés par une différence notable dans la méthode d'affixation des deux catégories. Le *er* et le *ness* sont affixés tout à fait mécaniquement à des racines qui peuvent être aussi des mots indépendants (*farm*, *good*); ce ne sont aucunement des éléments indépendants importants, mais ils déterminent le sens avec précision et sûreté (marque du nom d'agent et de la qualité abstraite). Leur emploi est simple et régulier et nous n'aurions aucune difficulté à les accoler à n'importe quel verbe ou adjectif, même d'origine récente. D'un verbe *to camouflage*, nous pouvons former le substantif *camouflager* (celui qui camoufle); d'un adjectif *jazzy* naît très aisément le substantif *jazziness*. Il n'en est pas

¹ Le premier processus est démontrable pour l'anglais, le français, le danois, le tibétain, le chinois et nombre d'autres langues; la seconde tendance se vérifie dans plusieurs langues indiennes d'Amérique du Nord, comme le chinook et le navajo. Sous leur forme polysynthétique modérée d'aujourd'hui se discerne une base analytique qui dans un cas ressemble vaguement à l'anglais, dans l'autre au tibétain.

² Ceci s'applique plus particulièrement au groupe des langues romanes : l'italien, l'espagnol, le portugais, le français, le roumain, Le grec moderne n'est pas aussi nettement analytique.

de même avec *height* et *depth*. Ils ont exactement le même rapport avec *high* et *deep* que *goodness* à *good*, mais le degré d'union entre la racine et l'afixe est plus grand. La racine et l'afixe, quoique bien distincts, ne peuvent pas être arrachés si facilement l'un de l'autre que *good* et *ness* dans *goodness*. Le *t* de *height* n'est pas une forme typique d'afixe (comparez *strenght*, *length*, *filth*, *breadth*, *youth*) et *dep* n'est pas identique à *deep*. Nous pouvons désigner ces deux types d'affixes comme « fusionnés » et « juxtaposés ». La méthode de juxtaposition peut être qualifiée d'agglutinante, si nous voulons.

Cette méthode de fusionnement ainsi mise en valeur peut-elle constituer l'essence même de l'inflexion? Je crains que notre but ne soit pas encore atteint. Si l'anglais débordait de formes comme *depth*, etc., mais si, d'autre part, il faisait usage du pluriel indépendamment de l'accord verbal (par exemple *the books falls* comme *the book falls*, ou bien *the book fall*, comme *the books fall*) les terminaisons de personne étant indépendantes du temps (par exemple *the book fells* comme *the books falls* ou *the book fall* comme *the book fell* et les pronoms employés indépendamment de la fonction (par exemple *I see he* aussi bien *he sees me* ou *him see the man* comme *the man sees him*), nous hésiterions à le qualifier d'infléchi. Le seul fait du fusionnement des affixes ne semble pas nous donner une indication bien nette du processus d'inflexion. Il y a en réalité beaucoup de langues qui fusionnent la racine à l'afixe d'une façon aussi complète et compliquée que possible sans pour cela arborer ce genre particulier de variations dans la forme qui font du grec et du latin des langues infléchies.

Ce qui est vrai du fusionnement est également vrai des processus symboliques. Il y a des linguistes qui jugent des alternances telles que *drink* et *drank* comme le point culminant de l'inflexion, une sorte de quintessence de la forme inflective pure. Néanmoins, clans des formes grecques [texte en grec] (j'ai envoyé), en opposition avec [texte en grec] (j'envoie), avec son triple changement symbolique de la racine (redoublement du [lettre grecque] changement de [lettre grecque], changement de en , c'est plutôt cette alternance particulière de la première personne du singulier en [lettre grecque] du parfait avec celle en [lettre grecque] du présent qui confère la qualité d'infléchi. On se tromperait sérieusement si l'on imaginait que des changements symboliques de la racine, même faits pour exprimer des concepts aussi abstraits que ceux de nombre et de temps, s'associent toujours avec les particularités syntaxiques d'une langue infléchi. Si, par le nom d'agglutinant, nous désignons une langue qui traite les affixes par juxtaposition, alors nous pouvons seulement dire qu'il existe des centaines de langues fusionnantes et symboliques (donc non agglutinantes par définition) qui sont, malgré cela, tout à fait étrangères en esprit au type infléchi du latin et du grec. Nous pouvons bien appeler de telles langues infléchies, si nous voulons, mais nous devons alors être prêts à réviser de fond en comble notre notion du type infléchi.

Il est nécessaire de comprendre que la fusion de la racine et de l'afixe peut être entendue dans un sens psychologique bien plus large que je ne l'ai encore indiqué ; si

en anglais chaque nom au pluriel était du type *book: books*; s'il n'y avait pas des systèmes différents comme *deer* (daim) : *deer*; *ox* (bœuf) : *oxen*; *goose* (oie) : *geese*, pour compliquer le tableau des formes du pluriel, sans doute la fusion des éléments *book* et *s* dans le mot unifié *books* serait-elle considérée comme un peu moins parfaite qu'elle ne l'est vraiment. On raisonne (ou l'on sent inconsciemment à ce propos) à peu près de cette façon : si le système de formes représenté par le mot *books* est identique, au moins en ce qui concerne l'emploi de ces formes, à celui du mot *oxen*, les éléments qui marquent le pluriel soit en *s*, soit en *en*, ne peuvent pas avoir une valeur autonome et aussi déterminée que nous pourrions tout d'abord le croire; ce ne sont là des éléments du pluriel que dans la mesure où le pluriel est attribué à certains concepts choisis. Les mots *books* et *oxen* sont un peu plus que des combinaisons mécaniques du symbole d'une chose (*book*, *ox*) avec un symbole très net de pluralité. Une incertitude psychologique légère s'attache à cette combinaison *book + s* et *ox + en*; un peu de la force inhérente à *s* et à *en* est captée d'avance par les mots *book* et *ox*; de même la force de concept inhérente à *th* de *depth* est sensiblement plus faible que celle de *ness* dans *goodness*, malgré le parallélisme de fonction qui existe entre *depth* et *goodness*. Parce qu'il y a incertitude autour de l'affixation, parce que l'affixe ne peut justement pas prétendre à sa part totale de signification, l'utilité du mot complet en est d'autant plus mise en relief. L'esprit doit pouvoir se reposer sur quelque chose : s'il ne peut pas s'attarder autour des éléments constitutifs, il admet d'autant plus avidement la conception du mot comme un tout. Un mot comme *goodness* est une illustration de l'agglutination, *books* de la fusion régulière des éléments, *depth* d'une fusion irrégulière, *geese* de fusion symbolique ou de symbolisme ¹.

L'indépendance psychologique des éléments affixés peut être plus marquée que dans le *ness* de *goodness*. Pour être strictement exact, la signification de *ness* n'est pas tout à fait aussi déterminée et inhérente qu'elle pourrait l'être ; cette signification est sous la dépendance de la racine précédente, qui doit même être un type particulier : soit un adjectif. La propre puissance du suffixe est en quelque sorte diminuée par avance. Ici, la fusion est si indécise et si élémentaire et dans la majorité des cas elle va tellement de soi qu'il est normal de passer sur sa réalité et de souligner plutôt la nature de juxtaposition ou d'agglutination du processus d'affixation. Si le *ness* pouvait être affixé comme élément abstrait à chacun des types de la racine et à tous, si on pouvait dire *fightness* (l'acte ou qualité se rapportant à *fight* combat), ou *waterness* (la qualité ou l'état de *water* = eau), ou *awayness* (l'état d'être *away* = éloigné), de même qu'on dit *goodness* (l'état d'être *good* = bon), on s'approcherait sensiblement plus près du pôle agglutinant. Une langue qui s'achemine vers une synthèse aussi inconsistante, peut bien être prise comme exemple idéal de langue agglutinante, surtout si les

¹ La formule suivante peut être utile aux lecteurs qui sont enclins aux mathématiques. L'agglutination a pour formule $c = a + b$ la fusion régulière : $c = a + (b - x) + x$; la fusion irrégulière $c = (a - x) + (b - y) + (x + y)$; le symbolisme : $c = (a - x) x$. Je ne voudrais pas donner à entendre que le processus de la fusion possède une valeur mystique ; il est très probable qu'il a pris naissance comme un produit purement mécanique de forces phonétiques instigatrices d'irrégularités variées.

concepts exprimés par les éléments agglutinés sont des concepts de rapport ou tout au moins appartiennent à la classe plus abstraite des notions de dérivation.

Des formes intéressantes sont observées dans le nootka ; nous allons revenir à notre *fire in the house* (feu à la maison) ; le mot nootka *inikwl-ihl* (feu à la maison) n'est pas un mot aussi nettement soumis à la forme que sa traduction pourrait le suggérer. La racine *inikw* (le feu) est en réalité aussi bien un terme verbal que nominal ; il peut se traduire tantôt par « le feu », tantôt par « brûler », selon les exigences syntaxiques de la phrase ; l'élément de dérivation *ihl*, *in the house* (dans la maison) ne remédie pas au caractère vague et général de la forme ; *inikw-ihl* est toujours « le feu dans la maison » ou « qui brille dans la maison » ; sa valeur verbale ou nominale peut être déterminée par des affixes qui sont exclusivement verbaux ou nominaux dans leur essence. Par exemple *inikw-ihl'i* avec son article suffixe est une forme nominale bien définie, « le feu dans la maison » ; *inikw-ihl-ma* avec son suffixe indicatif est maintenant nettement verbal : « cela brûle dans la maison ». Le degré de fusion entre le mot et les suffixes qui le définissent est bien faible, cela est démontré par le fait que *inikwihl* tout d'abord sans détermination n'est pas une abstraction obtenue par analyse, mais un mot bien constitué tout prêt à tenir sa place ; le *i* qui donne le sens nominal et le *ma* qui confère la qualité verbale ne sont pas des affixes fusionnés, mais seulement des adjonctions qui impliquent la forme. Nous pouvons quand même tenir pour indéterminée la nature de *inikw-ihl*, tant que nous n'aurons pas eu connaissance de *i* ou de *ma* ; nous pouvons aussi mettre le pluriel : *inikw-ihl-minih*, c'est alors « des feux dans la maison » ou « plusieurs choses brûlent dans la maison » ; nous pouvons user du diminutif et du pluriel *inikw-ihl'-is*, « petits feux dans la maison » ou « choses qui brûlent en nombre et légèrement dans la maison » ; et si nous ajoutons le suffixe *il* qui indique le prétérit nous avons plusieurs petits feux brûlaient dans la maison » *inikw-ihl'-minih'-is-it* ; est-ce nécessairement un verbe ? Non pas ; cela peut encore être considéré nominalement : *inikw-ihl'-minih'-is-it-i* signifie « les anciens petits feux dans la maison » ou « les petits feux qui brûlaient anciennement dans la maison » ; cela ne devient un verbe sans équivoque possible que lorsque on lui adjoint une forme qui en exclut toute autre comme à l'indicatif *inikw-ihl-minih-isit-a*, « plusieurs petits feux brûlaient dans la maison ». Nous admettons tout de suite que les éléments *ihl*, *minih*, *is*, *il*, tout à fait à part du caractère abstrait ou concret de leur contenu, et à part aussi de leur cohésion extérieure avec les éléments qui les précèdent, ont une indépendance psychologique que les affixes anglais ne possèdent jamais ; ce sont des exemples typiques d'agglutination, bien qu'ils n'aient de plus grande indépendance extérieure et ne soient pas plus capables d'exister en dehors de la racine, que le *ness* de *goodness* ou le *s* de *books*. Il ne s'ensuit pas qu'une langue agglutinante ne puisse pas employer le procédé de fusion, à la fois extérieur et psychologique, ou même de symbolisme à un certain degré ; c'est une question de tendance. La tendance de la forme se dirige-t-elle nettement vers le système agglutinant ? Alors la langue est agglutinée et, comme telle, peut être à préfixes ou à suffixes, analytique, synthétique ou polysynthétique.

Revenons maintenant à l'inflexion; une langue infléchie comme le latin ou le grec emploie la méthode de fusion des éléments et cette fusion a une signification psychologique intérieure aussi bien qu'un sens phonétique extérieur; mais il n'est pas suffisant que la fusion s'exerce seulement dans le domaine des concepts de dérivation. (groupe. II) ¹, elle doit englober des rapports syntaxiques qui peuvent être exprimés dans une forme pure (groupe IV) ou comme en latin et en grec dans des concepts concrets de rapport (groupe III) ².

En ce qui concerne le latin et le grec leur inflexion réside essentiellement dans la fusion des éléments qui expriment logiquement des concepts de rapport non purs, mêlés à des éléments radicaux et à d'autres éléments traduisant des concepts de dérivation. Pour avoir une notion d'inflexion réelle, il faut joindre la fusion des éléments comme système général à l'expression des concepts de rapport par le mot. Mais semblable définition de l'inflexion équivaut à douter de la valeur du terme pour qualifier une classe importante. Pourquoi faire prédominer à la fois un système et un cas particulier? Il nous faut assurément voir clair et savoir sur quoi nous préférons nous baser ; ce qui est « fusionnant » et « symbolique » est en opposition avec « agglutinant », lequel ne va nullement de pair avec « infléchi ». Comment traiterons-nous les langues fusionnantes et symboliques qui n'expriment pas les concepts de rapport par le mot, mais les laissent à la phrase? Et ne devons-nous pas faire une distinction entre les langues agglutinantes qui expriment ces mêmes concepts par le mot (ce qui ressemble à l'inflexion) et celles qui ne le font pas? Nous avons écarté les appellations : analytique, synthétique et polysynthétique comme étant trop quantitatives pour nous satisfaire ; « isolante », « affixante », « symbolique », ces termes paraissent également insuffisants comme donnant toute l'importance à une technique extérieure; « isolant », « agglutinant », « fusionné », « symbolique » est un classement meilleur, mais se rattache encore trop à l'aspect extérieur de la question. Nous ferons mieux, me semble-t-il, de nous en tenir à « infléchi » comme pouvant être le

¹ [Voir chap. 5.](#)

² Si nous refusons d'appliquer le terme « infléchi » à des langues pratiquant la fusion des éléments et qui expriment des rapports syntaxiques par leur forme seule, c'est-à-dire sans adjonction de concepts tels que ceux de nombre, de genre et de temps, seulement parce que semblable adjonction nous est familière dans le latin et le grec, nous faisons de l'inflexion un concept encore plus arbitraire qu'il ne doit l'être. Il est également vrai que cette méthode de fusion elle-même tend à démolir la séparation entre les groupes II et IV et à créer le groupe III. Cependant la possibilité de telles langues infléchies est indéniable. Dans le tibétain moderne, par exemple, dans lequel les concepts du groupe II ne sont que faiblement ou même pas exprimés, et dans lequel les concepts de rapport (c'est-à-dire le génitif, le complément d'agent ou d'instrument) s'expriment sans aide matérielle, nous trouvons plusieurs exemples intéressants de fusion et même de symbolisme, par exemple *mi di* (cet homme, l'homme) est une forme absolue qui peut servir de sujet à un verbe intransitif ; lorsque le verbe est transitif (passif, en réalité) le sujet logique doit prendre une forme d'agent. *Mi di* devient alors *mi di* (par l'homme) en allongeant seulement la voyelle du pronom ou de l'article. (Il y a probablement aussi un changement d'intonation dans la syllabe). Cela est, bien entendu, la quintessence de l'inflexion : l'insuffisance de notre classification linguistique la plus courante, qui considère les langues infléchies et isolantes comme étant à des pôles différents, est prouvée de façon amusante, puisque le tibétain moderne peut être étiqueté, non sans justesse, « langue isolante », à part les exemples de fusion et de symbolisme cités plus haut.

point de départ d'un plan plus large et plus consistant, comme capable d'inférer une classification basée sur la nature des concepts qu'exprime le langage. Deux autres classifications, la première basée sur le degré de synthèse, la seconde sur le degré de fusion des éléments, peuvent être retenues comme plans secondaires qui nous facilitent la subdivision des principaux types de concepts. Il est bon de rappeler que toutes les langues doivent forcément exprimer des concepts de base (groupe I), des idées de rapport (groupe IV). Des deux autres vastes groupes de concepts : de dérivation (groupe II) et concepts concrets de rapport (groupe III), les deux peuvent être absents, ou tous deux présents, ou un seul des concepts peut être présent. Cela nous donne aussitôt une méthode simple, pénétrante et absolument extensive de classification pour les langues connues :

A. Les langues qui n'expriment que les concepts des groupes I et IV, en d'autres termes, les langues qui conservent les rapports syntaxiques purs et qui n'ont pas le pouvoir de modifier la signification de leur racine au moyen d'affixes ou de changements intérieurs ¹. Nous pouvons dire que ces langues sont « à relation syntaxique pure sans dérivation », ou plus simplement : « langues simples à relations syntaxiques pures »; Ce sont là de langues qui offrent l'exemple le plus parfait d'expressions linguistique.

B. Les langues qui expriment les concepts des groupes I, II et IV, c'est-à-dire les langues qui conservent les rapports syntaxiques purs et qui possèdent aussi la faculté de modifier la signification de leur racine par des affixes ou des changements intérieurs ; ce sont des langues que nous dirons « langues à dérivations et à relations syntaxiques pures », ou « langues complexes à relations syntaxiques pures ».

C. Les langues qui expriment les concepts des groupes I et III ² en d'autres termes les langues dans lesquelles les relations syntaxiques s'expriment en liaison forcée avec des concepts qui ne sont pas complètement dépourvus de signification concrète, mais ne possèdent pas, en dehors de cette admixtion, le pouvoir de modifier la

¹ J'élimine entièrement la possibilité de combiner deux racines ou plus, en mots indépendants ou phrases ayant allure de mots ([voir chap. 4](#)). Étudier spécialement les combinaisons de racines dans notre examen actuel des divers types serait vouloir compliquer indûment le problème ; la plupart des langues qui ne possèdent pas d'affixes de dérivation d'aucune sorte peuvent pourtant combiner librement des racines, c'est-à-dire des mots Indépendants; semblables combinaisons ont souvent une fixité qui simule l'unité de vrais mots indépendants.

² Nous pouvons admettre que dans ces langues et dans celles du type D, tous, ou presque tous les concepts de rapport sont exprimés par une forme complexe et que la notion de sujet, par exemple, ne peut pas s'exprimer sans englober simultanément le nombre et le genre ; ou encore qu'une forme active du verbe doit posséder un temps déterminé. Ainsi le groupe III peut englober ou même absorber le groupe IV. Théoriquement, bien entendu, certains concepts de rapport peuvent être exprimés sous une forme tire, d'autres sous une forme complexe, mais dans la pratique, il sera malaisé d'établir la distinction.

signification de leurs racines par des affixes ou changements intérieurs¹. Ce sont alors des « langues sans dérivation et à rapports syntaxiques complexes ».

D. Les langues qui expriment les concepts des groupes I, II et III, en d'autres termes, des langues dans lesquelles les rapports syntaxiques sont exprimés sous une forme complexe, comme en C, et qui possèdent aussi le pouvoir de modifier la signification de leur racine au moyen d'affixes ou de changements intérieurs. Ce sont des « langues à dérivation et à rapports syntaxiques complexes », ou encore « langues complexes à rapports syntaxiques complexes » ; à ce groupe se rattachent les langues « infléchies », qui nous sont le plus familières et aussi beaucoup de langues agglutinantes, certaines étant polysynthétiques, d'autres seulement synthétiques.

Cette classification des langues fondée sur les concepts, je le répète, n'essaie pas de prendre en considération les aspects techniques du langage ; en pratique elle répond à deux questions fondamentales au sujet du transfert en symboles linguistiques .

1° Le langage garde-t-il ses concepts de base purs, ou bien construit-il ses idées concrètes par un agrégat d'éléments inséparables (types A et C en opposition aux types B et D) ?

2° Le langage conserve-t-il les concepts de base concernant les rapports syntaxiques (ceux tout au moins qui sont essentiels à l'agencement d'une proposition), sans admixtion de forme concrète (types A et B en opposition aux types C et D) ?

La deuxième question est, à mon avis, la plus importante des deux. Nous pouvons donc simplifier notre classification et la présenter sous la forme suivante :

I. Langues à rapports syntaxiques purs:

- A. Simples ;
- B. Complexes.

II. Langues à rapports syntaxiques complexes

- A. Simples ;
- B. Complexes.

¹ La ligne de démarcation entre les types C et D ne peut être rigoureusement fixée ; c'est plutôt une question de degré. Une langue qui est nettement du type « à rapports syntaxiques complexes », mais qui a peu de pouvoir de dérivation, telle que le bantou ou le français, peut être commodément rangée dans le type C même s'il n'est pas exempt d'un certain nombre d'affixes de dérivation. En gros, les langues du type C peuvent être considérées comme étant des formes analytiques très perfectionnées (purifiées) du type D.

Ce classement est trop général et trop rapide pour permettre un examen facile et détaillé des nombreuses variétés de langages humains ; il aurait besoin d'être complété. Chacun des types A, B, C, D peut être subdivisé en type « agglutinant », « fusionnant » ou « symbolique » selon la méthode prédominante de modification de la racine : dans le type A, nous relevons en surplus un type secondaire isolant caractérisé par l'absence de tous affixes et de toutes modifications de la racine. Dans les langages isolants, les rapports syntaxiques sont exprimés par la position des mots dans la phrase; cela est également vrai pour beaucoup de langages du type B, les termes « agglutinant », « fusionnant » et « symbolique » s'appliquant seulement dans leur cas au traitement des concepts de dérivation et non de rapport. De tels langages pourraient être qualifiés d'« agglutinant-isolant » ou « fusionnant-isolant » ou « symbolique-isolant ».

Nous voici amenés à une considération importante : la méthode de traitement d'un certain groupe de concepts n'est pas nécessairement identique à celle qui est en usage pour un autre. Des termes combinés pourraient être employés pour indiquer cette différence, si on le désire, le premier élément de la combinaison se rapportant au traitement des concepts du groupe II, le second élément étant réservé au traitement des concepts III et IV. Une langue agglutinante devrait normalement agglutiner tous ses affixes ou en tout cas le faire dans la plupart des cas. Dans une langue « agglutinante-fusionnante », les éléments de dérivation sont agglutinés, parfois sous la forme de préfixes, alors que les éléments de rapport syntaxique (simple ou complexe) sont fusionnés avec la racine, soit comme une autre série de préfixes à la suite de la première, soit comme suffixes, ou en partie préfixes, en parties suffixes. Par langue « fusionnante-agglutinante » nous comprendrions une langue qui fusionne ses éléments de dérivation, mais permet une plus grande indépendance à ceux qui indiquent les rapports. Toutes ces distinctions et d'autres similaires ne sont pas seulement des possibilités théoriques; elles peuvent être abondamment illustrées par les faits descriptifs de la morphologie linguistique. Bien plus, s'il était souhaitable d'insister sur le degré de complexité du mot, les termes « analytique », « synthétique » et « polysynthétique » peuvent être ajoutés comme qualificatifs. Il va sans dire que des langues du type A sont nécessairement analytiques, et que des langues du type C sont également en majorité analytiques et il est peu probable qu'elles atteignent le stade synthétique.

Mais ne nous attachons pas trop à la terminologie; tout dépend de l'importance relative donnée à tel ou tel détail ou point de vue. La méthode de classification des langues qui a été proposée ici a ce grand avantage qu'elle peut être compliquée ou simplifiée selon les besoins d'une étude particulière. Le degré de synthèse peut être entièrement passé sous silence, la « fusion » et le « symbolisme » peuvent souvent se combiner avantageusement sous le titre de « fusion », même si la différence entre

l'agglutination et la fusion peut, si on le désire, être laissée de côté comme trop difficile à déterminer, ou comme n'étant pas justifiée par la pratique. Les langues, après tout, sont des constructions historiques extrêmement complexes ; il est de moindre importance de faire entrer chacune d'elles dans une petite case bien préparée, plutôt que de constituer une méthode assez souple pour nous permettre de les situer relativement l'une à l'autre. Tout cela n'est pas dit pour nier que certains types linguistiques soient plus stables et plus fréquemment représentés que d'autres qui sont théoriquement tout aussi normaux. Mais nous sommes, jusqu'à présent, trop peu informés quant à l'esprit qui a présidé à la structure d'un grand nombre de langues ; nous n'avons donc pas le droit d'établir une classification qui soit autre que flexible et basée sur ce que nous savons par expérience. Le lecteur aura une notion un peu plus vivante des possibilités de la morphologie linguistique en jetant les yeux sur le tableau ci-après ou sont classés des types choisis; les colonnes II, III et IV se réfèrent aux groupes de concepts ainsi numérotés dans le chapitre précédent ; les lettres *a*, *b*, *c*, *d* se rapportent respectivement aux processus d'isolation (position dans la phrase), d'agglutination, de fusion, de symbolisme. Lorsque plus d'un à la fois de ces systèmes est employé, ils sont placés selon leur ordre d'importance ¹.

¹ En définissant le type auquel un langage appartient, on doit prendre garde à ne pas se laisser égarer par des traits de structure qui ne sont que des vestiges d'un stade passé, qui n'ont pas de vie féconde, et qui n'entrent pas dans le système inconsciemment promoteur du langage ; la terminaison anglaise *ster* de *spinster* (vieille fille) et de *webster* (tisserand) est un ancien suffixe de nom d'agent, mais pour la génération actuelle de langue anglaise, il n'a pas d'existence réelle : *spinster* et *webster* se sont complètement détachés de leur étymologie respective *spin* et *weave* (*web*) (filer et tisser). De même, il y a une masse de mots chinois apparentés entre eux qui diffèrent par la consonne initiale, par la voyelle, l'intonation, ou dans leur comportement en présence ou en l'absence d'une consonne finale. Même lorsque un Chinois sent la parenté étymologique de ces mots (et il ne peut s'empêcher de le faire dans certains cas) il ne peut assigner aucune fonction particulière à la variation phonétique comme telle. Ce n'est donc pas un trait vivant du mécanisme linguistique chinois et cela doit être passé sous silence en définissant la forme de ce langage. La prudence est nécessaire, car c'est justement l'étranger qui étudiant une langue inconnue avec une certaine curiosité indiscreète, croit trouver de la vie dans des restes linguistiques que l'indigène ne connaît même pas, ou qu'il considère comme une forme morte.

Type conceptuel.	Groupes			Techniques	Caractère.	Exemples.
	II	III	IV			
A (Simple à rapports syntaxiques purs)	—	—	a	Isolante	Analytique	Chinois, annamite
	(d)	—	a, b	Isolante (faiblement agglutinante)	Analytique	Ewe (côte de Guinée)
	(b)	—	a, b, c	Agglutinante (faiblement agglutinante-fusionnante)	Analytique	Tibétain moderne
	b, (d)	—	a	Agglutinante-isolante	Analytique	Polynésien
	b	—	a (b)	Agglutinante-isolante	Polysynthétique	Haida
	c	—	a	Fusionnante-isolante	Analytique	Cambodgien
	b	—	b	Agglutinante	Synthétique	Turc
	b, d	(b)	b	Agglutinante (teintée de symbolisme)	Polysynthétique	Yana (Californie du Nord)
	c, d (b)	—	a, b	Fusionnante-agglutinante (teintée de symbolisme)	Faiblement synthétique	Tibétain classique
B (Complexe à rapports syntaxiques purs)	b	—	c	Agglutinante-fusionnante	Synthétique (faiblement polysynthétique)	Sioux
	c	—	c	Fusionnante	Synthétique	Salinan (Californie du sud-ouest)
	d, c	(d)	d, c, a	Symbolique	Analytique	Shillouk (Haut-Nil)
	(b)	b	—	Agglutinante	Synthétique	Bantou
	c	c, (d)	a	Fusionnante	Analytique (faiblement synthétique)	Français ¹
C (Simple à rapports syntaxiques mêlés)	b, c, d	b	b	Agglutinante (teintée de symbolisme)	Polysynthétique	Nootka (île de Vancouver) ²
	c, d	b	—	Fusionnante-agglutinante	Faiblement polysynthétique	Chinook (bas Columbia)
	c, d	c, (d)	—	Fusionnante	Polysynthétique	Algonquin
D (Complexe à rapports syntaxiques mêlés)	c	c, d	a	Fusionnante	Analytique	Anglais
	c, d	c, d	—	Fusionnante (teintée de symbolisme)	Synthétique	Latin, grec, sanscrit
	c, b, d	c, d	(a)	Fusionnante (fortement symbolique)	Synthétique	Takelma (Oregon du sud-ouest)
	d, c	c, d	(a)	Symbolique-fusionnante	Synthétique	Sémitique (arabe, hébreu)

¹ Pourrait se placer dans la catégorie B

² Presque « complexe à rapports purs »

Nota. - Les parenthèses indiquent une forme atténuée du processus.

Je n'ai guère besoin de souligner que ces exemples sont loin d'épuiser les possibilités de la structure linguistique, et que le fait d'un classement similaire ne veut pas forcément dire que deux langues présentent une grande ressemblance en surface. Nous nous occupons ici des traits les plus fondamentaux, les plus généraux de l'esprit, de la technique et du degré d'élaboration d'une langue donnée : néanmoins, dans bien des cas, nous pouvons observer un fait remarquable et significatif : ces langues qui font partie de la même classe ont coutume de suivre un chemin parallèle pour bien des détails ou pour des traits de structure générale, qui n'a pas été envisagée dans la méthode de classification. Ainsi, une comparaison intéressante pourrait être établie entre certains points de structure entre le takelma et le grec¹, langues qui sont très éloignées géographiquement, et aussi peu alliées au point de vue historique que peuvent l'être deux langues choisies au hasard. Leur similitude va au-delà des traits généraux qui figurent dans ce tableau. Il semblerait presque que les traits linguistiques qui sont facilement concevables comme indépendants les uns des autres, qui semblent bien n'avoir aucune parenté en théorie, ont néanmoins une tendance commune à se soumettre de la même façon à une force profonde qui les pousse vers une forme donnée et domine leur évolution. Si donc nous pouvons seulement être sûrs de la similitude intuitive de deux langues données, de leur possession des mêmes inclinations subconscientes vers la forme, nous n'avons pas à être autrement surpris en découvrant que ces langues cherchent ou évitent similairement les mêmes développements linguistiques. Nous sommes aujourd'hui encore loin d'être capables de discerner en quoi consistent au juste ces intuitions fondamentales qui concernent la forme des langues. Nous pouvons tout au plus les pressentir assez vaguement et nous devons nous contenter presque toujours de noter leurs symptômes ; ces symptômes seront classés en ordre dans les grammaires historiques et descriptives des diverses langues. Quelque jour, peut-être, pourrons-nous en déduire les grands plans essentiels qui forment la base linguistique.

Une classification aussi purement technique des langues en isolantes, agglutinantes et infléchies (lisez fusionnantes) ne peut prétendre avoir une grande valeur comme instrument qui forcerait la découverte des formes intuitives du langage. J'ignore si l'idée de classer les langues en quatre groupes de concepts est destinée à faire son chemin ou non ; quant à moi, je le crois, mais les classifications, les belles constructions de l'esprit spéculatif, sont des choses instables ; il faut qu'elles soient souvent mises à l'épreuve avant de pouvoir réclamer droit de cité. Cependant, nous pouvons être quelque peu encouragés par une constatation historique assez curieuse et pourtant simple : les langues sont en évolution constante, mais il est raisonnable de penser qu'elles ont tendance à conserver le plus longtemps possible ce qui constitue la base de leur structure : or, si nous prenons des groupes importants de langues apparentées par l'origine², nous voyons qu'en passant de l'une à l'autre, ou en suivant leur

¹ Pas spécifiquement le grec, naturellement, mais le grec comme représentant typique de l'indo-européen.

² Comme celles qui, d'après des documents sérieux ou des comparaisons, proviennent d'une source commune.

développement, nous rencontrons fréquemment une transformation progressive de type morphologique ; cela n'est pas surprenant, car il n'y a pas de raison pour qu'une langue demeure attachée de façon permanente à sa forme originale. Il est toutefois intéressant de noter que, sur les trois classifications représentées sur notre tableau (type conceptuel, technique, caractère), c'est le caractère qui semble se modifier le plus rapidement ; la technique évolue, mais moins vite, et c'est le type conceptuel qui tend à persister le plus longtemps.

Tous les exemples rassemblés dans ce tableau constituent un ensemble beaucoup trop restreint pour offrir une base probante, mais cela suffit quand même pour ouvrir la voie à d'autres idées. Les seules transformations de type conceptuel qui peuvent être glanées, sont de B à A (le shillouk opposé à ewe¹ ; le tibétain classique en contraste avec le tibétain moderne et le chinois) et de D à C (le français en contraste avec le latin)². Mais les types A avec B et C avec D sont respectivement l'un à l'autre comme une forme simple et une forme complexe d'un type bien plus large (langue à rapports syntaxiques purs ou à rapports syntaxiques mêlés). Du passage d'un type simple à un type complexe (dans les rapports syntaxiques) ou vice versa, je ne puis donner aucun exemple convaincant.

Le tableau montre assez clairement le peu de permanence qu'il y a dans la technique du langage. Des langues hautement synthétiques, comme le sanscrit, se sont fréquemment affaiblies en formes analytiques (français, bengali) ; ou bien cette langue agglutinante qu'est le finnois a parfois pris peu à peu des allures infléchies ; ce sont là des faits bien connus, mais la conclusion naturelle ne semble pas en avoir été tirée ; la voici : le contraste entre les langues agglutinantes et celles qui sont infléchies (fusionnantes) n'est peut-être pas après tout si fondamental. En nous tournant vers les langues indo-chinoises, nous voyons que le chinois est aussi près d'être un exemple parfait de langue « isolante » qu'aucune autre langue ; et le tibétain classique ne donne pas seulement des exemples de fusion, mais aussi de symbolisme très net (par exemple *g-tong-ba* (donner) ; passé *b-tang* ; futur *g-tang* ; impératif *thong*) ; mais chinois et tibétain sont tous deux des langues à rapports syntaxiques purs. L'ewe est, soit isolant, soit tout au plus agglutinant, et le shillouk, bien que modérément analytique, est une des langues les plus symboliques que je connaisse. Ces deux langues soudanaises sont à rapports syntaxiques purs. La parenté entre le polynésien et le cambodgien est éloignée, quoique à peu près certaine ; cette dernière langue présente des traits de fusion bien plus nets que l'autre³, toutes deux se rattachent au type complexe des langues à rapports syntaxiques purs.

¹ Ces langues sont des représentants du groupe « Soudan » proposé par D. Westermann. La parenté d'origine entre le shillouk et l'ewe est pour le moins fort éloignée.

² Ce cas est d'ailleurs douteux. J'ai placé le français dans le groupe C plutôt qu'en D, non sans une grande méfiance. Tout dépend comment on juge des éléments tels que *al* dans *national*, *té* dans *bonté*, *re* dans *retourner* ; ces particules sont assez courantes, mais sont-elles après tout aussi vivantes, aussi peu pétrifiées ou peu livresques que l'anglais *ness* ou *ful* ou *un* ?

³ Malgré son caractère plus « isolant ».

Le yana et le salinan, considérés superficiellement, sont des langues tout à fait différentes ; le yana est polysynthétique au plus haut degré et typiquement agglutinant, le salinan n'est pas plus synthétique que le latin et aussi irrégulier et serré dans sa fusion (langue infléchie); tous deux sont à rapports syntaxiques purs. Le chinook et le takelma, langues apparentées de l'Oregon, se sont écartés très loin l'un de l'autre, non seulement en ce qui concerne la technique et le caractère en général, mais dans presque tous les détails de leur structure ; tous deux sont des langues complexes à rapports syntaxiques mêlés, bien qu'avec des façons d'être très différentes. Des faits tels que ceux-là semblent permettre l'hypothèse suivante : dans cette opposition entre les langues à rapports syntaxiques purs et à rapports syntaxiques mêlés, nous sommes affrontés par quelque chose de plus profond, d'une bien plus grande portée que le contraste entre les langues isolantes, agglutinantes et fusionnantes ¹.

¹ Dans un ouvrage comme celui-ci, il est naturellement impossible de donner une idée adéquate de la structure linguistique dans ses formes variables. Seules quelques indications schématiques sont possibles. Un volume entier serait nécessaire pour entrer dans le vif du sujet ; un tel volume mettrait en relief les principales caractéristiques structurelles d'un certain nombre de langues, choisies de manière à donner au lecteur un aperçu linguistique de types à divergences notoires.

7

LE LANGAGE FAÇONNÉ PAR L'HISTOIRE

L'évolution

[Retour à la table des matières](#)

Tout le monde sait que le langage varie. Deux personnes de la même génération et de la même localité, parlant exactement le même dialecte et issues du même milieu social, n'ont pas la même façon identique de parler. Un examen minutieux du parler de chaque individu révélerait d'innombrables différences de détail, dans le choix des mots, dans la construction des phrases, dans l'usage plus ou moins fréquent de tel ou tel mot ou phrase, dans la prononciation particulière des voyelles ou consonnes, en un mot, dans tous ces détails comme la rapidité, l'accentuation, l'intonation, qui font l'animation d'une langue parlée. Dans un sens, ces individus parlent des dialectes légèrement différents provenant de la même langue et non identiquement la même langue. Il y a cependant une différence importante entre les variations individuelles et dialectales : si nous prenons deux dialectes proches parents, comme l'anglais des classes moyennes de Londres et l'anglais parlé par un New-Yorkais moyen, nous pouvons faire la remarque suivante : les variations individuelles peuvent être importantes entre individus d'une même cité, mais cependant, les gens de Londres forment

un groupe compact et passablement unifié en contraste avec le groupe également unifié des New-Yorkais. Les variations individuelles sont absorbées par certaines conventions essentielles (de prononciation, de vocabulaire, par exemple), qui se font surtout sentir quand la langue de ce groupe précis est opposée à celle d'un autre groupe. Cela veut dire qu'il existe quelque chose comme une entité linguistique idéale qui domine les habitudes de parole des membres de chaque groupe, et que la liberté presque illimitée dont chaque individu croit jouir en employant sa propre langue, est en réalité restreinte par une norme régulatrice. Un individu donné s'éloigne de cette norme d'une manière qui lui est propre, un autre s'en rapproche en ce qui concerne le point où le premier s'en écartait, mais s'en écarte à son tour par d'autres particularités, et ainsi de suite. Ce qui empêche les variations individuelles de se hausser jusqu'au dialecte, ce n'est pas qu'elles sont de peu d'importance (car il existe des différenciations dialectales bien marquées qui ne sont pas sensiblement plus fortes que ces variantes individuelles à l'intérieur d'un même dialecte), c'est plutôt qu'elles sont silencieusement corrigées ou annulées par les règles de l'usage. Si tous ceux qui parlent un dialecte donné étaient rangés selon le degré de leur obéissance à l'usage courant, il est peu douteux qu'ils constitueraient une longue série à graduations nombreuses, se groupant autour d'un centre bien déterminé ou norme. Les différences existant entre deux voisins de la série ¹ seraient négligeables, sauf dans le cas d'une étude linguistique très minutieuse. Les divergences entre les membres extrêmes de la série seront à coup sûr considérables, en toute probabilité suffisamment considérables pour s'élever jusqu'à une véritable variante dialectale. Ce qui nous empêche de dire que ces types extrêmes parlent des dialectes distincts, c'est que leurs particularités, si on les réunissait, ne se rapportent à aucune autre norme que celle de leur propre série.

Si le parler de n'importe quel membre de la série pouvait réellement s'inscrire dans le cadre d'une autre série dialectale ² nous n'aurions pas de barrières véritables entre les dialectes (et les langues). Nous aurions simplement une suite continue de variations individuelles couvrant toute l'étendue d'une zone linguistique unifiée au point de vue historique, et le morcellement de cette vaste zone (dans certains cas englobant des parties du continent) en dialectes distincts et en langages, serait un procédé tout à fait arbitraire sans aucune justification sauf celle de la commodité. Mais une telle conception de la nature des variations dialectales ne correspond pas aux faits tels que nous les connaissons. Des individus isolés peuvent se rencontrer qui ont pour langue un compromis entre deux dialectes, et si leur nombre et leur importance vont croissant, ils peuvent même finir par créer une nouvelle norme dialectale qui leur sera propre, un dialecte dans lequel les particularités extrêmes des dialectes générateurs sont définitivement marquées.

¹ En supposant qu'elles ne sortent pas du parler normal du groupe à cause d'un défaut de parole très apparent ou parce qu'il s'agit d'étrangers isolés qui n'ont parlé la langue que tardivement.

² Il faut noter que nous considérons le parler d'un individu dans son ensemble ; il n'est pas question d'isoler une bizarrerie de prononciation ou d'emploi de mot et de chercher sa ressemblance avec tel ou tel trait d'un autre dialecte.

En temps voulu, le dialecte nouveau peut absorber ses parents, bien que, plus fréquemment, ceux-ci aient tendance à s'attarder indéfiniment en marge de la zone dialectale élargie. Mais de tels phénomènes (et ils sont assez communs dans l'histoire du langage) sont évidemment tout à fait secondaires. Ils se rattachent à des évolutions sociales comme l'éclosion d'une nationalité, la formation de littératures qui visent plus loin que l'intérêt local, le mouvement de populations rurales vers les villes, enfin toutes ces diverses tendances qui rompent avec la localisation poussée que l'homme non évolué a toujours trouvée naturelle.

L'explication des différences dialectales initiales reste encore à trouver. Il est évidemment insuffisant de dire que si un dialecte ou un langage est parlé dans deux localités distinctes, ou par deux couches sociales distinctes, il prend naturellement des formes distinctes, qui avec le temps deviennent assez différenciées pour mériter le nom de dialectes. C'est certainement vrai jusqu'à un certain point. Les dialectes appartiennent bien, en premier lieu, à des groupes sociaux très nettement déterminés et assez homogènes pour fixer les réactions et les aspirations communes nécessaires à la création d'une norme. Mais une question embarrassante se pose aussitôt : si toutes les variations individuelles à l'intérieur d'un certain dialecte tendent constamment à rejoindre la norme dialectale, s'il ne se dessine pas de tendance appréciable pour que les particularités individuelles créent un schisme dialectal, pourquoi donc aurions-nous des variations dialectales ? La norme ainsi menacée ne devrait-elle pas se réaffirmer automatiquement ? Les variations individuelles de chaque localité, même sans lien entre elles, ne devraient-elles pas s'effacer devant le langage moyen unanimement reconnu ? Si des variations individuelles « sur le ton mineur » étaient les seules formes de variations de langage, je crois fermement que nous serions bien embarrassés pour expliquer pourquoi, et comment les dialectes naissent, pourquoi il se trouve qu'un prototype se fait jour peu à peu parmi un certain nombre de langues qui ne sont pas intelligibles les unes aux autres. Mais le langage n'est pas seulement quelque chose qui s'étend dans l'espace comme une série d'images réfléchies dans les cerveaux individuels, images d'un seul et même tableau éternel. S'il n'y avait pas de segmentation du langage en dialectes, si chaque langage se continuait en une entité stable et complète en elle-même, il s'écarterait quand même constamment de toute norme donnée, engendrant sans cesse de nouveaux traits, et se transformant peu à peu en un langage si différent de ce qu'il était au point de départ qu'il deviendrait en réalité une langue nouvelle. Or les dialectes éclosent, non par le seul fait de variations individuelles, mais parce que deux ou plusieurs groupes d'individus se sont suffisamment détachés l'un de l'autre pour évoluer séparément ou indépendamment, au lieu de le faire ensemble. Tant qu'ils demeurent strictement unis, aucune somme de variations individuelles n'amène la formation de dialectes. Dans la pratique, aucun langage, bien entendu, ne peut s'étendre à un vaste territoire ou même à une zone considérable sans montrer des signes de variations dialectales, car il est impossible d'empêcher une population nombreuse de se scinder en groupes locaux, la langue de chaque groupe tendant à évoluer séparément. Dans des conditions culturelles comme celles qui prédominent apparemment de nos jours, conditions qui s'opposent à chaque instant à l'esprit local, la tendance à une séparation dialectale est constamment battue en brèche

et corrigée par les facteurs d'uniformisation déjà mentionnés. Cependant même dans un pays aussi jeune que l'Amérique, les différences dialectales ne sont pas négligeables. Dans des conditions primitives, le groupe ethnique est petit, la tendance à l'esprit local est très forte. Il est donc naturel que les langues des primitifs, ou de populations non urbaines, soient généralement segmentées en un grand nombre de dialectes. Il y a des parties du monde où presque chaque village a son dialecte propre. La vie d'une collectivité géographiquement délimitée est intense et restreinte ; parallèlement, son parler est particulier ; il est fort douteux qu'un langage puisse être parlé dans une zone très étendue sans se scinder en dialectes. Les vieux dialectes ne sont pas plutôt effacés par des compromis ou évincés par l'influence et la diffusion d'un dialecte à prédominance culturelle, que toute une nouvelle moisson de dialectes s'élève pour défaire le travail de nivellement du passé. C'est exactement ce qui se passe en Grèce. Dans l'antiquité classique on parlait un grand nombre de dialectes locaux, dont beaucoup ont pris place dans la littérature. A mesure que croissait la suprématie culturelle d'Athènes, son dialecte, l'attique, s'étendait aux dépens des autres; dans la période appelée hellénistique, qui suivit la conquête macédonienne, le dialecte attique, dans la forme vulgarisée sous le nom de *Koiné* [texte en grec] devint le parler type de toute la Grèce, mais cette uniformité linguistique ne persista pas longtemps ¹. Pendant les deux millénaires qui séparent la Grèce d'aujourd'hui de son prototype classique, la *Koiné* s'est peu à peu morcelée en nombreux dialectes ; la Grèce possède maintenant une aussi grande diversité d'idiomes qu'au temps d'Homère, bien que les dialectes locaux, à part ceux de l'Attique même, ne soient pas les descendants directs des vieux parlars d'avant Alexandre ². L'exemple de la Grèce n'est pas exceptionnel. De vieux dialectes sont perpétuellement en train de disparaître pour faire place à ceux qui se forment. Les langues peuvent changer de mille façons, que ce soit du point de vue phonétique, morphologique ou du vocabulaire ; il n'est donc pas surprenant que dans une communauté linguistique morcelée, chaque fraction prenne ensuite une direction différente. Il serait exagéré de vouloir que ces rameaux séparés d'une langue se développent par la suite selon des lignes strictement parallèles. Une fois que le parler d'une localité a commencé, à évoluer de son propre mouvement, il est presque inévitablement destiné à s'éloigner de plus en plus de ses frères linguistiques. S'il manque à un groupe d'idiomes l'effet retardateur d'autres influences dialectales (sujet que j'ai déjà abordé), ce groupe se scinde, chacun divergeant par rapport à tous les autres.

Au cours des âges, chaque dialecte se segmente lui-même en dialectes secondaires qui peu à peu revêtent la dignité de vrais dialectes, alors que les dialectes initiaux se transforment en langues mutuellement inintelligibles. Et ainsi se poursuit ce processus de bourgeonnement, jusqu'à ce que les divergences s'accroissent tellement que seul un linguiste, avec ses documents à l'appui, et armé de sa méthode comparative et

¹ Je ne sais si nous avons le droit de parler d'uniformité linguistique même au temps de la *Koiné*. on peut difficilement concevoir que les divers groupes de Grecs non attiques ayant adopté la *Koiné* ne l'aient pas aussitôt mêlée de particularités dues à leur ancien parler.

² Le tsaconien, dialecte des Lacédémoniens, est la seule exception; il n'était pas dérivé de la *Koiné* mais provenait en droite ligne du dialecte dorien de Sparte.

reconstructive, puisse conclure à une origine commune des langues en question, à leur développement indépendant en partant d'un lointain et commun point de départ. Cependant, il est vrai (aussi certain qu'un fait historique peut l'être) que des langues se ressemblant aussi peu que l'irlandais, l'anglais, l'italien, le grec, le russe, l'arménien, le persan et le bengali ne sont que l'aboutissement actuel d'une évolution qui remonte à un point de départ commun dans un passé obscur. Ce prototype le plus reculé, indo-européen (ou aryen), que nous pouvons reconstituer en partie, et en partie deviner vaguement, n'est-il peut-être lui-même autre chose qu'un dialecte différencié venant d'un groupe qui s'est presque éteint, ou qui n'est représenté actuellement que par des langues trop divergentes pour que nous puissions, avec nos moyens limités, les reconnaître comme étant apparentées ¹... nous n'avons pas de preuve absolue sur ce point.

Tous les langages connus pour être apparentés, c'est-à-dire pour être les formes diversifiées d'un prototype unique, peuvent être considérés comme constituant un « fonds linguistique ». Il n'y a rien de très concluant dans ce terme ; en le faisant nôtre nous voulons seulement dire que c'est là le point limite de nos recherches : nous pouvons aller jusque-là et pas plus loin ; à n'importe quel moment de nos recherches un rayon de lumière inespéré peut révéler ce « fonds » comme n'étant qu'un dialecte d'un groupe plus étendu. Ces termes, dialecte, langage, branche, fonds, sont, cela va sans dire, des façons de parler toutes relatives qui sont transformables selon que notre perspective s'élargit ou se resserre ².

Il serait vain de chercher si nous serons un jour capables, ou non, de démontrer que toutes les langues ont une même origine ; récemment, les linguistes ont pu établir de plus vastes synthèses historiques qu'on ne le croyait possible un temps, tout comme les savants qui étudient la civilisation peuvent mettre en relief certains liens existant entre des zones de civilisation ou des institutions qu'on croyait autrefois totalement étrangères les unes aux autres. Le monde humain devient plus accessible, pas seulement en ce qui concerne l'avenir, mais aussi en tout ce qui touche à l'investigation du passé. Cependant, nous sommes encore loin de pouvoir réduire la masse débordante des langues parlées à un petit nombre de « fonds ». Il nous faut encore étudier toute une quantité de ces « fonds ». Quelques-uns d'entre eux, comme l'indo-européen ou l'indochinois, se parlent dans des pays extraordinairement vastes ; d'autres, comme le basque ³, ont un domaine curieusement restreint et ne sont, selon toute probabilité, que des vestiges dégénérés de groupements autrefois répartis plus largement. Quant à l'origine unique ou multiple de la parole, il est assez probable que la source du langage humain en tant qu'institution humaine (ou si l'on préfère, comme faculté humaine), n'a jailli qu'une seule fois dans l'histoire de la race et que toute

¹ Bien que les indications ne manquent pas pour découvrir ces parents éloignés des langues indo-européennes, c'est là un point litigieux et ce n'est pas un sujet approprié pour une étude tout à fait générale du langage.

² Nous n'employons pas le mot « dialecte » dans le sens de « en opposition avec une norme littéraire admise ».

³ Qui se parle en France et en Espagne dans la région des Pyrénées.

l'histoire complexe du langage n'est qu'un seul événement culturel. Pareille théorie, basée sur des « principes généraux », est, il est vrai, sans intérêt réel pour la linguistique. Ce qui est indémontrable doit être laissé au philosophe ou au romancier.

Revenons maintenant à nos vues sur l'évolution du langage : des changements d'ordre historique se sont produits dans les langues, des modifications se sont accumulées, aboutissant souvent à une refonte complète du langage ; tout cela ne procède-t-il pas de la même cause qui préside aux variations individuelles du langage que nous pouvons observer autour de nous? Si nous admettons que c'est l'histoire qui fixe une évolution sans tenir compte des tendances particulières, n'attribuons-nous pas à cette histoire un pouvoir mystique bien grand? Ne donnons-nous pas ainsi au langage la puissance de se transformer lui-même en planant au-dessus des contingences humaines? Et que peut donc être cette évolution sinon le simple jeu familier des variations particulières aux individus, mais vues en profondeur, ce qui veut dire au point de vue historique, et non en étendue, ce qui signifierait : au fur et à mesure de l'expérience quotidienne ; si donc ce n'est pas là ce qu'on nomme évolution linguistique, qu'est-ce donc? Le langage n'a d'existence que par son emploi, qu'il soit parlé, entendu, écrit ou lu. Ces changements importants qui surviennent en lui doivent remonter à des variations individuelles. Cela est absolument vrai, et cependant il ne s'ensuit pas que l'évolution dans son ensemble puisse être comprise ¹ d'après une étude complète et détaillée de ces seules variations. Elles ne sont elles-mêmes que des phénomènes dus au hasard ², comme les vagues de la mer, allant et venant dans un mouvement qui paraît sans but. L'évolution linguistique suit une direction déterminée; en d'autres termes, les variations individuelles qui la constituent ou la portent sont seulement celles qui se meuvent dans une direction précise, tout comme, dans une baie, seules les vagues avançant dans un certain sens signalent la marée. L'évolution d'une langue est constituée par une sélection inconsciente de variations individuelles, qui tendent toutes vers un certain point, sélection faite involontairement par ceux qui parlent la langue. La direction prise par l'évolution peut s'inférer, en général, de l'histoire passée de la langue. A la longue, toute nouvelle caractéristique de l'évolution devient partie intégrante du parler normal et admis, mais pendant longtemps elle peut exister comme une simple tendance dans le parler d'une minorité, peut-être même d'une minorité méprisée; si nous regardons autour de nous et que nous observions les usages courants, il est peu probable que nous discernions la pente que suit notre langue, ni les transformations qui se feront dans les siècles à venir et qui sont, dans un sens, préfigurées en d'obscures tendances actuelles, ni que ces changements, une fois accomplis, ne sembleront que les suites normales de changements antérieurs. Nous avons plutôt le sentiment que notre langue est à peu près stable et que les variations qui peuvent s'y inscrire l'entraîneront aussi bien dans un sens que dans l'autre. Notre ignorance même au sujet des détails de transformations imminentes nous fait trouver cette direction constante d'autant plus impressionnante.

¹ Ou plutôt imaginée, car, pour dire la vérité, nous ne la comprenons pas encore.

² Pas le hasard absolu, bien entendu, mais un hasard relatif.

Nous sentons parfois où le courant évolutif nous conduit, même si nous nous débattons contre lui. Il est probable que la majorité de ceux qui lisent ces lignes savent qu'il est incorrect de dire : « *who did you see ?* » (qui avez-vous vu?). Les gens cultivés prennent encore soin de dire « *Whom did you see ?* » mais ils se sentent légèrement mal à l'aise (fiers et mal à l'aise, peut-être!) en disant cela ; probablement pourrait-on éviter cette phrase et dire « *Who was it you saw?* » (qui est-ce que vous avez vu?), en acceptant les traditions grammaticales (le *whom*) avec une silencieuse dignité¹. Les gens ne songent pas à se trouver des excuses : *Whom did you see ?* serait correct et pompeux, mais *Who did you see ?* est la forme normale d'une question pressante. C'est bien entendu au parler impulsif du peuple que nous devons avoir recours pour trouver les données d'un mouvement linguistique général. On peut prédire en toute sécurité que d'ici deux cents ans, il n'y aura pas même un savant juriste pour dire : *whom did you see ?* Dans ce temps-là le *whom* sera d'un archaïsme tout aussi charmant que le *his* élizabéthain pour *ils*². Aucun argument logique ni historique ne pourra sauver cet unfortuné *whom*.

¹ Dans les phrases relatives aussi, nous avons tendance à éviter le cas objet de *who* ; au lieu de dire *the man whom I saw*, nous dirons sans doute *the man that I saw*, ou tout simplement *the man I saw* (l'homme que j'ai vu).

² *Its*, pronom possessif neutre, était en un temps une faute tout aussi fâcheuse que le *who* de *who did you see*. Il s'est frayé un chemin dans l'anglais parce que la vieille scission entre le masculin, le féminin et le neutre a été lentement mais sûrement remplacée par celle entre les choses et les êtres. Cette dernière classification s'est avérée trop vivante pour permettre l'usage de mettre ensemble le masculin et les choses (*his*) en regard du féminin (*her*). La forme *its* a dû être créée par une analogie avec des génitifs comme *man's*, pour satisfaire le désir croissant d'une forme. Et le courant évolutif fut assez fort pour sanctionner une bévue grammaticale.

La théorie, c'est bien :

Cas sujet :	Cas objet :
I	me
he	him
who	whom

mais la pratique ne la respecte pas forcément.

Nous irons même jusqu'à prétendre que la majorité d'entre nous désire secrètement pouvoir dire « *Who did you see?* ». Ce serait un poids de moins sur leur subconscient si quelque autorité divine parlant plus fort que le maître d'école nous donnait carte blanche. Mais nous ne pouvons anticiper trop ouvertement dans l'évolution sans déroger. Il nous faut affecter d'ignorer où nous allons et nous accommoder de notre mieux de ce conflit : d'une part, acceptation consciente et gênée du *whom*, de l'autre, désir inconscient du *who*¹. Pendant ce temps, nous cédon à notre désir obscur pour cette locution défendue, en nous servant de *who* dans certains cas d'emploi douteux, notre faute pouvant alors se trouver une excuse. Imaginez qu'à un moment où vous n'êtes pas très attentif quelqu'un dise : « *John Smith is coming to night* » (John Smith va venir ce soir), vous n'avez pas bien entendu le nom et vous demandez, non pas « *whom did you say?* » (qui dites-vous ?), mais « *who did you say?* », vous hésitez peut-être un peu sur le choix du cas, mais l'emploi normal de « *whom did you see* » ne vous influencera pas suffisamment pour produire « *whom did you say?* ». Le grammairien nous objectera que ce n'est pas un bon exemple, et que *who did you say* n'est pas strictement analogue à *whom did you see* ou *whom did you mean*, c'est plutôt une forme abrégée de la phrase *who did you say (was coming to night?)* (qui, dites-vous, va venir ce soir). C'est là l'excuse inconsciente dont j'ai parlé plus haut et qui a pour elle la logique. Cependant le cas est plus compliqué que ne le pensait d'abord le grammairien; car en réponse à une question telle que *You're a good hand at bridge, John, aren't you?* (Vous jouez très bien au bridge, n'est-ce pas, John?), John, un peu déconcerté, pourrait murmurer : « *Did you say me?* » (Avez-vous dit moi?), mais sans doute pas « *did you say I?* ». Cependant la logique de cette dernière réponse est évidente : « *Did you say I* » (sous-entendu *was a good hand at*

¹ Les analystes reconnaîtront cette réaction : le mécanisme du *refoulement des tendances* et de ses manifestations peut se retrouver dans les recoins les plus inattendus de la psychologie individuelle ou collective. Une psychologie plus générale que celle de Freud montrera éventuellement que cette théorie du refoulement peut s'appliquer tout aussi bien aux aspirations vers une vérité abstraite, à la recherche d'un ordre logique ou esthétique déterminé, qu'à la satisfaction des instincts physiques essentiels.

bridge?). La vraie raison est que ce *whom* n'est pas assez vivant pour triompher de petites difficultés grammaticales dont me se tire sans peine La série :

Cas sujet	Cas objet
I	Me
He	Him
Who	whom

est logiquement et historiquement valable, mais différente au point de vue psychologique. *Whom did you see?* est correct, mais il y a quelque chose qui sonne faux dans sa correction.

Notre curieuse répugnance à employer des locutions où se trouve le mot *whom* (surtout dans son sens interrogatif) mérite qu'on l'analyse. Les seuls cas objets distincts que l'anglais possède encore sont les pronoms personnels, *me, him, her* (moi, lui, elle) (ce dernier un peu indistinct à cause de la confusion possible avec le possessif *her*), *us, them, whom*. Partout ailleurs, l'objet en est arrivé à se confondre avec le sujet, par la forme extérieure, s'entend, car il ne s'agit pas ici de son rôle dans la phrase. Nous pouvons facilement constater, en examinant une liste des cas objet, que *whom* est isolé. *Me, him, her, us* et *them* forment un groupe solide et bien établi de pronoms personnels du cas objet parallèles à la série des sujets : *I, he, she, we, they*. *Who* et *whom* sont techniquement des pronoms, mais ils ne semblent pas être sur le même pied que les pronoms personnels ; *whom* est nettement en mauvaise posture et exposé sur son flanc, car les mots qui se ressemblent s'assemblent et si l'un d'eux s'attarde, seul, il est en danger de mort. Or les autres pronoms interrogatifs et relatifs (*which, what, that*) avec lesquels *whom* devait se grouper, n'offrent pas de distinction pour le sujet ou le complément. Il est psychologiquement mauvais de mettre *whom* et les pronoms personnels d'un côté et tous les autres pronoms interrogatifs et relatifs de l'autre. Les séries de cas devraient être symétriques, si ce n'est identiques, aux séries de fonctions. Si *which, what, that* possédaient un cas objet parallèle à *whom*, la position de celui-ci serait beaucoup plus forte ; mais ainsi placé, il a quelque chose d'anti-esthétique. Il est le représentant d'un système de formes qui n'a pas été mis en pratique par ses congénères. La seule façon de remédier à cette irrégularité dans les séries est d'abandonner complètement *whom* ; car nous avons perdu le pouvoir de créer de nouveaux cas objet et nous ne pouvons pas refondre le groupe de *which, what, that* pour le rendre parallèle au plus petit groupe *who, whom* ; cela fait, *who*

rejoint son groupe et notre désir subconscient d'une symétrie de formes est satisfait. Ce n'est pas sans raison que *whom* nous irrite secrètement ¹.

Mais le délaissement de *whom* a encore d'autres causes. Les mots *who* et *whom* dans leur sens interrogatif, sont psychologiquement apparentés, non seulement aux pronoms *which* et *what*, mais encore à un groupe d'adverbes interrogatifs, *where*, *when*, *how?* (où, quand? comment?), qui sont tous invariables et généralement emphatiques. Je pense qu'il est plus sûr de conclure qu'il existe en anglais une forte préférence pour que soit invariable le pronom ou adverbe interrogatif qui a un rôle emphatique dans la phrase; la flexion *m* de *whom* est comme un poids qui nuit à l'efficacité oratoire du mot; cet *m* doit être éliminé si le pronom interrogatif doit prendre toute sa force. Il y a encore une troisième et très puissante raison à l'évincement de *whom*; le contraste entre les cas objet et les cas sujet des pronoms personnels (*I, he, she, we, they - me, him, her, us, them*) est en anglais lié à la différence de position dans la phrase. On dit : *I see the man* (je vois l'homme), mais : *the man sees me* (l'homme me voit); *he told him* (il lui dit), jamais : *him he told* ou *him told he*. Des façons de parler comme ces deux dernières formes sont poétiques ou archaïques, elles s'opposent à l'évolution actuelle du langage. Même dans les interrogations, on ne dit pas *him did you see*, cet ordre ne se trouve que dans une phrase avec *whom*. Ce n'est que dans *whom did you see* qu'on trouve un cas objet infléchi devant le verbe. D'autre part, l'ordre des mots dans *whom did you see* est forcé à cause de sa forme interrogative; un pronom ou un adverbe interrogatif est habituellement placé en tête d'une phrase interrogative (en anglais, s'entend) : *what are you doing? when did he go? where are you from?* (que faites-vous? quand est-il parti? d'où êtes-vous?). Dans le *whom* de *whom did you see?* il y a un conflit latent entre l'ordre régulier à une phrase qui contient un cas objet et l'ordre naturel d'une phrase où se trouve un pronom ou adverbe interrogatif. La solution *did you see whom?* ou *you saw whom* ² est trop contraire à l'usage idiomatique de l'anglais pour être admise. La solution plus radicale : *who did you see* est celle vers laquelle le langage s'achemine petit à petit.

Ces trois conflits : celui de la forme, celui de la force oratoire et celui de l'ordre dans la phrase sont compliqués par une quatrième difficulté : le *whom* emphatique avec sa lourdeur (une voyelle presque longue suivie par une consonne labiale) devrait contraster avec une syllabe suivante à l'allure légère; or, dans *whom did* nous avons

¹ Remarquez qu'il n'en est pas de même pour *whose* (de celui qui, génitif de *who*) ; celui-ci n'a pas le soutien de formes possessives analogues dans son propre groupe, mais le pouvoir d'analogie du grand corps des génitifs (ou cas possessifs) de substantifs : *man's, boy's*, aussi bien que dans certains pronoms *his, its*, ou dans les adjectifs possessifs *hers, yours, theirs*, est suffisant pour lui donner de la vitalité.

² Sauf dans certains emplois idiomatiques comme lorsque *you saw whom* (vous avez vu qui?) est équivalent à : vous avez vu un tel et qui est-ce un tel? Dans de telles phrases, le *whom* est prononcé à ton élevé et un peu traînant pour souligner que la personne en question est inconnue ou non reconnue.

un ralentissement involontaire qui donne quelque chose de gauche à la phrase. Cette gaucherie est un verdict phonétique, même sans parler du mécontentement dû aux facteurs grammaticaux étudiés ci-dessus. La même objection prosodique ne s'applique pas à des locutions parallèles comme *what did* et *when did*. Les voyelles de *what* et *when* sont plus courtes et leur consonne finale se fond plus aisément dans le *d* qui suit et qui est prononcé avec la même position de la langue que *t* et *n*. Notre instinct, qui nous porte vers des rythmes appropriés, nous rend aussi peu satisfaits de *whom did* que l'un est un poète qui se servirait d'un mot comme *dreamed* (rêvé) et *hummed* (fredonné) dans un même vers ; ni le sentiment populaire, ni le goût du poète ne sont nécessairement conscients. Il se peut que tout le monde ne soit pas sensible au rythme de la langue parlée, mais il est probable que ce rythme est un des facteurs linguistiques actifs quoique subconscients, même pour ceux qui attachent peu de prix au côté artistique du langage. En tout cas, la cadence poétique est une application plus raffinée et plus stylisée des tendances rythmiques qui imprègnent le langage courant du peuple.

Nous n'avons pas découvert moins de quatre raisons à notre subtile aversion de *whom did you see?* Les gens sans éducation qui disent *who did you?* sans l'ombre d'un remords, ont un sens plus aigu de la véritable évolution du langage que les savants ; naturellement, ces quatre facteurs restrictifs n'opèrent pas indépendamment les uns des autres. Leurs forces séparées (s'il nous est permis d'employer une expression mécanique) sont totalisées en une force résultante. Cette force, qui est l'essence même de l'évolution linguistique générale, se manifeste au point de vue psychologique par l'hésitation légère à se servir de *whom*, hésitation qui est probablement tout à fait involontaire, bien qu'on puisse aisément s'en rendre compte si l'on y prête attention ; mais pareille analyse sera certainement impossible au profane qui parle normalement sans faire attention à ce qu'il dit ¹.

Comment pouvons-nous acquérir la certitude, dans l'étude entreprise ici, que tous les facteurs envisagés sont agissants, et non pas seulement l'un d'entre eux? Ils n'ont certainement pas tous une puissance identique dans tous les cas. Leur valeur varie, grandissant ou diminuant selon chaque individu et selon la locution employée ². Mais que ces valeurs existent réellement, chacune avec son autonomie, cela peut parfois être prouvé par une méthode éliminatoire. Si l'un ou l'autre de ces facteurs manque et que nous observions une légère diminution dans la réaction psychologique correspondante (dans l'hésitation à employer une locution dans le cas qui nous occupe), nous pouvons en conclure que le facteur en question est très agissant. Le deuxième de nos quatre facteurs ne s'applique qu'à l'emploi interrogatif de *whom* ; le quatrième s'appli-

¹ Les linguistes ne peuvent jamais être tout à fait inconscients de leurs propres paroles ; peut-être pour les autres conviendrait-il mieux de dire qu'ils parlent naïvement et non normalement.

² C'est à cette variabilité de la valeur des facteurs importants de l'évolution linguistique, qu'il faut attribuer l'éclosion des variations dialectiques. Chaque dialecte continue à suivre l'évolution de la langue-mère, mais n'a pas pu s'attacher à des valeurs constantes pour chaque courant de l'évolution. Des déviations dans l'évolution générale même, d'abord légères, puis qui vont en s'accumulant, sont donc inévitables.

que avec plus de force à l'emploi interrogatif plutôt qu'au relatif. Nous pouvons donc saisir pourquoi une phrase comme *Is he the man whom ou referred to?* (est-il l'homme de qui vous avez parlé?), bien qu'elle ne soit pas aussi idiomatique que *Is he the man (that) you referred to?* (rappelons-nous que cette phrase entre dans les incompatibilités 1 et 3), n'est tout de même pas aussi difficile à admettre que *whom did you see?* Si nous éliminons le quatrième facteur de l'emploi interrogatif ¹, par exemple : *whom are you looking at?* où la voyelle suivant *whom* soulage le mot de son poids phonétique, nous pouvons observer, si je ne me trompe, une répugnance moindre à nous servir de *whom*; *who are you looking at?* pourrait même paraître légèrement désagréable à des oreilles qui se plaisent à *who did you see?*

Nous pouvons résumer la gamme des *valeurs d'hésitation* à peu près ainsi:

Valeur 1	(facteurs 1, 3)	<i>The man whom I referred to.</i>
Valeur 2	(facteurs 1, 3, 4)	<i>The man whom they referred to.</i>
Valeur 3	(facteurs 1, 2, 3)	<i>Whom are you looking at ?</i>
Valeur 4	(facteurs 1, 2, 3, 4)	<i>Whom did you see ?</i>

Nous pouvons nous hasarder à prévoir que *whom* disparaîtra un jour ou l'autre de la langue anglaise et que des phrases comme *whom did you see?* seront déjà taxées d'archaïsme, alors que *the man whom I referred to* sera encore employé. Il est impossible d'en être certain, cependant, car nous ne pouvons jamais être sûrs d'avoir saisi tous les facteurs d'une évolution. Dans notre cas particulier, nous avons passé sous silence ce qui pourrait bien être un facteur essentiel dans l'histoire de *who* et *whom* comme relatifs. C'est le désir inconscient de laisser ces mots à leur fonction interrogative et de concentrer sur *that* ou sur le seul ordre des mots l'expression de la fonction relative, par exemple : *the man that I referred to* ou *the man I referred to*. Cette évolution qui ne concerne pas directement l'usage de *whom* comme relatif, mais seulement *whom* comme forme de *who*, peut avoir rendu le *who* relatif archaïque avant que d'autres facteurs affectant le relatif *whom* aient eu le temps d'agir. Semblable considération est instructive, car elle indique que la connaissance de l'évolution générale d'une langue est insuffisante pour nous permettre de discerner clairement le sens de l'évolution. Il nous faut savoir quelque chose de la puissance et de la rapidité des courants de l'évolution.

Est-il nécessaire de dire que les courants dont il s'agit pour l'usage de *whom* ne nous intéressent pas seulement leur propre point de vue, qu'en tant que symptômes des tendances plus vastes qui se font jour dans le langage? Au moins trois courants d'une importance considérable peuvent se discerner; chacun d'eux s'est manifesté pendant des siècles, chacun est observable dans d'autres parties de notre mécanisme

¹ La plupart des phrases commençant avec le *whom* interrogatif ont des chances d'avoir en second *did, does, do*, mais cependant toutes ne l'ont pas.

linguistique; chacun aura encore une action en toute probabilité pendant des siècles et peut-être pendant des millénaires. Le premier de ces courants évolutifs est une tendance connue à supprimer la distinction entre le sujet et l'objet ; c'est là, du reste, un chapitre récent dans la simplification constante du vieux système indo-européen de cas syntaxiques. C'est le lituanien qui a conservé le mieux ce système ¹ déjà extrêmement réduit de la vieille langue germanique en branches dialectales modernes : l'anglais, le hollandais, l'allemand, le danois et le suédois. Les sept cas indo-européens, nominatif, génitif, datif, accusatif, ablatif, locatif, instrumental, avaient été réduits à quatre, nominatif, génitif, datif, accusatif. Nous le savons par la comparaison méthodique et la reconstitution des plus anciens dialectes germaniques dont nous ayons encore des documents (gothique, vieil islandais, vieux haut-allemand, anglo-saxon). Dans le groupe des dialectes germaniques occidentaux, pour l'étude desquels le vieux haut-allemand, l'anglo-saxon, le vieux-frison et le vieux-saxon sont nos sources les plus anciennes et les plus précieuses, nous avons encore ces quatre cas, mais la forme phonétique des syllabes-cas est déjà très réduite et dans certains paradigmes, des cas particuliers se sont ajoutés. Le système des cas est pratiquement intact, mais s'avance nettement dans la voie d'une désintégration plus grande. Dans la période anglo-saxonne et au début du moyen-anglais d'autres changements survinrent dans le même sens. La forme phonétique des syllabes-cas devint encore plus réduite et la distinction entre le datif et l'accusatif finit par disparaître. Le nouveau cas-objet est en réalité un amalgame du datif et de l'accusatif anciens ; ainsi *him* est un ancien datif [l'anglais dit toujours *I give* « *him* » *the book* (je lui donne ce livre) et ce n'est pas une forme abrégée de *I give to him the book*, c'est bien un datif. Comparez avec le gothique *imma*, l'allemand moderne *ihm*]. *Him* s'appropriera les fonctions de l'ancien accusatif et du datif (anglosaxon *hine* ; comparez avec le gothique *ina* et l'allemand moderne *ihn*). La distinction entre le nominatif et l'accusatif s'effrita peu à peu par des processus phonétiques et des nivellements morphologiques jusqu'à ce que seuls certains pronoms aient gardé des formes distinctes pour le sujet et l'objet.

Dans la période médiévale postérieure et dans les temps modernes, il y eut relativement peu de changements apparents dans le système anglais des cas, sauf le remplacement graduel de *thou*, *thee* (singulier), du sujet *ye* et de l'objet *you* (pluriel) par une forme unique non différenciée *you*. Pendant tout ce temps, quoi qu'il en soit, le système des cas, tel qu'il est pour les noms [sujet-objet, absolu véritable et cas possessif (ou génitif) pour certains pronoms], le sujet, l'objet et le possessif a été en s'amoindrissant d'une façon continue au point de vue psychologique. Ce système est à présent plus sérieusement atteint que la plupart ne l'imaginent. Le cas possessif a peu de vitalité sauf dans le pronom et les substances animés. Théoriquement on peut toujours dire en anglais *the moon's phases* ou *a newspaper's vogue* (les phases de la lune ou la vogue d'un journal). L'évolution tend nettement vers la limitation du possessif aux noms de personnes ou d'animaux. Toutes les formes possessives de

¹ Mieux en effet que dans nos plus anciens documents latins et grecs. Seules les anciennes langues indo-aryennes (sanskrit, avesta) montrent un archaïsme indo-européen égal ou même supérieur en ce qui concerne les cas.

pronoms, excepté ils, et parfois *their* et *theirs*, sont aussi animées. Il est significatif que *theirs* ne soit presque jamais employé pour des noms de choses, qu'il y a quelque répugnance à se servir de *their* pour le même usage, et que *its* aussi commence à céder le pas à *of it*. *The appearance of it* ou *the books of it* est d'un usage plus courant que *its appearance*. Il est curieux de remarquer que *its young* (en parlant des jeunes d'un animal) est idiomatiquement préférable à *the young of it*. La forme est alors neutre en apparence, mais animée en fait; psychologiquement, c'est apparenté à *his children* et non pas à *the pieces of it*. Se peut-il qu'un mot aussi ordinaire que *its* soit véritablement en train de devenir une difficulté de la langue anglaise? Est-il aussi destiné à disparaître? Il serait imprudent de dire que ce petit mot montre des signes de désuétude prochaine, mais il est assez clair qu'il s'affaiblit graduellement¹. En tout cas il n'est pas exagéré de dire qu'il y a une forte tendance à n'attribuer les formes possessives infléchies qu'aux noms et aux pronoms animés.

Comment cela se passe-t-il pour l'alternance du sujet et de l'objet dans les pronoms? Si nous admettons que *whom* est un parent pauvre, que les deux cas objet et sujet ont été fondus en *you* (dans *it*, *that* et *what* ils n'ont jamais été distincts, autant que nous pouvons le dire)² et que *her* comme cas objet est assez faible à cause de sa similitude avec le possessif *her*, y a-t-il une raison de douter de la vitalité d'alternance comme *I see the man* et *the man sees me*? Assurément, la distinction entre le sujet *I* et l'objet *me*, entre le sujet *he* et l'objet *him*, fait partie du fond même de la langue anglaise. Nous pouvons abandonner *whom*, essayer tant bien que mal de nous passer de ils, mais fondre *I* et *me* en un cas unique, ne serait-ce pas désangliciser la langue au point de ne plus la reconnaître? Il n'y a pas de tendance qui entraîne l'anglais vers des horreurs telles que *me see him* ou *I see he*. La disparité phonétique entre *I* et *me*, *he* et *him*, *me* et *us* a été, il est vrai, trop grande pour admettre aucune possibilité de nivellement sérieuse. Il ne s'ensuit pas que la distinction entre les cas soit encore valable en tant que distinction. L'une des particularités les plus subtiles d'une évolution linguistique est que, ne pouvant pas toujours supprimer ce qui la gêne, elle le rend inoffensif en effaçant toute l'ancienne signification.

L'évolution linguistique utilise jusqu'à ses ennemis pour ses fins propres. Cela nous amène au deuxième des courants évolutifs principaux : la tendance vers une position fixe dans la phrase, position déterminée par le rapport syntaxique des mots.

Il n'est pas nécessaire de retracer l'histoire de cette évolution. Il suffit de savoir que, à mesure que les formes infléchies de l'anglais se raréfiaient, en même temps que les rapports syntaxiques étaient exprimés de moins en moins adéquatement par la forme des mots eux-mêmes, la position des mots dans la phrase prenait force de

¹ Si *its* venait à disparaître, son histoire serait curieuse ; il aura joué le rôle de bouche-trou entre *his* dans son emploi non personnel (voir note 1, page 153) et le plus tardif et analytique *of it*.

² Sauf que *that* s'est approprié d'autres fonctions que celles qui lui étaient propres à l'origine ; initialement ce n'était qu'un nominatif-accusatif neutre.

fonction alors qu'elle y avait toujours été étrangère. *The man dans the man sees the dog* (l'homme voit le chien) est un sujet ; dans *the dog sees the man* (le chien voit l'homme) c'est un objet. Exactement parallèles sont des phrases comme *he sees the dog* (il voit le chien) et *the dog sees him* (le chien le voit). Est-ce que la valeur de *he* comme sujet, et de *him* comme objet, est entièrement ou même principalement dépendante de la différence de forme? J'en doute. Nous pourrions justifier cette opinion si l'on pouvait dire : *the dog sees him* ou *him sees the dog*. Il était autrefois possible de parler ainsi, mais nous en avons perdu le pouvoir. En d'autres termes, si *he* et *him* prennent figure de cas c'est en partie à leur position avant ou après ce verbe qu'ils le doivent. Ne se pourrait-il donc pas que *he* et *him*, *me* et *us* ne fussent pas tant des formes pré-verbales ou post-verbales¹, à peu près comme *my* et *mine* sont maintenant des formes pré-nominales et post-nominales indiquant la possession (*my father*, mais *father mine*; *it is my book*, mais *the book is mine*). Que cette interprétation corresponde bien à l'évolution véritable de l'anglais est encore indiqué par le langage populaire : *It is me*, dit le peuple, et non *it is I*, qui est la tournure correcte, mais du même genre fallacieux que le *whom did you see?* que nous avons déjà analysé. *I'm the one*, *it's me*. *We're the ones*, *it's us that will win out*, telles sont les tournures parallèles vivantes de l'anglais d'aujourd'hui. Il y a bien des chances pour que *it is I* soit un jour aussi impossible en anglais que « c'est je » en français. Combien le *I* et *me* sont devenus autres qu'au temps de Chaucer, est illustré par le *it am I* de Chaucer. Ici, l'apparence de sujet de *I* fut suffisante pour influencer la forme du verbe précédent malgré le *it* qui commence la phrase. La locution de Chaucer ressemblait plus au latin « *sum ego* » que le moderne *it is I* ou le vulgaire *it is me*. Nous trouvons encore un curieux élément de preuve pour établir que les pronoms personnels anglais ont bien perdu quelque peu de leur force syntaxique première. Si *he* et *she* étaient des cas sujet purs et simples, s'ils ne s'efforçaient pas (si l'on peut dire) de devenir des absolus sans cas, comme *man* ou n'importe quel autre nom, nous n'aurions jamais pu forger des composés comme *he-goat* (chèvre mâle) et *shegoat* (chèvre femelle), mots qui sont analogues, psychologiquement parlant, à *bullmoose* et *mother-bear* (élan mâle, mère ourse). Et de même, en parlant d'un enfant nouveau-né, nous demandons *is it a he or a she?* (est-ce que c'est un il ou un elle?), tout à fait comme si *he* ou *she* étaient les équivalents de mâle et femelle, ou de garçon et fille. En somme, la conclusion permise est que le système anglais de cas est plus faible qu'il ne le paraît et que d'une façon ou de l'autre, il est destiné à se trouver réduit à une forme absolue (sans cas) pour tous les noms ou pronoms, sauf pour ceux qui sont animés; les noms ou pronoms auront certainement une forme possessive pendant une période de longueur indéfinie.

En attendant, remarquons que l'ancienne série des cas est en train d'être envahie par deux catégories nouvelles : catégorie de position et catégorie de genre (animé, inanimé). Au cas possessif, les noms ou pronoms animés sont destinés à se différen-

¹ Sauf pour l'interrogation *am I ? is he ?* la forme emphatique coompte pour quelque chose. Il y a une tendance certaine à ce que le vieux cas objet demandent une accentuation plus forte que la forme du sujet. C'est pourquoi l'accentuation, dans des locutions comme *he didn't go*, *did he ?* et *isn't he ?*, est rejetée sur le verbe; ce n'est pas une forme logique.

cier de plus en plus nettement des noms et pronoms inanimés (exemple : *the man's*, mais : *of the house*; *his*, mais : *of it*); en somme, ce sont seulement les pronoms animés qui distinguent une forme pré-verbale ou post-verbale ¹, et ces faits sont du plus grand intérêt théorique ; ils montrent que, même si le langage tend à atteindre un caractère de plus en plus analytique, il ne manifeste aucunement un penchant vers l'expression des concepts de rapport pur à la manière indochinoise ². L'insistance sur la qualité concrète des concepts de rapport est nettement plus forte que le pouvoir destructif de l'évolution la plus forte et la plus générale que nous ayons pu connaître dans l'histoire et la préhistoire du langage anglais. L'évolution qui pousse à la suppression de la plupart des cas et celle, corrélative, qui donne à la position dans la phrase une importance grammaticale de premier ordre, sont accompagnées et dans un sens dominées par le dernier des trois courants évolutifs, dont j'ai parlé plus haut : c'est le courant qui porte la langue vers le mot sans variations. En analysant les phrases avec *whom*, j'ai souligné que l'emphase oratoire normale à un pronom interrogatif était quelque peu atténuée à cause de sa forme variable (*who*, *whose*, *whom*). Cet effort vers un accord simple et entier entre l'idée et un mot aussi peu variable que possible, est très marqué en anglais. Il explique nombre de tendances qui, au premier abord, semblent sans lien connu. Certaines formes fortement établies, comme le *s* de la troisième personne du singulier actuelle (*he works*), l'*s* du pluriel (exemple *books*), ont résisté au penchant vers des mots sans variations, peut-être parce qu'ils symbolisent certaines aspirations vers la forme, aspirations que nous ne saisissons pas bien encore. Il est intéressant de noter que des dérivés qui s'écartent suffisamment de la notion concrète exprimée par la racine, pour exister comme centres conceptuels indépendants, ne sont pas affectés par cette tendance fuyante. Aussitôt que le dérivé court le danger de paraître une simple nuance, ou un jeu subtil du concept initial, il tend à être absorbé par la racine et à disparaître ainsi. Les mots anglais réclament de l'espace entre eux, ils n'aiment pas être serrés en groupes avec de très légères différences de signification, chacun étant à la limite de l'autre ; *goodness* (bonté), nom de qualité, presque un nom de relation, qui emprunte sa signification à l'idée concrète de « bien » sans affirmer forcément la qualité (exemple *I do not think much of his goodness*, je n'ai pas une haute opinion de sa bonté), est suffisamment éloigné du mot *good* lui-même pour ne pas craindre de se fondre en lui. De même *unable* (incapable) demeure indépendant à côté de *able* parce qu'il détruit son influence; *unable* est psychologiquement aussi distinct de *able* que le sont *blundering* ou *stupid* (maladroit ou stupide). Il n'en est pas de même pour les adverbes en *ly*; ils s'appuient trop sur l'adjectif qui les forme pour avoir la vie indépendante que l'anglais demande à son vocabulaire ; *do it quickly* est psychologiquement pesant ; la nuance exprimée par *quickly* est trop proche de celle de *quick*, leur représentation concrète est trop la même pour que les deux mots subsistent agréablement l'un près de l'autre. Les adverbes en *ly* sont destinés à être mis de côté, dans un avenir pas très éloigné, pour cette seule raison, et même en considérant leur utilité notoire. Un autre exemple du

¹ *They*, *their*, faisant partie du groupe inanimé, peuvent être considérés comme un emprunt au groupe animé, auquel, en fait, ils appartiennent plutôt.

² Voir [chap. 6, tableau](#).

sacrifice de formes très utiles à cette répugnance pour les nuances, est le groupe *whence, whither, hence, hither, thence, thither*. Ils n'ont pas pu persister dans l'emploi vivant parce qu'ils marchaient sur les brisées de *where, here, there*. En prononçant *whither*, nous sentons trop nettement que nous ne faisons que répéter *where*. Que nous ajoutions à *where* une nuance importante de direction nous irrite plus que cela ne nous satisfait. Nous préférons fondre ensemble ce qui est statique et ce qui concerne la direction (*where do you live?* où habitez-vous ? *where are you going?* où allez-vous ?), ou bien si c'est nécessaire de dépasser un peu le concept de direction : *where are you running to?*

Or, il est très symptomatique de l'évolution qui nous fait éviter les familles de mots que nous ne repoussons pas les nuances en tant que nuances, mais parce qu'il nous déplaît de les avoir aussi nettement marquées d'avance. Le vocabulaire anglais est en réalité riche en synonymes proches et en familles de mots qui sont proches parents au sens psychologique; mais ils ne se relient pas les uns aux autres par l'étymologie. Nous admettons *believe* et *credible* justement parce qu'ils n'ont pas de commun rapport; *good* et *well* vont mieux ensemble que *quick* et *quickly*. Le vocabulaire anglais est un riche mélange parce que chaque mot veut avoir son fief. L'anglais a-t-il été longtemps particulièrement perméable aux mots étrangers parce qu'il désire avoir accès au plus grand nombre possible de linguistiques? Est-ce au contraire l'envahissement mécanique des mots empruntés au français et au latin, mots qui n'ont pas pris racine dans l'ancienne tradition linguistique anglaise, est-ce cet envahissement qui a si bien émoussé dans la langue anglaise la conscience de ses possibilités naturelles, qu'elle a laissé celles-ci s'amenuiser faute d'exercice? Je soupçonne que ces deux causes sont vraies ; chacune participe de l'autre. Je ne crois cependant pas que les emprunts faits par l'anglais aient été un processus aussi mécanique et aussi extérieur qu'on le dit habituellement. L'anglais qui évoluait dès la période qui suivit la conquête normande sentait le besoin de mots et leur faisait bon accueil ; ils apportaient une compensation à tout ce qui allait s'amointrissant à l'intérieur du langage.

8

LE LANGAGE EN TANT QUE PRODUIT HISTORIQUE Les lois phonétiques

[Retour à la table des matières](#)

J'ai préféré étudier un peu en détail les causes de notre hésitation à nous servir d'une locution telle que *Whom did you see?* (Qui avez-vous vu?) et d'indiquer quelques-uns des courants d'évolution de l'anglais qui sont impliqués par cette hésitation, plutôt que de discuter abstraitement des transformations linguistiques. Ce qui est vrai de l'idiome particulier que nous avons pris comme exemple, est vrai de n'importe quoi d'autre dans le langage. Rien n'est parfaitement statique. Chaque mot, chaque élément grammatical, chaque locution, chaque accentuation, chaque son est soumis à une lente transformation modelée par ce courant invisible et impersonnel qui constitue la vie du langage. Il est évident que ce courant évolutif suit une direction certaine et constante ; sa vitesse varie énormément, selon des conditions qu'il n'est pas toujours aisé de déterminer. Nous avons déjà vu que le lituanien est maintenant plus proche de son protocole indo-européen que ne l'était l'hypothétique langue-mère

germanique cinq cents ou mille ans avant l'ère chrétienne. L'allemand a progressé plus lentement que l'anglais; à certains points de vue, cette langue se situe à peu près à mi-chemin entre l'anglais et l'anglo-saxon; à d'autres points de vue, elle s'est, bien entendu, séparée du type anglo-saxon. Lorsque j'ai souligné dans le précédent chapitre que les dialectes se forment lorsque une langue partagée en fragments locaux ne peut plus suivre le même courant évolutif dans chacun de ses segments, j'ai voulu dire que cette langue ne pouvait suivre identiquement le même courant; le courant évolutif général d'une langue a ses profondeurs; à la surface il est relativement rapide. En ce qui concerne certains points, les dialectes s'écartent rapidement les uns des autres; c'est justement par cette différenciation que les traits d'une langue s'avèrent moins essentiels au génie de la langue que d'autres traits qui se modifient plus lentement et qui apparentent encore les dialectes les uns aux autres longtemps après qu'ils sont devenus complètement étrangers. Mais ce n'est pas tout: l'importance de cette évolution fondamentale, qui se fait sentir avant la phase des dialectes, est souvent telle que des langues longtemps sans parenté traversent des phases semblables ou très proches. Dans bien de ces cas, il est parfaitement clair que les dialectes n'auraient pu s'influencer réciproquement.

Ce parallélisme dans l'évolution peut se faire sentir dans le domaine phonétique comme dans le domaine morphologique et peut affecter les deux domaines à la fois. Voici un exemple intéressant: un type de pluriel anglais actuel représenté par *foot*, *feet* (pieds), *mouse*, *mice* (souris), est strictement parallèle à l'allemand: *Fuss*, *Füsse* - *Maus*, *Mäuse*. On serait tenté de supposer que ces formes dialectiques remontent au vieil-allemand ou à des alternances germaniques occidentales du même type. Mais l'évidence des documents montre de façon concluante qu'il ne pouvait y avoir de pluriels de ce type dans le germanique primitif. Il n'y a aucune trace de semblable mutation vocale (« *umlaut* ») en gothique, qui est le langage germanique le plus archaïque que nous connaissions. Un fait encore plus significatif est que le pluriel n'apparaît pas dans nos plus anciens textes en vieux haut-allemand et commence à se développer seulement tout à la fin de la période du vieux haut-allemand, vers l'an 1000 de notre ère. Dans la période du moyen haut-allemand la mutation se propagea dans tous les dialectes; les formes typiques du vieux haut-allemand sont: singulier *fuoss*, pluriel *fuossi*¹; singulier *mus*, pluriel *musi*. Les formes correspondantes en moyen haut-allemand sont *fuoss*, *füesse*; *mus*, *müse*. L'allemand moderne *Fuss*, *Füsse*; *Maus*, *Mäuse* sont les développements réguliers de ces formes moyenâgeuses. En considérant l'anglo-saxon, nous trouverons que les formes modernes anglaises correspondent à *fot*, *fet*; *mus* *mys*². Ces formes se trouvent déjà sur les plus anciens monuments anglais remontant au VIII^e siècle et précédant ainsi les formes du moyen

¹ J'ai légèrement modifié l'orthographe du vieux et du moyen haut-allemand de façon à l'accorder aux usages modernes. Ces changements qui ne touchent que l'orthographe sont sans importance aucune: l'*u* de *mus* est une voyelle longue, qui ressemble à l'*oo* de l'anglais *moose* (= français: mouse).

² Les voyelles de ces quatre mots sont longues, l'*o* comme dans *rode* en anglais, e comme *a* de *fade*, u comme *oo* de *brood*, y comme le *ü* allemand.

(Note du traducteur: prononciation figurée en français: rôde, faede, broude, muse).

haut-allemand de trois cents ans ou plus. Autrement dit, en ce qui concerne cet exemple particulier, il a fallu trois cents ans à l'allemand pour rejoindre un courant¹ phonético-morphologique qui était en puissance depuis longtemps dans l'anglais. Le seul fait que dans des mots apparentés les voyelles influencées (vieil allemand *uo*, anglo-saxon *o*) ne sont pas toujours les mêmes, montre que cette influence se fit sentir à des périodes différentes en anglais et en allemand². Il y eut évidemment une certaine tendance générale ou un groupe de tendances en action dans l'allemand primitif, longtemps avant que l'anglais et l'allemand se soient différenciés, et ces tendances ont par la suite entraîné les deux dialectes dans des chemins voisins et parallèles.

Comment des « alternances » aussi fortement individuelles que *fot*, *fet*; *fuoss*, *füesse* ont-elles pu se développer? Nous avons maintenant atteint ce qui constitue probablement le problème le plus important de l'histoire linguistique, à savoir les transformations phonétiques graduelles. Les « lois phonétiques » forment une grande partie et une partie fondamentale de l'étude de la linguistique. Elles ont une portée qui atteint bien au-delà du domaine propre à la science phonétique et envahit celui de la morphologie, comme nous le verrons. Une évolution qui commence comme une légère adaptation ou instabilité phonétique, peut au cours d'un millénaire amener les plus profondes transformations de structure. Le seul fait, par exemple, qu'il existe une tendance croissante à mettre automatiquement l'accentuation sur la première syllabe d'un mot, peut éventuellement changer le type initial de la langue, en réduisant à zéro ses syllabes finales et en l'entraînant à se servir de plus en plus de méthodes analytiques ou symboliques³. Les lois phonétiques anglaises sont affectées par l'apparition des mots comme *foot*, *feet*, *mouse* et *mice* engendrés par leur prototype du germanique occidental primitif : *fot*, *foti*, *mus*, *musi*⁴ ; et ces lois peuvent être brièvement résumées comme suit :

I. Dans *foti*, anglais: *feet* (pieds), l'*o* long a été influencé par l'*i* qui le suivait et est devenu *ö* long, c'est-à-dire que *o* a gardé sa prononciation à lèvres arrondies et sa position linguale moyenne, mais a anticipé sur la prononciation à position linguale

¹ Ou plutôt une phase du courant.

² Le *fet* anglo-saxon est une forme modifiée (prononciation à lèvres non arrondies) d'un *föt* plus ancien qui est phonétiquement apparenté à *fot*, exactement comme l'est *mys* (c'est-à-dire *müs*) à *mus*. En moyen haut-allemand, le *üe* (*ü* de l'allemand moderne) ne descendait pas d'une forme *uo* à « umlaut » du vieux haut-allemand transformée en *o* anglo-saxon, mais venait directement d'un *uo* dialectique. Le véritable prototype ancien qui était un *o* long ne s'était pas transformé. Se fût-il transformé, à la période du germanique ancien ou du germanique occidental, nous aurions eu une alternance pré-allemande *fot*, *föti* ; donc ce *ö* ancien ne se serait pas transformé en *üe*. Heureusement, nous n'avons pas besoin, dans le cas présent, de faire des suppositions d'après des documents ; cependant les méthodes comparatives d'induction, si on les utilise à bon escient, peuvent être d'une grande utilité, elles sont même indispensables à qui veut retracer l'histoire du langage.

³ Voir [chap. 6](#).

⁴ Germanique primitif *fot(s)*, *fotiz*, *mus*, *musiz*; Indo-européen *podz*, *podes*, *mus*, *muses*. Les voyelles de la première syllabe sont toutes longues.

antérieure du *i* ; *ö* est le compromis qui en a résulté. Ce changement par assimilation devint régulier . c'est-à-dire que tout *o* long accentué suivi par un *i* dans la syllabe suivante se changea automatiquement en *ö*. Ainsi *tothi*, anglais: *teeth* (dents) devint *töthi* ; *fodian*, anglais : *to feed* (nourrir) devint *födian*. Au point de départ, sans aucun doute, l'alternance de *o* et *ö* ne fut pas jugée comme étant d'une importance essentielle; cela peut n'avoir été qu'une adaptation mécanique telle qu'on peut en observer dans la langue anglaise d'aujourd'hui, qui modifie parfois le son *oo* de mots comme *you* et *few* dans le sens de l'*ü* allemand, sans pourtant s'écarter suffisamment du son *oo* pour l'empêcher de rimer avec *who*. Plus tard le son de la voyelle *ö* dut se différencier fortement de *o* pour permettre à ce *ö* de sortir de l'inconscient ¹ et d'être promu voyelle bien distincte. Dès que cela fut fait, l'expression de pluralité contenue dans *föti*, *töthi* et dans des mots analogues devint symbolique et fusionnée, pas seulement fusionnée.

II. Dans *musi*, anglais : *mice* (souris), l'*u* long fut transformé par l'*i* qui le suivait, en *ü* long ; cette transformation aussi devint régulière : ainsi *lusi*, anglais : *lice* (poux), devint *lüsi*; *kui*, anglais *cows* (vaches), devint *küi*, plus tard simplifié en *kü*, encore conservé dans le *ki* de *kine*; *fulian*, anglais : *to make foul* (salir), devint *fülian*, qui est encore conservé dans *file* de *defile* (souiller). La psychologie de cette loi phonétique est en tout analogue à celle énoncée au numéro 1.

III. La vieille tendance à la réduction des syllabes finales, conséquence rythmique du fort accent tonique germanique sur la première syllabe, se manifesta alors. L'*i* final, à l'origine élément de fonction si important, avait depuis longtemps perdu une grande partie de sa valeur, celle-ci s'étant transférée au changement symbolique de la voyelle (*o* = *ö*) ; cet *i* avait donc bien peu de pouvoir pour résister à l'évolution ; il se neutralisa en *e* muet : *föti* devint *föte*.

IV. L'*e* « débile » finit par disparaître; probablement les formes *föte* et *föt* ont-elles coexisté longtemps comme variantes prosodiques s'accordant aux nécessités rythmiques de la phrase, à peu près comme *Füsse* et *Füss'* coexistent maintenant en allemand.

V. L'*ö* de *föt* fut à peu près prononcé sans arrondir les lèvres et devint un *e* long (semblable à l'a anglais de *fade*). L'alternance de *fot*, *foti*, par transition *fot*, *föti*, *föte*, *föt*, donne maintenant *fot*, *fet* ; d'une manière analogue, *töth* donne *teth*; *födian* donne *fedian* et plus tard *fedan*. La nouvelle voyelle *e* long rejoint alors l'ancienne voyelle *e* qui existait déjà (exemples *her*, anglais : *here* (ici) ; *he*, anglais : *he* (il)). A partir de ce moment les deux se confondent et leur histoire future sera la même. C'est ainsi que le

¹ Ou de ce système phonétique inconscient qui est perpétuellement sur le point de devenir conscient.

he anglais actuel a la même voyelle que *feet*, *teeth* et *feed*. En d'autres termes le vieux système de sons *o*, *e*, après un intérim de *o*, *ö* *e*, réapparaît comme *o* et *e*, mais le *e* est maintenant plus lourd qu'avant.

VI. *Fot*, *fet*; *mus*, *müs* (écrit *mys*) sont des formes typiques de la littérature anglo-saxonne. Tout à la fin de la période anglo-saxonne, vers 1050 jusqu'à 1100, le *ü*, qu'il soit long ou court, se mua en *i*; *mys* fut alors prononcé *mis* avec un *i* long (qui rimerait à présent avec l'anglais *niece*). Ce changement est analogue à celui du paragraphe V, mais a lieu plusieurs siècles plus tard.

VII. Au temps de Chaucer (alentour des années 1350 et 1400) les formes étaient toujours *fot*, *fet* (écrites *foot*, *feet*) et *mus*, *mis* (écrites de façons variables, mais *mous*, *myse* sont typiques). Aux environs de 1500, tous les *i* longs, qu'ils soient originaux (comme dans *write*, *ride*, *wine*) ou venant de l'*ü* anglo-saxon (comme dans l'anglais actuel *hide*, *bride*; *mice*, *defile*), se fracturèrent en diphtongue : *ei* (c'est-à-dire *e* de l'anglais actuel met + un *i* court). Shakespeare prononçait *meis* pour *mice* (à peu près comme la prononciation actuelle cockney de *mace*).

VIII. Vers ce même moment, l'*u* long se fracture en *ou* (c'est-à-dire l'*o* de l'écos-sais actuel *not* + l'*u* de *full*) ; le *mus*, *mis* de Chaucer devient maintenant le *mous*, *meis* de Shakespeare. Ce changement a pu se manifester quelque peu plus tard que celui décrit au paragraphe VII ; tous les dialectes anglais ont fracturé en diphtongue le *i* long¹, mais le *u* long non fracturé demeure encore dans l'écos-sais des Lowlands, dans lequel *house* et *mouse* riment avec l'anglais *loose* ; les paragraphes VII et VIII indiquent des transformations analogues comme l'ont fait les numéros V et VI ; celles du numéro VIII rejoignent lentement celles du numéro VII; comme celles du numéro VI, des siècles plus tôt, ont été à l'arrière-garde de celles du numéro V.

IX. Quelque temps avant 1550, le *e* long de *fet* (écrit *feet*) prit la place laissée vacante par l'ancien *i* long, maintenant transformé en diphtongue (voir le n° VII), c'est-à-dire que le *e* prit la position linguale plus élevée de *i* ; le *e* long anglais actuel (et celui de Shakespeare) est donc phonétiquement le même que l'ancien *i* long. *Feet* rimait maintenant avec l'ancien *write* et l'actuel *beat*.

X. A peu près vers cette époque le *o* long de *fot* (écrit *foot*) occupe la place de l'ancien *u* long devenu diphtongue (voir n° VIII), c'est-à-dire que *o* prend la position linguale plus élevée de *u*. Le *oo* long anglais actuel (et celui de Shakespeare) est phonétiquement le même que l'ancien *u* long. *Foot* rimait maintenant avec l'ancien

¹ Comme l'ont fait la plupart des dialectes hollandais et allemands.

out et l'actuel *bool*. Pour résumer les paragraphes VII à X, Shakespeare prononçait *meis*, *mous*, *fit*, *fut*; *meis* et *mous* sembleraient à nos oreilles une prononciation plutôt affectée de l'actuel *mice* et *mouse*; *fit* sonnerait à peu près identiquement comme l'actuel *feet* (mais un peu plus traînant) ; cependant *foot* rimant avec *boot* serait maintenant qualifié de parler écossais.

XI. Graduellement, la première voyelle de la diphtongue dans (voir n° VII) fut rétractée et abaissée comme position. La diphtongue qui en résulta est actuellement variable selon les différents dialectes anglais ; *ai* (comme l'*a* de *father*, mais plus court, + un *i* court) peut passer pour rendre à peu près exactement ce qu'elle représente habituellement ¹. Ce que l'anglais appelle maintenant un « *i* long » (dans des mots comme *ride*, *bite*, *mice*) est naturellement la diphtongue *ai*. *Mice* se prononce « *mais* ».

XII. Par analogie, la première voyelle de la diphtongue dans *mouse* (voir VIII) s'est transformée et abaissée. La diphtongue nouvelle peut être phonétiquement rendue par *au*, bien que celle-là aussi varie considérablement selon les dialectes. *Mouse* est de nos jours prononcé *maus*.

XIII. La voyelle de *foot* (voir X) est devenue ouverte comme son et plus courte, c'est-à-dire a rejoint l'ancien *u* court des mots anglais tels que *full*, *wolf*, *wool*. Ce changement s'est produit dans nombre de mots contenant un *u* long à l'origine (l'*o* long fermé de Chaucer), tels que *forsook*, *hook*, *book*, *look*, *rook*, *shook*, tous ayant possédé autrefois la voyelle de *boot*; la voyelle plus ancienne demeure toutefois encore dans la plupart des mots anglais de cette classe, tels que *fool*, *moon*, *spool*, *stoop*. Que ces instabilités locales persistent encore dans bien des mots, c'est là un exemple tout à fait significatif et qui illustre le lent développement de la loi phonétique. On peut entendre prononcer *roof*, *soot* et *hoop*, par exemple, soit avec la voyelle longue de *boot* ou celle plus courte de *foot*. Il est impossible maintenant, en d'autres termes, de déterminer absolument quelle est la « loi phonétique » qui a régi le changement de l'ancien *foot* (rimant avec *boot*) en *foot* actuel. Nous savons qu'il y a une évolution marquée vers la voyelle courte et ouverte de *foot*, mais nous ne pouvons prétendre dire si tous les mots comportant l'ancien *oo* long seront ou non affectés dans la suite des temps par cette évolution. Si tous ces mots, ou presque tous, suivent ce courant, la loi phonétique du paragraphe XIII deviendra aussi générale, aussi décisive que la plupart des douze autres qui la précèdent. Il peut être possible dans la suite (si l'expérience du passé est un guide sûr) de montrer que les mots modifiés forment un groupe phonétique naturel, c'est-à-dire que la « loi » a dû entrer en vigueur dans certaines conditions bien définies et limitées ; par exemple, que tous les mots se terminant par une consonne muette telle que *p*, *t*, *k*, *f*, ont été touchés (comme *hoof*, *foot*, *look*, *roof*), mais que tous les mots se terminant par *oo* ou par une

¹ Au moins en Amérique.

consonne sonore demeurent non touchés (comme *do, food, move, fool*). Quel que soit le résultat, nous pouvons être à peu près certains que, lorsque la loi phonétique aura fini d'exercer son action, la répartition des anciens mots en *oo*, en voyelles longues et courtes ne semblera pas tout à fait aussi inexplicable qu'elle l'est dans l'état transitoire actuel ¹.

Nous apprenons donc à connaître ce fait essentiel que les lois phonétiques ne sont pas le fait d'un automatisme spontané, qu'elles constituent simplement une formule traduisant une évolution déjà accomplie qui s'est formée en un point psychologique faible et qui peu à peu s'est frayé un chemin sinueux à travers toute une gamme de formes phonétiquement analogues.

Il sera instructif de dresser un tableau de la succession des formes, une sorte d'histoire résumée des mots *foot, feet, mouse, mice*, pendant les quinze cents dernières années ²:

- I. *fot: foti; mus: musī* (germanique occidentale)
- II. *fot: fōti; mus: mūsī*;
- III. *fot: fōte; mus: mūse*;
- IV. *fot: fōt; mus: mūs*;
- V. *fot: fet; mus: mūs* (anglo-saxon)
- VI. *fot: fet; mus: mis* (Chaucer)
- VII. *lot: fet; mous : meis*;
- VIII. *fut* (rimant avec *boot*): *fit; mous: meis* (Shakespeare) ;
- IX. *fut: fit; maus: mais*;
- X. *fut* (rimant avec *put*): *fit; maus: mais* (anglais de 1900).

Il ne sera pas nécessaire de faire une liste des lois phonétiques qui ont peu à peu différencié les équivalents en allemand moderne de formes germaniques occidentales initiales, de leurs cousins anglais. Le tableau suivant donne une idée sommaire des successions de formes allemandes ³:

- I. *fot: foti; mus: musī* (germanique occidentale)
- II. *foss* ⁴: *fossi; mus: musī*;

¹ Des facteurs autres que ceux qui sont purement phonétiques peuvent être entrés en jeu dans l'histoire de ces voyelles.

² L'orthographe est ici approximativement phonétique; on devra prononcer toutes les voyelles accentuées longues, sauf contre indication, et les voyelles non accentuées courtes; on donnera aux voyelles leur valeur continentale et non celle de l'anglais actuel.

³ Après le paragraphe 1 les nombres ne sont pas faits pour correspondre chronologiquement à ceux de la table anglaise. Ici aussi, l'orthographe est approximativement phonétique.

⁴ Je me sers de *ss* pour indiquer un son en *s* particulièrement long et sourd qui était étymologiquement et phonétiquement distinct de l'*s* vieil allemand ; son origine remonte toujours à un ancien *t*.

- III. *fuoss: fuossi; mus: musi* (vieux haut-allemand)
- IV. *fuoss: füessi; mus: müsi;*
- V. *fuss: füesse; mus: müse* (moyen haut-allemand);
- VI. *fuoss : füesse ; mus: müze*¹;
- VII. *fuos: füese; mus: müze;*
- VIII. *fuos: füese; mous: möüze;*
- IX. *fus: füse; mous: möüze;* (Luther)
- X. *fus: füse; maus: moize* (allemand de 1900).

Nous ne pouvons même pas commencer à rechercher et à discuter tous les problèmes psychologiques qui se dissimulent derrière ces tableaux à l'aspect bien placide. Leur parallélisme général est évident. Et même nous pourrions dire que de nos jours les formes anglaises et allemandes se ressemblent plus que ne leur ressemblent les prototypes du germanique occidental d'où chacune des deux langues est sortie indépendante. Chaque tableau illustre parfaitement la tendance à la disparition des syllabes sans accent, la modification vocalique de l'élément radical sous l'influence de la voyelle qui le suit, l'élévation en position linguale des voyelles longues du milieu du mot (le *o* anglais en *u*, l'*e* en *i* ; l'*o* allemand en *uo* et *u*, le *üe* en *ü*) ; la fracture des anciennes voyelles à position élevée (l'*i* anglais en *ei* puis en *ai* ; le *u* anglais et allemand en *ou* puis en *au*; le *ü* allemand en *öü* puis en *oi*). Ces parallèles dialectiques ne peuvent pas être l'effet du hasard ; ils prennent naissance dans une évolution commune, antérieure aux dialectes.

Les changements phonétiques sont réguliers. Tous, sauf un seul (tableau anglais X), et celui-là n'a pas encore complété son cycle, tous donc, parmi les lois phonétiques particulières représentées dans ces tableaux, affectent tous les exemples du son en question, ou bien si le changement phonétique est conditionnel, tous les exemples du même son qui sont placés dans des circonstances analogues². Un exemple du premier type de changement est la transformation (pour l'anglais) de tous les *i* longs

Dans les vieux manuscrits il est généralement écrit comme une variante de *z*, bien qu'on ne doive pas le confondre avec le *z* de l'allemand moderne (= *ts*). C'était probablement une *s* dentale (zézayée).

¹ *Z* doit être pris comme *z* français ou anglais, non dans sa forme allemande. En réalité, ce *z* (*s* intervocalique) n'était pas sonore, étant une sifflante intermédiaire entre le *z* et l'*s* anglais. En allemand moderne du Nord, ce son est devenu comme *z*. Il est important de ne pas confondre cet *s-z* avec le son sourd intervocalique *s* qui s'est bientôt greffé sur le plus ancien *ss* zézayé. En allemand moderne (à part certains dialectes), les anciens *s* et *ss* ne sont pas aujourd'hui différenciés quand ils sont en finale (*Maus* et *Fuss* ont des sifflantes identiques), mais qui peuvent encore se distinguer en *s* sonore lorsque elle est intervocalique (*Mäuse* et *Füsse*).

² Dans la pratique, les lois phonétiques ont leurs exceptions, mais une étude plus approfondie montre presque toujours que ces exceptions sont plus apparentes que réelles; elles sont généralement dues à l'influence perturbatrice de groupes morphologiques, ou à des raisons psychologiques spéciales qui arrêtent la marche normale de l'évolution phonétique. Il est remarquable de voir combien sont peu nombreuses les exceptions qu'on rencontre dans l'histoire linguistique, à part l'assimilation par analogie, ou substitution morphologique.

en diphtongues *ai* en passant par *ei*. Cette transformation n'a guère pu être soudaine ou automatique, mais fut assez rapide pour empêcher une irrégularité de développement due à des courants contraires. Le deuxième type de changement est illustré par l'évolution de l'*o* long anglo-saxon en *e* long en passant par *ö* sous l'influence de l'*i* qui le suivait. Dans le premier cas, nous pouvons dire que *au* a remplacé mécaniquement l'*u* long, dans le second, que l'ancien *o* long s'est fracturé, en deux sons : un *o* long, parfois *u*, et un *e* long, parfois *i*. Le premier type de transformation ne fit en aucune façon violence au vieux système qui exige la répartition régulière des sons en groupes; le dernier type modifie quelque peu ce système. Si aucun des deux sons résultant de l'ancien son fracturé n'est un son nouveau, cela veut dire qu'il y a eu assimilation phonétique, que deux groupes de mots, chacun avec un son ou une combinaison de sons distincts, se sont rejoints en un seul groupe. Cette sorte d'assimilation est tout à fait fréquente dans l'histoire du langage. En anglais, par exemple, nous avons vu que tous les anciens *ü* longs, après avoir été prononcés à lèvres non arrondies, ne se distinguèrent plus de la masse des *i* longs ; cela eut pour effet que cet *i* longs prit beaucoup plus d'importance dans le système phonétique. Il est curieux d'observer que les langues ont eu souvent tendance à diriger des sons initialement distincts vers certaines positions favorites, insouciantes des confusions qui s'ensuivraient¹. En grec moderne, par exemple, la voyelle *i* est la résultante historique de pas moins de dix voyelles (longues et courtes) et diphtongues, étymologiquement distinctes, remontant au parler classique d'Athènes. Il y a donc de nombreuses preuves de cette évolution phonétique générale dans le sens de sons particuliers.

Plus souvent encore, l'évolution phonétique est d'un caractère plus généralisé. Ce n'est pas tant un mouvement vers un groupe particulier de sons qu'une tendance à atteindre un certain type d'articulation ; les voyelles s'efforcent de devenir plus élevées ou plus basses, les diphtongues inclinent à se fondre en sons simples, les consonnes sourdes tendent à devenir sonores, les occlusives à se muer en spirantes. En fait, presque toutes les lois phonétiques énumérées dans les deux tableaux ne sont que des exemples d'espèces de tels courants phonétiques qui s'étendent très loin. Quand le *o* long anglais se mue en *u* et le *e* long en *i*, par exemple, c'est le fait d'une tendance générale à élever la position des voyelles longues exactement comme le changement de *t* en *ss* en vieux haut-allemand fut le fait d'une tendance générale à transformer en spirantes sourdes les anciennes consonnes occlusives sourdes. Un seul changement dans le son, même s'il n'y a pas d'assimilation phonétique, menace généralement de bouleverser tout le vieux système phonétique, parce que cela détruit l'harmonie des groupements de sons. Pour remettre en honneur le vieux système sans retourner en arrière dans l'évolution, la seule méthode possible est que les autres sons de la même série se transforment de façon analogue. Si, pour une raison analogue, le *p* se mue en *b*, son correspondant sonore, l'ancienne série *p*, *t*, *k*, prend la forme dissymétrique *b*, *t*, *k*. Une telle série nouvelle n'est pas au point de vue phonétique l'équivalent de l'ancienne, quoiqu'elle puisse le paraître étymologiquement parlant. Le

¹ Ces confusions sont plus théoriques que réelles, cependant; une langue a d'innombrables façons d'éviter des ambiguïtés de pratique.

système phonétique général est alors perturbé. Mais si *t* et *k* se transforment également en leurs correspondants sonores *d* et *g*, la série ancienne se trouve reconstituée sous une forme nouvelle : *b, d, g*; le système est ainsi conservé ou restauré. Pourvu que la nouvelle série *b, d, g* n'aille pas se confondre avec une série ancienne *b, d, g*, dont les antécédents sont différents. S'il n'y a pas de semblable série ancienne, la création de *b, d, g* ne cause aucune difficulté. S'il y en a, le vieux système des sons ne peut être conservé intact que par la transformation des sons anciens *b, d, g*, d'une manière quelconque ; ils peuvent s'aspirer et devenir *bh, dh, gh* ou devenir spirantes ou nasales, ou bien peuvent s'adjoindre telle autre particularité susceptible de les garder intacts en tant que série. Et cette sorte de transformation, sans abandonner le système, ou en l'abandonnant au minimum, est probablement la plus importante des tendances dans l'histoire du langage; l'assimilation phonétique et la fracture vocalique contrebalancent cette tendance à un certain degré, mais à tout prendre, elle demeure le régulateur central inconscient de la marche et de la vitesse des transformations phonétiques.

Le désir de maintenir le système, la tendance à contrebalancer une infraction à ce système par une suite compliquée de transformations supplémentaires, dure parfois pendant des siècles, ou même pendant un millénaire; ces courants psychiques du langage sont extrêmement difficiles à saisir point de vue de la psychologie individuelle, bien qu'il ne puisse y avoir de doute sur leur réalité historique. Quelle est la cause première de l'instabilité qui affecte un système phonétique donné et quelle est la force en réserve ni choisit telle ou telle variation particulière pour remodeler le système ancien? Nous l'ignorons à peu près. Bien des linguistes ont commis l'erreur fatale de considérer un changement phonétique comme quasi physiologique, au lieu de le juger comme un phénomène strictement psychologique; ou bien, ils ont essayé de résoudre le problème en jonglant avec de belles phrases comme « une tendance à augmenter la facilité d'articulation » ou « le résultat d'une accumulation de perceptions erronées » (par exemple de la part d'enfants lorsqu'ils apprennent à parler). Les explications trop faciles ne peuvent nous satisfaire; la « facilité d'articulation » peut intervenir comme facteur, mais ce n'est au mieux qu'un concept d'ordre subjectif. Les Indiens trouvent terriblement difficiles des sons et des combinaisons de sons qui pour nous sont simples ; tel langage est porté à une évolution phonétique à laquelle tel autre s'oppose de toutes ses forces. Une « perception erronée » n'explique pas cette évolution frappante des sons parlés que j'ai signalée avec insistance. Il vaut bien mieux admettre que nous ne saisissons pas encore la cause initiale, ou les causes de la lente évolution phonétique, bien que nous puissions fréquemment en indiquer les facteurs agissants. Il est probable que nous n'avancerons pas beaucoup tant que nous n'aurons pas étudié les bases intuitives du langage. Comment pourrions-nous comprendre la nature de l'évolution qui use et qui modifie les systèmes phonétiques, alors que nous n'avons jamais songé à étudier les systèmes phonétiques en eux-mêmes, et les valeurs et les relations psychiques des éléments séparés (les sons en eux-mêmes) de ce système?

Chaque linguiste sait qu'un changement phonétique est fréquemment suivi par des réajustements morphologiques, mais on est disposé à admettre que la morphologie n'exerce que peu ou pas d'influence sur le cours de l'histoire phonétique. Je suis personnellement enclin à croire que notre tendance actuelle à isoler la science phonétique et la grammaire comme des provinces linguistiques indépendantes l'une de l'autre est très fâcheuse. Il existe probablement des relations fondamentales entre elles et leur histoire respective, relations que nous ne saisissons pas encore entièrement. Après tout; si les sons parlés existent seulement parce qu'ils sont les représentations symboliques de concepts importants et de groupes de concepts, pourquoi une forte évolution, ou tel trait permanent de ces concepts, n'exercerait-il pas une influence favorable ou retardatrice sur l'évolution phonétique ? Je crois que de telles influences peuvent être prouvées et qu'elles méritent bien plus d'attention qu'on ne leur en a accordé jusqu'à ce jour.

Cela nous ramène à notre question restée sans réponse: comment se fait-il que l'anglais et l'allemand aient possédé à la fois cette alternance curieuse de la voyelle non modifiée au singulier (*foot-Fuss*) et de la voyelle modifiée au pluriel (*feet-Füsse*) ? L'alternance antérieure à l'anglo-saxon *fot-föti* fut-elle une chose purement mécanique, sans autre intérêt qu'un accident morphologique? C'est ainsi qu'on représente toujours le fait, et en effet tous les symptômes extérieurs sont en faveur de cette idée. Le changement de *o* en *ö*, ensuite en *e*, n'est certes pas spécial au pluriel, on le trouve également dans le datif singulier (*fet*), car il remonte à un plus ancien *foti*. De plus le *fet* du pluriel s'applique seulement au nominatif et à l'accusatif ; le génitif donne *fota*, le datif *fotum*. Ce n'est que plusieurs siècles après qu'on a interprété de nouveau cette alternance de *o* et de *e* comme un moyen de distinguer le nombre: *o* fut appliqué d'une façon générale au singulier, *e* au pluriel. C'est seulement quand eut lieu ¹ cette nouvelle répartition des formes qu'on établit clairement la valeur symbolique moderne de l'alternance *foot-feet*.. Encore une fois, nous ne devons pas oublier que *o* se modifia en *ö* (*e*) dans toutes les autres formes grammaticales dérivées. Ainsi, une forme antérieure à l'anglo-saxon *hohan* (plus tard *hon*), anglais *to hang* (pendre), correspondait à *höhith*, *hehith* (plus tard *hehth*), anglais *hangs* (il pend) ; à *dom* anglais *doom* (destin), à *blod* anglais *blood* (sang) et à *fod* anglais *food* (nourriture) correspondaient les dérivés verbaux *dömian* (plus tard *deman*) anglais *to deem* (juger), *blödian* (plus tard *bledan*) anglais *to bleed* (saigner) et *födian* (plus tard *fedan*) anglais *to feed* (nourrir). Tout cela semble indiquer la nature purement mécanique de la modification de *o* en *ö*, puis en *e*. Tant de formes non reliées les unes aux autres furent en fin de compte affectées par le changement vocalique, que nous ne pouvons croire que ce changement fut motivé par aucune d'entre elles.

Les faits tirés de l'allemand sont tout à fait analogues ce n'est que plus tard dans l'histoire du langage que l'alternance vocalique fut rattachée à la marque du pluriel et encore nous faut-il considérer les faits suivants: le changement de *fati* en *föti* est antérieur à celui de *föti* en *föte*, *föt*. Cela peut être considéré comme un « heureux

¹ Ce qu'on appelle généralement « assimilation par analogie ».

accident », car si *foti* était devenu *fote*, *fot*, avant que le *i* ait eu l'occasion d'exercer une influence rétroactive sur l'*o*, il n'y aurait eu aucune différence entre le singulier et le pluriel, ce qui aurait été une anomalie en anglo-saxon pour un nom masculin. Mais la cascade des changements phonétiques fut-elle un « accident »? Étudions deux autres faits: toutes les langues germaniques sont soumises au changement vocalique, celui-ci étant empreint d'une signification de fonction. Des alternances comme *sing*, *sang*, *sung* (anglo-saxon *singan*, *sang*, *sungen*) se sont implantées dans le conscient linguistique. Bien plus, la tendance à affaiblir les syllabes finales fut très forte même à ce moment, et a continué de se manifester d'une façon ou d'une autre pendant des siècles. J'ai la conviction que ces faits nous aident à comprendre le véritable enchaînement des changements phonétiques. Nous pouvons aller jusqu'à dire ceci : le *o* (et *u*) aurait pu remettre son changement en *ö* (et *ü*) jusqu'à ce que le courant destructeur ait avancé en un point où l'impuissance à modifier la voyelle se serait traduite par un encombrement morphologique. A un certain moment, la terminaison *i* du pluriel (et des terminaisons en *i* d'autres formes) devint trop faible pour porter seule le fardeau de la fonction. L'inconscient anglo-saxon, si je puis me permettre une façon quelque peu sommaire d'énoncer des faits très complexes, fut heureux de l'aide qu'offraient certaines variations individuelles et jusque-là automatiquement repoussées, consistant à prendre sur elles une part de la charge. Ces variations particulières finirent par gagner la bataille parce qu'elles s'accordaient merveilleusement avec l'évolution phonétique générale et lui permettaient de suivre son cours sans nuire aux substrats morphologiques du langage. Et la présence de variations symboliques (*sing*, *sang*, *sung*) agit comme une force d'attraction sur l'éclosion d'une nouvelle variation de caractère similaire. Tous ces facteurs sont également valables pour les transformations vocaliques allemandes. Étant donné que le courant phonétique destructeur se faisait sentir plus lentement en allemand qu'en anglais, le changement préservateur de *uo* en *üe* (et en *ü*) n'eut pas besoin d'entrer en jeu tout de suite ; il ne survint que 300 ans après qu'il eut exercé son action sur la langue anglaise. Et cela constitue, à mon avis, un fait significatif : les changements phonétiques peuvent parfois être inconsciemment favorisés de manière à garder intactes les distances psychologiques entre les mots et les formes des mots. L'évolution générale s'empare de ces variations phonétiques individuelles qui aident à préserver l'équilibre morphologique, ou qui tendent à créer la nouvelle stabilité recherchée par le langage. Nous pourrions dire que la transformation phonétique se compose au moins de trois éléments de base:

1° Une évolution générale dans une direction unique dont la nature nous est presque inconnue, mais qui peut être d'un caractère dynamique prédominant (tendance à une accentuation plus ou moins forte, sonorisation plus ou moins grande des divers éléments) ;

2° Une tendance au réajustement qui vise à conserver ou à restaurer le système phonétique fondamental du langage;

3° Une tendance préservatrice qui entre en action lorsque l'évolution principale apporte la menace d'un bouleversement morphologique trop sérieux.

Je n'imagine pas un seul instant qu'il soit toujours possible de séparer ces trois éléments ou que cette classification purement schématique rende justice à ces forces complexes qui dirigent l'évolution phonétique. Le système phonétique d'un langage donné n'est pas invariable, mais il se transforme bien moins aisément que les sons qui le composent. Chaque élément phonétique qu'il possède peut changer radicalement et le système peut demeurer intact. Il serait absurde de prétendre que le système anglais actuel est identique à l'ancien système indo-européen, cependant il est frappant de constater, même actuellement, que la série de consonnes anglaises originales :

p	t	k
b	d	g
f	th	h

correspond en tous points à la série du sanscrit :

b	d	g
bh	dh	gh
p	t	k

La relation entre le système phonétique et le son individuel est approximativement parallèle à celle qui existe entre le type morphologique d'une langue et l'un de ses traits morphologiques spécifiques. Le système phonétique et le type fondamental sont conservateurs à l'extrême, quoique les apparences y contredisent. Impossible de dire lequel l'est davantage. Je suppose qu'ils dépendent l'un de l'autre, mais nous ne pouvons encore bien comprendre comment. Si tous les changements apportés par l'évolution phonétique avaient pu se stabiliser, il est probable que la plupart des langues présenteraient de telles irrégularités, quant au dessin morphologique, qu'elles perdraient contact avec leur base primitive. Les changements phonétiques se font mécaniquement. D'où il s'ensuit qu'ils affecteront ici un groupe morphologique tout entier (cela n'a pas tant d'importance), ou là seulement une partie d'un autre groupe (et cela peut être troublant). Ainsi le vieux paradigme anglo-saxon :

	Singulier:	Pluriel :
Nom. Acc.	fot	fet (plus ancien. foti)
Gén.	fotes	fota
Dat.	fet (ancien. foti)	fotum

ne pourrait demeurer longtemps sans modifications. L'alternance *o* - *e* fut la bienvenue parce qu'elle permettait de distinguer sommairement le singulier du pluriel; le datif singulier *fet*, cependant, quoique historiquement justifié, fut bientôt considéré comme un intrus. L'analogie avec des paradigmes plus simples et représentés en plus grand nombre, créa la forme *fote* (comparez par exemple : *fisc*, anglais *fish* - datif singulier *fisce*) ; *fet* devint archaïque en tant que datif ; le singulier eut alors *o* partout. Mais ce fut justement cela qui fit paraître déplacées les formes pluriel en *o* du génitif et du datif. Le nominatif et l'accusatif *fet* fut naturellement bien plus fréquemment employé que ne le furent les formes correspondantes du datif et du génitif. Celles-ci à la fin ne purent que s'assimiler à *fet*. Tout au début de la période du moyen-anglais, nous voyons donc que l'ancien paradigme a cédé le pas à un autre plus régulier :

	Singulier:	Pluriel :
Nom. Acc.	*fot	*jet
Gén.	*fotes	fete
Dat.	*fote	feten

Les formes à astérisque sont le vieux noyau autour duquel s'est élevé le nouveau paradigme ; les autres ne sont pas apparentées généalogiquement à leurs prototypes véritables ; ce ne sont que des substitutions par analogie. L'histoire de la langue anglaise abonde en semblables assimilations ou extensions ; *elder* et *eldest* (plus âgé et le plus âgé) furent en un temps les seuls comparatif et superlatif de *old* (vieux) (comparez l'allemand: *alt*, *älter*, *der älteste*; la voyelle qui suit le *old-alt* était à l'origine un *i* qui modifia la voyelle de la racine); l'analogie générale de la majorité des adjectifs anglais, cependant, a été la cause du remplacement des formes *elder* et *eldest* par des formes comportant une voyelle non modifiée, *older* et *oldest*. *Elder* et *eldest* ont survécu comme termes légèrement archaïques pour désigner la sœur ou le frère plus âgé. Cela illustre la tendance qu'ont des mots psychologiquement détachés de leur forme étymologique, à conserver les traces d'une loi phonétique, cette loi n'ayant pas laissé d'autres traces visibles - ou encore à préserver les vestiges d'un processus morphologique qui a depuis longtemps perdu toute vitalité. Une étude approfondie de ces formes survivantes ou atrophiées n'est pas sans valeur pour la reconstitution de l'histoire primitive d'une langue ou pour découvrir des indices suggestifs concernant sa filiation lointaine. L'analogie peut non seulement remodeler des formes se trouvant dans l'ordre d'une série de formes voisines (un paradigme), mais encore étendre son influence bien au-delà. Sur un certain nombre d'éléments équivalents par leur fonction, par exemple, un seul peut survivre, tous les autres cédant à l'influence toujours plus grande de l'analogie. C'est ce qui s'est passé pour le *s* anglais du pluriel. A l'origine, le *s* du pluriel était confiné à une classe particulière de mots masculins, classe du reste assez importante. Ce *s* se généralisa peu à peu pour tous les noms, sauf quelques exceptions qui sont encore maintenant un exemple de

types de pluriel presque disparus de nos jours *foot* : *feet* (pied) ; *goose geese* (oie) ; *tooth* : *teeth* (dent) *mouse mice* (souris) *louse* : *lice* (pou) ; *ox* : *oxen* (bœuf) *child* : *children* (enfant) ; *sheep* : *sheep* (mouton) ; *deer* : *deer* (daim). Ainsi l'analogie, non seulement corrige les irrégularités qui sont venues dans le sillage de processus phonétiques, mais encore introduit des dérogations, généralement en faveur d'une simplicité et d'une régularité plus grandes, dans un système de formes solidement établi depuis longtemps. Ces adaptations par analogie sont presque toujours des symptômes d'une évolution morphologique générale du langage. Un trait morphologique qui apparaît comme une conséquence accidentelle d'un processus phonétique, comme le pluriel anglais avec sa voyelle modifiée, peut s'étendre par analogie et non moins facilement que les anciens traits qui doivent leur origine à d'autres causes non phonétiques. Après que le *e* du moyen-anglais *fet* se fut confiné au pluriel, il n'y eut plus de raison théorique pour que des alternances du type *fot* : *fet* et *mus* : *mis* n'aient pu s'établir comme type engendrant l'idée de pluralité dans les noms. En réalité ces alternances ne s'établirent pas ainsi. Le type du pluriel *fot* : *fet* ne prit pied que momentanément ; il fut entraîné à naître par un des courants de surface de la langue, pour être ensuite repoussé de côté à l'âge du moyen-anglais, par l'évolution plus puissante vers l'usage de formes simples et distinctes. L'époque était trop avancée pour que la langue anglaise s'attachât sérieusement à des formes presque symboliques comme *foot* : *feet*. Tels spécimens de ce type qui eurent une naissance légitime, c'est-à-dire due à un processus purement phonétique, furent tolérés pour un temps, mais le type en lui-même n'eut jamais un grand avenir. Ce fut différent pour l'allemand. La série tout entière de changements phonétiques comprise dans le type « *umlaut* », dont *u* : *ü* et *au* : *oi* (écrit *äu*) ne sont que des exemples d'espèce, envahit la langue allemande; à ce moment l'évolution générale vers une simplification morphologique n'était pas tellement ancrée et les types réguliers qui en résultaient (par exemple : *Fuss* : *Füsse*; *fallen* = *to fall* (tomber) : *fällen* = *to fell* (abattre) ; *Horn* = *horn* (corne) : *Gehörne* = *group of horns* (groupe de cornes); *Haus* = *house* (maison): *Häuslein* = *little house* (petite maison), pouvaient se préserver intacts et même s'étendre à des formes ne se trouvant pas légitimement dans leur rayon d'influence. L'« *umlaut* » est encore un processus symbolique très vivant dans la langue allemande, peut-être même plus vivant de nos jours qu'au Moyen Âge. Des pluriels analogues comme *Baum* = anglais *tree* (arbre) *Bäume* (comparez au moyen haut-allemand *boum* : *boume*) et des dérivés comme *lachen* (rire) = anglais *to laugh* : *Gelächter* (rires) = anglais *laughter* (comparez au moyen haut-allemand *Gelach*), montrent que la mutation vocalique a fini par gagner du terrain jusqu'à être un processus morphologique fécond. Quelques-uns des dialectes sont même allés plus loin que l'allemand officiel, au moins à certains égards; en yiddish, par exemple ¹ les pluriels avec un « *umlaut* » se sont formés là où il n'y avait pas de prototype moyen haut-allemand ou de parallèles littéraires modernes, par exemple *Tag* (jour) = anglais *day* : *Teg* (jours) = anglais *days* (mais notons l'allemand *Tag* : *Tage*), par analogie avec *gast*

¹ Le yiddish s'est séparé des autres dialectes allemands à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle. C'est donc un bon témoin pour évaluer la force de la tendance « *umlaut* » et surtout parce que ce dialecte a fortement évolué dans le sens des méthodes analytiques.

= anglais *guest* (hôte) : *gest* (*guests*) (allemand *Gast* : *Gäste*) ; *schuch*¹ = anglais *shoe* (soulier) : *shich* = anglais *shoes* (souliers) (allemand *Schuh* : *Schuhe*), par analogie avec *fus* = anglais *foot* (pied) : *fis* = anglais *feet* (les pieds). Il est possible que l'« *umlaut* » atteigne le terme de sa course et cesse d'agir comme processus de fonction bien vivant en allemand, mais ce temps est encore loin. En attendant, toute idée consciente de la valeur purement phonétique de l'« *umlaut* » a disparu il y a des siècles; c'est un processus strictement morphologique, pas le moins du monde une adaptation phonétique mécanique. Nous pouvons y voir un exemple magnifique du fait qu'une simple loi phonétique, sans signification en elle-même, peut éventuellement influencer ou transformer de larges tranches de la morphologie d'une langue.

¹ Prononcez *ch* comme dans l'allemand *Buch*.

9

COMMENT LES LANGUES S'INFLUENCENT RÉCIPROQUEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Les langues, comme les civilisations, se suffisent rarement à elles-mêmes. Des rencontres forcées mettent un peuple en contact direct ou indirect avec un autre peuple de langue proche ou plus évoluée. La rencontre peut être amicale ou hostile ; elle peut avoir pour résultat des échanges terre à terre de commerce et d'affaires, ou des échanges spirituels sur le terrain de l'art, de la science ou de la religion. Il serait difficile de citer une langue ou un dialecte complètement isolés, et le fait serait encore plus rare parmi les peuples primitifs. La tribu est souvent si peu nombreuse que des mariages sont fréquents entre tribus étrangères qui parlent des idiomes différents ou même des langues sans aucune parenté. On ne sait pas si les mariages de tribu à tribu ou le commerce ou les échanges ne sont pas d'une plus grande portée chez les primitifs que chez les peuples civilisés. Quel que soit le degré ou la nature du contact entre des peuples voisins, il est généralement suffisant pour engendrer une influence linguistique quelconque. Très souvent, l'influence ne se fait fortement sentir que dans un seul sens. La langue d'un peuple qui est considéré comme très cultivé est bien plus propre à influencer les langues voisines qu'à être influencée par eux. Le chinois a

envahi le vocabulaire de la Corée, du Japon et de l'Annam, pendant des siècles, mais n'a rien reçu en retour. Dans l'Europe occidentale des temps médiévaux et modernes, le français a exercé une influence similaire quoique sans doute moins pesante.

L'anglais a emprunté un nombre considérable de mots à ses envahisseurs français et normands ; plus tard aussi, à la cour française de l'Ile de France, il s'appropriä une certaine quantité d'affixes de dérivation (*ess de princess, ard de drunkard* (ivrogne), *ty de royalty*) ; l'anglais a pu être quelque peu poussé à son évolution synthétique par le contact avec le français¹ et a même accepté que le français modifie légèrement le système phonétique anglais : par exemple les lettres *v* et *j* sont devenues initiales dans n'importe quel mot (exemple : *veal*, veau et *judge*, juge), tandis qu'en anglo-saxon le *v* et le *j* ne se rencontraient qu'après des voyelles (*over, hedge*) ; mais l'anglais n'a exercé aucune influence sur le français. L'influence la plus simple que subit un langage se traduit par l'emprunt des mots ; quand il se agit des apports culturels d'une langue à l'autre, il y a toujours des chances pour que des mots associés à ces apports soient annexés. Lorsque les anciennes peuplades germaniques de l'Europe septentrionale eurent pour la première fois connaissance de la vigne et des rues pavées, par leurs rapports commerciaux ou guerriers avec les Romains, il était naturel qu'elles adoptent les mots latins pour les breuvages étrangers (*vinum*, anglais *wine*, allemand *Wein*), pour désigner les nouveaux modèles de routes (*strata*, anglais *street*, allemand *Strasse*). Plus tard, lorsque le christianisme fut introduit en Angleterre, un certain nombre de noms associés à la religion tels que *bishop* et *angel* se frayèrent un chemin dans l'anglais. C'est ainsi que cela s'est passé sans interruption jusqu'à nos jours, chaque vague culturelle apportant à la langue son nouveau dépôt de termes d'emprunt. L'étude de ces termes empruntés constitue un intéressant complément à l'histoire de la culture. On pourrait presque juger du rôle joué par les peuples dans le développement et la diffusion de la civilisation en notant le degré de pénétration de leur vocabulaire dans celui des autres peuples. Lorsque nous constatons qu'un Japonais instruit peut à peine construire une phrase littéraire sans avoir recours aux termes chinois, et que, de nos jours, le siamois, le birman, le cambodgien conservent l'empreinte du sanscrit et du pali qui s'introduisirent dans le pays avec le bouddhisme hindou, il y a des siècles, ou bien que nos arguments pour ou contre l'enseignement du grec et du latin sont forcément émaillés de mots venus à nous de Rome ou d'Athènes, nous avons un aperçu de ce qu'ont pu faire pour l'histoire du monde la culture chinoise, le bouddhisme et la civilisation méditerranéenne classique. Il n'y a que cinq langues qui aient eu un rôle capital dans le rayonnement de la culture. Ce sont l'ancien chinois, le sanscrit, l'arabe, le grec et le latin ; en comparaison avec ces langues, même des langues d'une grande importance culturelle comme l'hébreu et le français, prennent une place secondaire. Il est un peu décevant de savoir que l'influence générale de l'anglais en fait de culture est jusqu'à présent à peu près négligeable; la langue anglaise se répand partout parce que les Anglais ont colonisé des territoires immenses; mais rien ne vient

¹ On a au début beaucoup exagéré l'effet de désagrégation du français sur le moyen-anglais. L'anglais s'avancäit à grands pas dans la voie de la structure analytique, longtemps avant que le français ait manifesté son influence.

indiquer que l'anglais pénètre jusqu'aux tréfonds linguistiques des autres langues, comme c'est le cas du français vis-à-vis de l'anglais, ou comme on peut le constater pour l'arabe vis-à-vis du persan et du turc. Que les colonies demeurent peu perméables à l'anglais, c'est là un fait symptomatique du nationalisme, qui s'est montré si fort depuis cent ans, aussi bien en matière de culture que de politique. Il y a maintenant des résistances psychologiques qui, s'opposent aux emprunts linguistiques, ou plutôt à l'utilisation de nouvelles sources d'emprunt¹, et ces résistances ne se manifestaient guère au Moyen Âge ou au temps de la Renaissance. Peut-on constater des résistances d'une nature plus subtile? On admet généralement que la nature et l'étendue des emprunts linguistiques dépend entièrement de l'histoire des rapports culturels; si, par exemple, l'allemand a emprunté moins copieusement que l'anglais au latin et au français, ce serait seulement parce que l'Allemagne a eu moins de relations que l'Angleterre avec les centres de culture classique de Rome et de France. Cela est en majorité vrai, mais ce n'est pas toute la vérité. Il ne nous faut pas exagérer l'importance matérielle de l'invasion normande, ni sous-estimer la situation centrale de l'Allemagne au point de vue géographique; cette situation l'a rendue particulièrement sensible à l'influence française tout au long du Moyen Âge, perméable à l'action de l'humanisme à la fin du XVe et au début du XVIe siècle, et très portée à recevoir la puissante empreinte française des XVIIe et XVIIIe siècles. Il paraît très probable que l'attitude psychologique d'une langue vis-à-vis de la matière linguistique est très importante en ce qui concerne sa réceptivité aux mots étrangers. L'anglais a longtemps cherché le mot complètement unifié, indécomposable, qu'il soit monosyllabique ou polysyllabique; des mots tels que *credible*, *certitude*, *intangible*, sont facilement adoptés par l'anglais parce que chacun représente une idée complète et bien nuancée, et parce que l'analyse de leur forme (*cred-ible*, *cert-itude*, *in-tangible*) n'est pas un réflexe inévitable du subconscient (*cred*, *cert*, *tang* n'ont en anglais aucun sens comparable à celui de *good* dans *goodness*, bonté); un mot tel que *intangible*, une fois acclimaté, prend une unité psychologique aussi simple que celle de monosyllabes comme *vague*, *thin* (mince), *grasp* (saisir). En allemand, pourtant, les mots polysyllabiques tendent à se décomposer en éléments principaux; c'est pourquoi la grande quantité de mots latins et français empruntés à l'apogée de l'influence française n'ont pas pu se maintenir dans la langue allemande. On trouve des hybrides latins allemands comme *kredibel* (croyable) et d'autres français allemands tels que *réussiren* (réussir), qui n'ont rien qui puisse satisfaire le génie de la langue; le subconscient semble dire « je veux bien accepter *kredibel*, mais il me faut savoir, auparavant, ce que signifie *kred* ». L'allemand a donc trouvé plus normal, en général, de créer des mots nouveaux avec ses propres ressources, à mesure que la nécessité s'en faisait sentir.

Ce contraste psychologique entre l'anglais et l'allemand en ce qui concerne l'assimilation des éléments étrangers n'est pas un fait unique; des différences du même ordre se retrouvent dans toutes les parties du monde. Les dialectes américains

¹ Nous donnons toujours des noms tirés du grec et du latin à nos instruments scientifiques et à nos spécialités médicales.

de l'Athabaska sont parlés par des peuplades qui ont eu des contacts culturels étonnamment variés, et pourtant nous ne pouvons pas trouver dans ces dialectes d'apport voisin un peu sérieux¹. Ces idiomes ont toujours trouvé plus aisé de créer de nouveaux mots en se servant des éléments qu'ils ont à leur disposition ; ils ont pour cette raison été très peu enclins à subir d'empreintes linguistiques extérieures. Le cambodgien et le tibétain offrent un contraste très instructif dans leurs réactions à l'influence du sanscrit ; ce sont deux langues analytiques et tout à fait différentes du langage infléchi (au sens concentré) de l'Inde ; le cambodgien est une langue isolante, mais contrairement au chinois, il contient beaucoup de mots polysyllabiques dont l'analyse étymologique n'offre aucun intérêt. Comme l'anglais l'a fait vis-à-vis du français et du latin, il a accueilli des masses de mots sanscrits dont beaucoup sont encore aujourd'hui d'un usage courant ; aucune résistance psychologique ne se fit sentir. La littérature tibétaine classique fut une adaptation servile de la littérature bouddhiste hindoue, et la religion bouddhiste ne s'est implantée nulle part aussi fermement qu'au Tibet, ce qui rend étrange le fait que très peu de mots sanscrits soient entrés dans la langue. Le tibétain n'accepta pas les mots polysyllabiques du sanscrit parce que ces mots ne se décomposaient pas automatiquement en syllabes compréhensibles, comme il l'aurait fallu pour satisfaire le besoin tibétain de forme ; cette langue fut donc conduite à traduire la grande majorité de ces mots sanscrits en équivalents tibétains : traduction faite littéralement, qui, si elle tenait compte de la forme, devait souvent faire violence au génie de la langue tibétaine. Même les noms propres sanscrits furent soigneusement traduits, élément par élément ; par exemple : *suryagarbha* = *sunbosomed* (au sein rayonnant) fut soigneusement transcrit en tibétain élément par élément et donna : *Nji-mai snying-po* = *sun-of-heart-the* (*the heart or essence of the sun*, le cœur ou essence du soleil). L'étude des réactions d'une langue en présence de mots étrangers, soit qu'elle les rejette, soit qu'elle les traduise, soit qu'elle les accepte, peut être d'une grande valeur pour nous éclairer sur ses tendances innées.

L'emprunt de mots étrangers entraîne toujours leur modification phonétique ; il y aura toujours des sons spéciaux ou des particularités d'accentuation qui ne s'accordent pas avec les habitudes phonétiques de la langue qui emprunte ; ces particularités seront donc atténuées pour être plus facilement admises ; un mot d'importation récente tel que l'anglais *camouflage* ne correspond dans sa prononciation actuelle, ni à l'anglais, ni au français. Le *k* aspiré, la voyelle indécise de la deuxième syllabe, la précision anormale de *l* et du dernier *a* et, par-dessus tout, le fort accent mis sur la première syllabe, tout cela est le résultat d'une assimilation inconsciente des habitudes anglaises de prononciation ; et le *camouflage* anglais se différencie nettement du même mot prononcé en français ; d'autre part, la voyelle longue et pesante de la troisième syllabe et le son *zh* de la finale (comme le *z* anglais de *azure*), sont tout à fait anti-anglais ; c'est ainsi sans doute que, en moyen-anglais, le *j* et le *v*² placés au début d'un mot devaient paraître anormaux quoiqu'ils semblent maintenant naturels.

¹ On pourrait même dire : « on ne peut trouver aucun apport voisin ».

² Voir plus haut même chapitre.

Dans chacun de ces quatre cas (le *f* comme initiale, le *v* comme initiale, le *zh* final, et l'*a* sans accentuation de *father*), l'anglais n'a pas emprunté de son nouveau, mais a seulement modifié un son déjà connu.

Une sonorité neuve est introduite dans l'anglais à l'occasion, mais il est alors probable qu'elle sera absorbée avant qu'il soit longtemps. Au temps de Chaucer le vieil *ii* anglo-saxon (écrit *y*) s'était depuis longtemps transformé en *i*, mais une nouvelle voyelle *ü* avait été prise au français (dans des mots comme *due*, *value*, *nature*). Le nouvel *ü* ne subsista pas longtemps tel quel; il se fractura en diphtongue *iu* et s'amalgama à l'*iw* anglais des mots comme *new* et *slew*. Éventuellement, cette diphtongue apparaît comme *yu* avec un changement d'accentuation : *dew* (rosée, de l'anglo-saxon *deaw*) prononcé comme *due* (le *dü* de Chaucer). Des faits semblables montrent combien une langue peut résister avec obstination lorsque des mots importés violentent son système phonétique.

Néanmoins, nous savons que les langues s'influencent bien l'une l'autre dans le domaine phonétique, et cela sans crier des sons qui sont empruntés par l'entremise des mots étrangers. Un des faits les plus curieux pour les linguistes est que des formes phonétiques parallèles se retrouvent dans des langues sans aucune parenté, ou à parenté très éloignée, d'une certaine zone géographique. Ces ressemblances sont surtout remarquables lorsqu'on les analyse d'un point de vue phonétique général. Voici quelques exemples : les langues germaniques dans leur ensemble n'ont pas eu de voyelles nasalisées ; certains dialectes souabes, cependant, ont maintenant une voyelle nasalisée au lieu et place d'une ancienne voyelle suivie d'une consonne nasale (*n*). Est-ce seulement une coïncidence que ces dialectes soient justement ceux d'un pays proche de la France, qui, elle, emploie abondamment les voyelles nasalisées? De même, il y a certains traits phonétiques généraux qui marquent le contraste existant entre le hollandais et le flamand d'une part, et les dialectes scandinaves et allemands septentrionaux d'autre part; un de ces traits est la présence d'occlusives sourdes non aspirées (*p-t-k*) qui ont un son net et métallique voisin des sons français correspondants, mais qui contrastent avec les occlusives aspirées et plus fortes de l'anglais, de l'allemand septentrional et du danois. Même si nous admettons que les occlusives non aspirées sont plus archaïques, qu'elles sont les descendantes non modifiées des anciennes consonnes germaniques, n'est-ce pas un fait historique significatif que les dialectes hollandais, voisins du français, aient été arrêtés dans la modification de leurs consonnes, modification en accord l'évolution générale de la phonétique germanique ? Encore plus frappante que ces exemples est la ressemblance, particulière à certains points de vue phonétiques, du Russe et d'autres langues slaves avec des langues sans parenté ouralo-altaïque ¹ de la région de la Volga. Par exemple, la voyelle particulière au son faible ou mouillé connue en russe sous le nom de *yérie* ² se retrouve dans les langues ouralo-altaïques, mais est totalement absente

¹ Le turc (ou tartare) et le finno-ougrien.

² Probablement articulée avec la langue en position postérieure ou moyenne, et les lèvres non arrondies et serrées. Cette voyelle correspond généralement à un *u* long indo-européen.

du germanique, du grec, de l'arménien et de l'indo-iranien qui sont les parents indo-européens les plus proches du slave; nous pouvons au moins soupçonner que cette voyelle slave n'est pas sans être apparentée dans l'histoire. linguistique à ses parallèles ouralo-altaïques. L'un des cas les plus étranges de ce parallélisme phonétique est offert par un grand nombre de dialectes indiens parlés à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Il y a là au bas mot quatre fonds linguistiques sans aucune relation entre eux, et représentés dans une région allant du sud de l'Alaska au centre de la Californie. Cependant, tous ou presque tous les dialectes de cette immense région ont quelque trait phonétique important en commun, le principal de ces traits étant des séries de consonnes occlusives glottales tout à fait spéciales et d'un effet acoustique fort étrange ¹. Dans la partie nord de cette région, tous les dialectes, apparentés ou non, possèdent aussi des *l* sourds et une série de consonnes occlusives « vélares » (gutturales postérieures) qui sont étymologiquement distinctes des *k* vélares ordinaires. Il est difficile de croire que ces traits phonétiques si particuliers aient pu se développer indépendamment dans chacun des langages voisins.

Comment donc expliquer ces coïncidences phonétiques et des centaines d'autres qui sont similaires ? Dans certains cas nous pouvons vraiment avoir affaire à une origine commune qu'il ne nous est pas encore possible actuellement de prouver. Mais cette interprétation ne nous mènera pas loin ; et elle doit être entièrement exclue pour deux des trois exemples européens que j'ai donnés plus haut; on peut démontrer que la voyelle nasalisée et la *yérie* slave sont d'une origine secondaire en indo-européen ; de quelque façon qu'on considère la question dans ses détails, on ne peut s'empêcher de déduire qu'il y a des tendances particulières à choisir certains sons ou à les articuler de façon spéciale, et que ces tendances sont communes à toute une étendue de pays, à peu près de la même façon que se propagent les éléments d'une même culture à partir d'un même centre géographique. Nous pouvons admettre qu'il existe des variations individuelles qui surgissent sur des frontières linguistiques ; peut-être est-ce par l'influence inconsciente de toutes proches habitudes étrangères de parler, peut-être est-ce par l'introduction de sons étrangers dans le parler d'individus naturellement bilingues; en tout cas, ces variations se sont peu à peu incorporées dans l'évolution phonétique du langage. Et il n'y a vraiment pas de raison pour qu'un langage n'assimile pas inconsciemment des sons étrangers qui ont réussi à se glisser dans sa gamme de sons particuliers; il n'y a là rien que de naturel, pourvu seulement que le langage conserve intact son système phonétique et que ces nouvelles variations adoptées soient bien dans le sens du courant normal.

Une simple illustration fera mieux comprendre cette conception: supposons que deux langues voisines, mais sans parenté, A et B, possèdent chacune des *l* sourds (comme le *ll* gallois) ; nous admettrons que ce ne soit pas un hasard. Peut-être qu'une étude comparée révélera que dans la langue A ces *l* sourds correspondent à une série de sifflantes d'autres langues apparentées, que la vieille alternance *s-sh* s'est transfor-

¹ Il paraît y avoir des sons analogues, ou partiellement analogues, dans certains dialectes caucasiens.

mée en une nouvelle alternance *I(sourd)-s*¹. S'ensuit-il donc que le *I* sourd de la langue B ait la même histoire? Pas le moins du monde. Peut-être que la langue B à une forte tendance à mettre un son aspiré à la fin des mots. Si bien que le son *I* final fut à l'origine suivi d'une aspiration marquée ; peut-être encore y aurait-il une habitude individuelle courante consistant à anticiper un peu sur la détente sourde de l'air et à prononcer sourdement la dernière partie de l'*l* final (à peu près comme cela arrive en anglais dans le mot *felt* où *I* tend à être en partie sourd par anticipation sur le *t* sourd qui suit). Cependant cet *I* final avec sa tendance latente à être une consonne sourde n'aurait peut-être jamais évolué en *I* sourd sans la présence de sons semblables dans la langue A, présence qui a pu être un stimulant inconscient ou un agent de détermination pour un changement marqué dans le sens de l'évolution propre à B. Après que l'*l* sourd ait finalement émergé, son alternance dans les mots comprenant une *I* médiane sonore a très probablement entraîné une substitution par analogie. Le résultat serait que A et B auraient en commun une particularité phonétique importante. Éventuellement, leurs systèmes phonétiques respectifs, si on les considère au point de vue des sons eux-mêmes, pourraient même s'assimiler complètement l'un à l'autre, bien que ce soit là un cas extrême, très peu probable dans la pratique. Le point très important de ces influences phonétiques est la forte tendance inhérente à chaque langue, à conserver intact son système phonétique propre. Tant que les séries phonétiques des sons similaires restent différentes de fond dans chaque langue non apparentée, tant que demeurent bien différenciées les valeurs des sons, on ne peut pas dire de ces langues qu'elles divergent sérieusement de leur courbe d'évolution initiale. En science phonétique, comme en science étymologique, il nous faut prendre garde à ne pas exagérer l'importance des influences réciproques.

J'ai déjà montré en passant que l'anglais avait pris au français certains éléments morphologiques; l'anglais emploie également beaucoup d'affixes qui viennent du latin et du grec; quelques-uns de ces éléments étrangers, comme le *ize* de *materialize* (matérialiser) ou le *able* de *breakable* (cassable), se retrouvent encore aujourd'hui; des exemples comme ceux-ci ne peuvent prouver vraiment l'influence morphologique exercée par une langue sur une autre ; sans parler du fait qu'ils appartiennent au domaine des concepts de dérivation et n'affectent en rien le problème morphologique central d'expression des notions de rapport, ils n'ont rien apporté aux particularités structurelles de l'anglais. L'anglais trouvait normal le rapport de *pity* et de *piteous* (pitié, piteux), habitué qu'il était à *luck* et à *lucky* venus du germanique (chance et chanceux) ; *material* et *materialize* n'ont fait que grossir les rangs de formes rendues familières par des exemples tels que *wide* et *widen*. En d'autres termes, l'influence morphologique, exercée par des langues étrangères sur l'anglais, si on peut l'évaluer d'après les exemples que j'ai cités, n'est pas très différente, par sa portée, d'un simple emprunt de mots. L'introduction dans l'anglais du suffixe *ize* ne modifie guère plus la charpente essentielle du langage que ne le fait l'apport d'un certain nombre de mots. Si l'anglais avait créé un nouveau futur sur le modèle du futur synthétique français ou s'il avait pris au latin et au grec leur emploi du redoublement comme marque de

¹ Ceci se démontre pour l'un des dialectes de l'*Athabaska*, le *yukon*.

fonction (latin *tango-tetigi* ; [en grec dans le texte] nous aurions le droit de parler d'un ascendant morphologique. Mais des influences si intangibles ne sont pas démontrables ; dans tout le cours de l'histoire linguistique anglaise, nous ne pouvons guère découvrir un seul changement morphologique qui ne soit pas déterminé par l'évolution propre à la langue, bien qu'il y ait ici et là des indices pour nous faire supposer que cette évolution fut un peu précipitée par l'influence des formes françaises ¹.

Il est important d'observer combien le développement morphologique de la langue anglaise fut continu et renfermé en soi-même, et combien petite fut la part prise en cette occasion par les influences extérieures. L'histoire linguistique de l'anglais a parfois été représentée comme retombant dans le chaos à l'arrivée des Normands qui voulurent saper la tradition anglo-saxonne. Les linguistes d'aujourd'hui sont plus conservateurs. Une évolution analytique d'une très grande force peut se produire sans l'immixtion d'influences étrangères venues du dehors ; nous en prenons pour exemple l'histoire du Danemark, qui est même allé plus loin que l'Angleterre dans certaines tendances à l'assimilation. L'anglais peut très commodément servir de preuve à fortiori ; la langue fut inondée de mots français pendant la période du bas Moyen Âge, à un moment où son évolution vers une forme analytique était spécialement forte ; l'anglais évolua donc rapidement à la fois profondément et en surface ; l'étonnant, donc, n'est pas qu'il ait annexé un certain nombre de traits morphologiques, simples excroissances de son vocabulaire, mais que, exposé comme il l'était à des influences rénovatrices, il soit demeuré si fidèle à ses formes propres et à son courant historique. Les preuves qu'on trouve à cela en étudiant l'anglais sont fortifiées par tout ce que nous voyons dans l'histoire des documents linguistiques. Nous ne trouvons que des traces d'influences toutes superficielles. De cette constatation nous pouvons déduire plusieurs affirmations ; ainsi : 1° une influence morphologique vraiment sérieuse n'est peut-être pas impossible, mais son effet est si lent à se produire qu'elle n'a guère pu s'incorporer à la portion relativement restreinte d'histoire linguistique qui nous est accessible ; 2° il y a des conditions favorables qui contribuent à des bouleversements morphologiques venus de l'extérieur, par exemple une instabilité particulière du type linguistique ou des contacts culturels particuliers, toutes conditions que ne se trouvent pas réalisées d'après les documents que nous possédons ; et enfin nous n'avons pas le droit de supposer qu'une langue peut si facilement en remodeler une autre par son influence morphologique. Et cependant, nous sommes déconcertés en voyant que les mêmes importantes caractéristiques morphologiques sont souvent disséminées dans de vastes régions géographiques parmi des langues extrêmement différentes, et même si différentes qu'on les considère habituellement comme n'ayant pas d'origine commune. Parfois, nous estimons que la ressemblance est due à une simple coïncidence, que les caractéristiques similaires se sont développées de façon indépendante dans des langues très éloignées ; cependant, certains détails morphologiques sont trop particuliers pour qu'on puisse en faire si peu de cas ; il doit bien y

¹ Dans le domaine de la syntaxe, on peut trouver des influences latines et françaises, mais il est douteux qu'elles aient jamais pénétré plus profondément que la langue écrite ; ce type d'influence s'exerce plutôt sur le style littéraire que sur la morphologie elle-même.

avoir quelque facteur historique qui puisse les expliquer. Rappelons-nous que l'hypothèse du « fonds linguistique » n'a pas un caractère exclusif¹. Nous pouvons seulement dire avec une certitude raisonnable que telles ou telles langues descendent d'une souche commune, mais nous ne pouvons pas dire que telles et telles autres langues n'ont pas la même origine; tout ce que nous pouvons faire est de dire que les preuves de parenté ne sont pas assez nombreuses pour rendre nécessaire la déduction d'une origine commune. Ne se pourrait-il donc pas que les nombreux exemples d'une similitude morphologique entre des langues très différentes dans une région géographique resserrée, doivent représenter seulement les derniers vestiges d'une communauté de type et de substance phonétique que l'influence destructive des courants divergents a rendue méconnaissable? Il y a probablement encore assez de ressemblance dans le vocabulaire et la morphologie entre l'anglais et l'irlandais modernes pour nous permettre de déterminer leur parenté d'après les documents pris aujourd'hui dans ces langues. Il est vrai que le dossier semblera mince en comparaison de celui que nous pouvons constituer par la méthode historique et comparative; ce ne serait cependant pas un mauvais dossier. Pourtant dans deux ou trois mille ans, les points de ressemblance seront probablement tellement effacés que l'anglais et l'irlandais, ne pouvant donner leur propre témoignage, seront étiquetés « langues sans parenté»; ils auront toujours en commun certains caractères morphologiques fondamentaux, mais il sera difficile de les évaluer avec justesse ; ce n'est que par opposition avec des idiomes encore plus divergents tels que le basque et le finnois, que ces vestiges de similitudes pourront être estimés à leur juste valeur.

Je ne puis m'empêcher de soupçonner que beaucoup des similitudes morphologiques actuelles doivent s'expliquer elles aussi comme des vestiges linguistiques. La théorie de « l'emprunt » semble totalement insuffisante pour rendre compte de ces traits fondamentaux de la structure, enfouis au tréfonds du système linguistique, et qui se sont avérés communs à des langues comme le sémitique et l'hamitique, à des dialectes soudanais variés, au malayo-polynésien, au khmer², au munda³, aux dialectes de l'Athabaska, au tlinkit et à l'haida. Nous ne devons pas partager la timidité des spécialistes en la matière à qui il manque souvent le sens de ce que j'ai appelé « la perspective des contrastes ».

Des essais ont parfois été tentés pour expliquer la dissémination de ces caractéristiques fondamentales par une théorie de diffusion ; nous savons que les mythes, les idées religieuses, les types d'organisation sociale, les inventions industrielles, et d'autres traits de la culture, peuvent se répandre de point en point, s'implantant peu à peu dans des zones culturelles auxquelles elles étaient étrangères à un moment donné. Nous savons aussi que les mots se répandent non moins librement que les éléments de la culture, que des sons peuvent être empruntés et même que des éléments morphologiques peuvent être annexés. Nous pouvons aller plus loin et admettre que certaines

¹ Voir chapitre 7 : « [fonds linguistique](#) ».

² Groupe de dialectes parlés dans l'Asie du sud-est, dont le khmer est le plus commun.

³ Groupe de dialectes du nord-est de l'Inde.

langues ont, selon toute probabilité, adopté des traits structurels étrangers, sous l'influence de langues voisines.

Une étude de ces cas ¹ révèle presque toujours qu'ils ne sont que des additions superficielles au noyau morphologique du langage. Tant que des témoignages historiques aussi directs que ceux que nous avons ne nous apportent pas de preuve vraiment convaincante d'une profonde influence morphologique par diffusion, nous ferons bien de ne pas accorder trop d'importance à ces théories. En somme, nous mettrons les concordances ou divergences importantes des formes linguistiques (systèmes phonétique et morphologique) sur le compte de l'évolution autonome du langage, nous ne l'attribuerons pas à des manifestations isolées qui se seraient répandues tantôt ici, tantôt là. Le langage est probablement le plus indépendant, le plus massivement résistant de tous les phénomènes sociaux. Il est plus facile de l'éliminer complètement que de désintégrer sa forme particulière.

¹ Je pense en disant cela à la présence de postpositions en haut-chinook, trait qui est certainement dû à l'influence des dialectes sahapkins voisins ; ou encore à l'emploi en takelma de préfixes instrumentaux qui ont été sans doute inspirés par les langues voisines, le hokan, le shasta, le karok.

10

LE LANGAGE LA RACE ET LES MŒURS

[Retour à la table des matières](#)

Le langage comporte un cadre. Le peuple qui le parle appartient à une race (ou à plusieurs races), ou plutôt à un groupe qui se distingue des autres groupes par des caractéristiques physiques. Le langage ne peut pas être séparé des mœurs, c'est-à-dire qu'il est lié à l'assemblage de coutumes et de croyances qui est un héritage social et qui détermine la trace de nos existences. Les anthropologues ont accoutumé d'étudier l'homme sous les trois aspects de la race, du langage, et des mœurs. Un de leurs premiers soins, pour une région naturellement délimitée, comme l'Afrique, ou pour le pays baigné par les mers du Sud, est de diviser le pays d'après ces trois classifications, à savoir: 1° quelles sont et où se trouvent les principales espèces de l'animal humain, considéré d'un point de vue biologique (par exemple : le Noir du Congo, le Blanc d'Égypte, le Noir d'Australie, le Polynésien)? 2° quels sont les plus vastes groupements linguistiques, les « fonds linguistiques », et comment sont-ils distribués (par exemple les langues hamitiques dans le Nord de l'Afrique, les langues bantou dans le Sud, les dialectes malayo-polynésiens en Indonésie, en Mélanésie, en Micronésie et en Polynésie)? 3° Comment les peuples d'une zone donnée peuvent-ils se classer du point de vue des mœurs? 4° Quelles sont les principales « zones de civilisation » et quelles en sont les idées dominantes? (par exemple les musulmans au Nord de l'Afrique, les chasseurs bochimans au Sud ; les mœurs des indigènes australiens,

pauvres matériellement, parlant, mais très préoccupés de cérémonial; les mœurs plus évoluées et très particulières de la Polynésie)?

L'individu moyen ne s'attarde pas à rechercher sa position dans le plan général de l'humanité. Il sent qu'il est le représentant d'une portion intégrale d'humanité, portion qualifiée tantôt de « nationalité », tantôt de « race », et que tout ce qui le concerne comme représentant typique de ce groupe touche le monde entier.

S'il est Anglais, il se sent membre de la race anglo-saxonne dont le génie a façonné la langue anglaise et la culture anglo-saxonne. La science est plus réaliste; elle cherche à savoir si ces trois types de classifications sont exacts (race, langue et mœurs), si leur association est inhérente à leur nature ou bien est seulement une affaire d'histoire extérieure. La réponse à cette question n'est pas encourageante pour ceux qui ont un préjugé sentimental en faveur de la race. Les historiens et les anthropologues trouvent que les races, les langues et les mœurs ne sont pas forcément parallèles, que leurs zones de répartition s'entrecroisent de la façon la plus surprenante, et que l'histoire de chacune d'entre elles a tendance à être indépendante des autres. Les races s'entremêlent d'une façon différente des langues; d'autre part, les langues peuvent s'étendre bien au-delà de leur berceau primitif, envahissant le territoire de nouvelles races et de nouvelles zones de civilisation. Une langue peut même s'éteindre dans sa zone primitive et subsister parmi des peuplades violemment hostiles à ceux qui la parlaient originellement. Bien plus, les rencontres de l'histoire sont perpétuellement en train de changer les limites des zones culturelles, sans pour autant effacer nécessairement les différences linguistiques existantes. Il faut nous convaincre, une fois pour toutes, que la race, dans son seul sens intelligible, qui est le sens biologique, est absolument indifférente à l'histoire des langues et des civilisations, et cette histoire n'est pas plus explicable d'après la race, que d'après les lois physiques ou chimiques; si nous atteignons à cette conviction, nous aurons un point de vue qui accorde un certain intérêt aux idéologies « slavophile », « anglo-saxonne », « germanique » ou au « génie latin », mais qui refuse absolument de leur reconnaître une réalité objective. Une étude minutieuse des divisions linguistiques et de l'histoire de ces divisions est bien décevante au point de vue de ces croyances sentimentales.

Il est aisé de démontrer qu'un groupe de langues ne correspond pas forcément à un groupe racial, ou à une zone de civilisation. Nous pouvons même montrer comment une langue isolée se mêle à des races et à des civilisations différentes.. La langue anglaise n'est pas parlée par une race qui a une unité. Aux États-Unis il y a plusieurs millions de Noirs qui ne connaissent pas d'autre langue; c'est leur langue maternelle, l'enveloppe tangible de leurs pensées et de leurs sentiments les plus secrets; c'est aussi bien leur propriété, leur bien inaliénable que pour le roi d'Angleterre. Et les Blancs de langue anglaise qui peuplent l'Amérique ne constituent pas une race particulière sauf par opposition aux Noirs. Des trois principales races blanches d'Europe généralement reconnues par les anthropologues (les Baltes ou Européens du Nord, les Alpines et les Méditerranéens), chacune a de nombreux

représentants de langue anglaise en Amérique. Mais le noyau historique des peuples de langue anglaise, les populations relativement sans mélange de races qui résident en Angleterre et dans ses colonies, ne représente-t-il pas une race pure et distincte ? Je n'en vois pas de preuve absolue. Le peuple anglais est un amalgame de plusieurs lignées différentes ; à côté du vieil élément anglo-saxon, ou allemand septentrional, qui est représenté conventionnellement comme l'élément de base, le sang anglais comprend des éléments normands-français ¹, scandinaves, celtes ² et préceltiques. Si, par Anglais, nous désignons les Écossais et les Irlandais ³, alors le terme « celte » est employé improprement pour au moins deux races tout à fait distinctes : le type brun et court du pays de Galles et le type haut de taille, plus mince et souvent roux des Highlands et de certaines parties de l'Irlande. Même si nous ne nous occupons pas de l'élément saxon, qui (inutile de le dire) n'apparaît pur nulle part, nous ne sommes pas au bout de nos peines : nous pouvons identifier sommairement cette race avec le type qui domine maintenant dans le Sud du Danemark et dans les parties adjacentes de l'Allemagne du Nord ; cette identité est-elle réelle ? Il faut alors nous dire que la langue anglaise est, historiquement, très proche parente du frison, parente au second degré des autres dialectes germaniques occidentaux (bas saxon ou platt-deutsch, hollandais, haut-allemand), au troisième degré seulement du scandinave ; le type racial saxon qui conquiert l'Angleterre aux Ve et VIe siècles était à peu près le même que celui représenté aujourd'hui par les Danois, qui parlent une langue scandinave, alors que la population de langue haut-allemande de l'Allemagne du centre et du nord est nettement distincte ⁴.

Mais si nous ne tenons pas compte de ces distinctions subtiles et admettons que le type racial teutonique ou balte, ou nord-européen, coïncide dans sa localisation avec celle des langues germaniques, sommes-nous alors sur un terrain plus sûr ? Non, nous nous mettons dans un bien plus mauvais cas : premièrement, la masse des populations de langue allemande (celles de l'Allemagne centrale et du Sud, de la Suisse allemande et de l'Autriche) n'appartient pas du tout à la blonde et haute race teutonique au crâne

¹ Lui-même un amalgame de Français du Nord et de Scandinaves.

² Le sang celte qui se retrouve en Angleterre et au pays de Galles n'est nullement confiné dans les régions de langue celte, soit le pays de Galles et la Cornouailles. Il y a tout lieu de supposer que les tribus germaniques des envahisseurs (les Angles, les Saxons, les Jutes) n'exterminèrent pas les Celtes Brythoniques d'Angleterre et ne les repoussèrent pas complètement dans la Cornouailles, ni dans le pays de Galles (il est trop souvent question de peuples conquis et repoussés dans des citadelles montagneuses et dans des promontoires inexpugnables), mais se mêlèrent simplement à eux et leur imposèrent leur loi et leur langue.

³ Dans la pratique, ces trois peuples ne peuvent se distinguer absolument l'un de l'autre ; ces appellations sont géographiques et sentimentales plutôt que raciales. Les mariages entre ces peuples se sont produits depuis des siècles, et ce n'est que dans certaines régions isolées qu'on peut trouver des types relativement purs ; par exemple les Écossais des Hébrides. En Amérique, Anglais, Écossais et Irlandais se mêlent inextricablement.

⁴ Le haut-allemand parlé de nos jours en Allemagne du nord n'est pas très ancien et remonte à l'extension de l'allemand uniformisé qui vient du haut-saxon (dialecte haut-allemand), aux dépens du platt-deutsch (langue commune).

allongé ¹ mais à celle plus courte, plus brune et à crâne rond ² dite « race alpine », qui se retrouve au centre de la France, en Suisse française, chez beaucoup de Slaves de l'ouest et du nord (Bohémiens et Polonais). La répartition de ces populations alpines correspond à peu près à celle des anciens Celtes continentaux dont la langue a partout cédé sous la pression italienne, allemande ou slave. Nous ferons mieux de ne pas parler d'une « race celte », mais si nous étions amenés à donner à ce terme une valeur concrète, il serait préférable de l'appliquer en gros à la portion occidentale des peuples alpins, plutôt qu'aux deux races insulaires dont j'ai parlé. Ces dernières ont certainement subi l'empreinte celte pour la langue, et en partie pour le sang, précisément comme, des siècles plus tard, la majeure partie de l'Angleterre et une partie de l'Écosse reçurent l'empreinte teutonique des Angles et des Saxons. Au point de vue linguistique, les Celtes d'aujourd'hui (Gaéliques irlandais, Manxois, Gaéliques écossais, Gallois, Bretons) sont celtes, et la plupart des Allemands d'aujourd'hui sont germaniques, exactement comme les Noirs américains, les Israélites américains, les Suédois du Minnesota, et les Germano-Américains sont Anglais. Mais la race balte ne fut pas et n'est pas une race exclusivement de langue allemande; les Celtes de l'extrême nord, comme les Écossais des Highlands, sont en toute probabilité une ramification de cette race; personne ne sait ce que parlaient ces peuples avant d'être conquis par les Celtes, et rien n'indique qu'ils aient parlé une langue germanique; leur langue peut très bien avoir été aussi éloignée d'aucun idiome indo-européen connu, que le sont de nos jours le basque et le turc; à l'est des peuples scandinaves se trouvent des races non germaniques, les Finnois (ou Finlandais), et peuples voisins, qui parlent des langues sans aucune parenté connue avec l'indo-européen.

Nous ne pouvons nous en tenir là : la situation géographique des pays de langue germanique ³ nous fait supposer que cette langue ne représente que le transfert extérieur d'un dialecte indo-européen (peut-être un prototype celto-italique) à un peuple balte qui aurait parlé une langue étrangère à l'indo-européen ⁴. Non seulement l'anglais n'est pas parlé par une race unifiée, mais son prototype ancien fut très probablement à l'origine une langue étrangère à la race dont le peuple anglais se rapproche le plus. Il est préférable que nous ne nourrissions pas plus longtemps cette illusion : l'anglais ou le groupe de langues auquel il appartient, n'est pas l'expression d'une seule race et ses qualités latentes ne reflètent pas le tempérament ou le génie d'une race humaine particulière.

¹ Dolichocéphale.

² Brachycéphale.

³ En remontant aux faits que nous connaissons, nous pouvons considérer comme probable que ces langues furent confinées à l'origine dans des zones assez restreintes de l'Allemagne du Nord et de la Scandinavie ; cette zone est nettement en marge des zones de répartition des peuples de langues indo-européennes ; leur centre semble avoir été localisé, peut-être mille ans avant l'ère chrétienne, en Russie méridionale.

⁴ Ce n'est ici qu'une théorie, mais l'évidence en est plus grande qu'on ne pourrait le croire tout d'abord ; il existe un nombre surprenant de mots allemands communs ou spécialisés qui ne peuvent être rattachés à aucune racine indo-européenne connue et qui peuvent très bien être une survivance de cet hypothétique langage prégermanique : tels sont les mots : *house, stone, sea* et *wife*, allemand : *Haus, Stein, See, Weib* (maison, pierre, mer, femme « épouse »).

Il y a bien d'autres exemples, et plus frappants encore, du peu de rapport qui existe entre une race et une langue, mais la place nous manque; un exemple suffira : les idiomes malayo-polynésiens forment un groupe bien défini qui est localisé dans l'extrémité sud de la Malaisie et dans l'énorme archipel au sud et à l'est (excepté l'Australie et la plus grande partie de la Nouvelle-Guinée). Dans cette vaste région, nous trouvons trois races distinctes : les Papous, proches des Noirs, dans la Nouvelle-Guinée et la Malaisie ; les Malais d'Indonésie, et les Polynésiens des îles plus éloignées. Les Polynésiens et les Malais parlent tous des idiomes du groupe malayo-polynésien, mais le parler des Papous appartient en partie à ce groupe (le mélanésien), en partie à des langues non apparentées (papou) de la Nouvelle-Guinée ¹. Bien qu'il y ait une profonde scission raciale entre les Papous et les Polynésiens, la plus grande division linguistique comprend le malais d'une part, le mélanésien et le polynésien de l'autre.

Les mœurs comme la race ne suivent pas forcément la langue. Surtout chez les primitifs, où le pouvoir d'unification de l'idéal national ² est inconnu et ne vient pas perturber les répartitions ethniques naturelles, il est facile de démontrer que le langage et les mœurs ne sont pas intrinsèquement associés. Des idiomes sans aucune parenté sont parfois ceux de peuplades qui partagent les mêmes mœurs, et des langues très proches (parfois une langue unique) se rattachent à des noyaux distincts de civilisation. On en trouve beaucoup d'exemples très frappants chez les indigènes de l'Amérique du Nord. Les idiomes de l'Athabaska constituent un groupe aussi nettement unifié, aussi défini structurellement qu'aucun autre que je connaisse ³. Ceux qui parlent ces langues appartiennent à quatre zones différentes de civilisation : les mœurs de chasseurs du Canada de l'ouest et de l'intérieur de l'Alaska (Loucheux, Chipeyan), les mœurs des éleveurs de buffle des Plaines (Sarcee), le ritualisme prononcé des Navajos du sud-ouest et les mœurs très particulières des Californiens du nord-ouest (Hupa). La facilité d'adaptation des peuplades de l'Athabaska est en contraste très étrange avec l'imperméabilité de leurs idiomes aux influences extérieures ⁴. Les Indiens Hupa sont tout à fait typiques de leur zone de civilisation ; de mœurs identiques sont leurs voisins, les Yourok et les Karok. Il y a des contacts nombreux entre les tribus Hupa, Yourok et Karok, à tel point que les trois tribus assistent

¹ Il n'y a que la partie la plus à l'est de cette île qui soit occupée par les Papous de langue mélanésienne.

² Une « nationalité » est un groupe plus nombreux unifié dans ses sentiments; les facteurs historiques qui contribuent au sentiment de l'unité nationale sont variés: facteurs ethniques, culturels, linguistiques, géographiques, parfois spécifiquement religieux. De véritables facteurs raciaux peuvent aussi entrer en jeu, bien qu'on ait souvent à tort doté la « race » d'une valeur psychologique plutôt que strictement biologique. Dans une zone dominée par un sentiment national, il y a de la part du langage et des mœurs une tendance à s'uniformiser, si bien que les limites linguistiques et culturelles tendent au moins à coïncider; mais l'unification linguistique n'est jamais complète et l'unité culturelle est plutôt superficielle et d'une nature ethnique.

³ Les langues sémitiques, si particulières qu'elles soient, ne se détachent pas davantage des autres spécimens linguistiques.

⁴ Voir plus haut, [l'influence des facteurs extérieurs](#).

généralement aux cérémonies religieuses importantes de l'une des trois. Il est malaisé de déterminer quel élément de leurs mœurs communes remonte

Far son origine à telle ou telle tribu, si complète est l'unité d'action, de sentiment et de pensée. Mais leurs idiomes ne sont pas seulement étrangers les uns aux autres : ils appartiennent à trois des principaux groupes linguistiques américains, chacun fortement représenté dans le continent du nord; l'idiome hupa, nous l'avons vu, est de l'Athabaska et, Comme tel, est aussi vaguement apparenté au haida (îles de la reine Charlotte) et au tlinkit (Alaska du sud); le yourok est l'un des deux idiomes californiens isolés du fonds algonquin, dont le centre se trouve dans la région des Grands Lacs. L'idiome karok est le plus septentrional du groupe Hokan qui s'étend loin vers le sud au-delà des limites de la Californie, et qui a des parents éloignés le long du golfe du Mexique.

Pour en revenir à l'anglais, la majorité d'entre nous admettra facilement, je pense, que la communauté de langue entre la Grande-Bretagne et les États-Unis est loin de signifier communauté de civilisation ou de mœurs. On a coutume de dire que les deux nations possèdent en commun l'héritage culturel anglo-saxon; mais n'y a-t-il pas bien des différences importantes de vie et de sentiments qui sont atténuées par la tendance des gens « cultivés » à prendre cet héritage comme certain a priori? Si l'Amérique est encore spécifiquement « anglaise », elle ne l'est que comme une colonie pourrait l'être, ou n'offre que des vestiges anglais ; son courant culturel dominant la porte, soit vers une évolution autonome et particulière, soit à se fondre dans la vaste culture européenne dont la culture anglaise n'est qu'un des aspects particuliers. Nous ne pouvons nier qu'une langue commune est encore et sera longtemps un moyen d'ouvrir une voie de compréhension mutuelle entre l'Angleterre et l'Amérique, mais il est très clair que d'autres facteurs, dont beaucoup prennent rapidement une force croissante, travaillent puissamment à contrebalancer ce courant d'assimilation. Une langue commune à deux peuples ne peut servir indéfiniment de lien culturel lorsque les facteurs géographiques, politiques et économiques qui agissent sur les mœurs ne sont plus les mêmes pour les deux peuples en question.

La langue, la race et les mœurs ne sont donc pas nécessairement en corrélation, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne le sont jamais. Les démarcations culturelles et sociales ont tendance à correspondre aux démarcations linguistiques, sans que pour cela ces dernières soient de même importance. Ainsi voyons-nous une séparation bien définie entre les idiomes, la race et la civilisation des Polynésiens et des Mélanésiens, bien que parfois les uns empiètent sur les autres ¹. Les différences raciale et culturelle (et surtout la première) sont de grande importance, et la différence linguistique est beaucoup moins intéressante, puisque les idiomes polynésiens ne sont guère plus qu'une subdivision dialectique du groupe mélano-polynésien. On peut rencontrer des divisions encore plus marquées; par exemple, les Esquimaux se distinguent nettement

¹ Le peuple des îles Fiji, par exemple, qui est de race papoue (négroïde), est polynésien plutôt que mélanésien dans ses affinités linguistiques et dans ses mœurs.

de leurs voisins ¹ par leur langue, leur race et leurs mœurs. Dans l'Afrique du Sud, les Bochimans offrent un grand contraste avec leurs voisins bantous, tant au point de vue de la langue, que de la race, et des mœurs. S'ils sont aussi différents sous tous les rapports, la raison en est simplement que les premiers sont arrivés relativement récemment dans le pays; les deux peuples avaient évolué l'un loin de l'autre, et leur voisinage actuel est trop récent pour que le lent processus de l'assimilation raciale et culturelle puisse s'effectuer. En remontant le cours des siècles, nous devons supposer que des populations assez clairsemées occupèrent de vastes territoires pendant des générations, et que le contact avec d'autres masses de population ne fut pas alors aussi intense ni aussi prolongé qu'il le devint par la suite. Les facteurs isolants, géographiques et historiques, qui amenèrent les différenciations raciales furent naturellement favorables à de profondes divisions dans le langage et les mœurs. Le seul fait que des races et des civilisations qui sont en contact, tendent à se confondre à la longue, cependant que des langues voisines ne s'influencent l'une l'autre qu'à l'occasion ou très superficiellement ², indique qu'il n'y a pas de relation de cause à effet entre l'évolution d'un langage et celle de la race et de la civilisation.

Mais, nous objectera le lecteur prudent, il doit bien y avoir quelque rapport entre le langage et les mœurs et entre le langage et cet aspect intangible de la race que nous nommons « tempérament » ? N'est-il pas inconcevable que les qualités collectives d'esprit qui ont façonné la culture ne soient pas les mêmes que celles qui sont à la base d'une morphologie particulière? Cette question nous entraîne au cœur même d'un des plus difficiles problèmes de la psychologie sociale. Pour y répondre pertinentement, il faudrait des éclaircissements sur le processus historique et sur les facteurs psychologiques qui ont présidé à l'évolution linguistique et culturelle, et il est douteux qu'on soit suffisamment renseigné à ce sujet. Je ne puis qu'exprimer brièvement mes propres vues, ou plutôt mon attitude générale : il serait très difficile de prouver que le « tempérament », c'est-à-dire une disposition émotive générale ³, soit le grand responsable de l'évolution des mœurs, même si ce tempérament se manifeste dans les réactions individuelles. En admettant que le « tempérament » joue un certain rôle dans la forme de la civilisation (et il est difficile de dire quelle sorte de rôle), il ne s'ensuit pas qu'il influence de même façon la constitution du langage; il est impossible de démontrer le moindre rapport entre la forme d'un langage et le tempérament national. Le langage suit un courant, une courbe de variations qui est régie inexorablement par

¹ Bien qu'ici aussi il y ait des mélanges surprenants: les Esquimaux de la partie la plus méridionale de l'Alaska se sont assimilés aux Tlinkit, leurs voisins. Dans le nord-est de la Sibérie, il n'y a pas non plus beaucoup de différence de mœurs entre les Esquimaux et les Tchouktchi.

² Le remplacement d'une langue par une autre n'est pas vraiment une question d'assimilation linguistique.

³ « Tempérament » est un terme difficile à bien définir ; presque tout ce qu'on met abusivement sur le compte du « tempérament » national n'est en réalité que le comportement habituel, l'effet d'un idéal traditionnel de conduite. Chez un peuple, par exemple, qui n'approuve pas l'exubérance, la tendance naturelle à exprimer l'émotion se restreint. Il serait inexact de se fonder sur cette intuition habituelle, qui est un fait culturel, pour y voir le tempérament naturel du peuple. Nous ne pouvons, il est vrai, juger du comportement d'un peuple qu'en l'étudiant tel que l'a fait sa civilisation particulière; le « tempérament » est, à vrai dire, une chose intangible.

ses antécédents historiques, il est aussi indifférent aux sentiments et aux sensations de ceux qui le parlent, que le cours d'une rivière l'est aux changements de paysage. Je suis convaincu qu'il est futile de rechercher dans la structure linguistique des variations qui seraient censées correspondre au tempérament racial. Rappelons-nous ici encore que l'aspect émotif de notre vie psychologique n'est que peu exprimé dans la construction du langage ¹.

Le langage et nos habitudes de pensée sont inextricablement mêlés; ils sont, dans un sens, une seule et même chose. Comme rien ne vient démontrer qu'il y ait des différences importantes dues à la race dans le tour de la pensée, il faut en déduire que la diversité sans bornes de la forme linguistique, c'est-à-dire l'infinie variété de la pensée, ne peut être l'indice de différences raciales. Ceci n'est un paradoxe qu'en apparence : le contenu latent de tout langage est le même, et c'est la connaissance intuitive engendrée par l'expérience; mais sa forme extérieure n'est jamais deux fois la même, car cette forme que nous appelons morphologie, est simplement l'art de traduire la pensée, un art collectif dépouillé des contradictions du sentiment individuel. En dernière analyse, un langage ne peut donc dépendre de la race, pas plus que n'en dépend la forme d'un sonnet.

Et je ne puis croire non plus que les mœurs et le langage soient en rien dépendants l'un de l'autre. Les mœurs sont le résultat de ce qu'une société fait et pense, le langage est la manifestation particulière de la pensée ; il est difficile de discerner quelles relations de cause à effet peuvent exister entre une sélection des produits de la connaissance (les mœurs ne sont autres qu'un choix que la société opère dans les comportements) et la façon particulière dont se traduit cette connaissance. L'évolution des mœurs, autre façon de nommer l'histoire, est une suite complexe de changements survenus dans les comportements de la société, ses acquisitions, ses pertes, les transferts de ses centres d'intérêt et de ses rapports. L'évolution du langage ne s'occupe nullement des changements du contenu mais seulement des changements de la forme. Il est possible, en pensée, de changer chaque son, chaque mot, chaque concept concret du langage, sans changer en rien sa signification intrinsèque, exactement comme l'on peut verser dans un moule immuable de l'eau, du plâtre ou de l'or fondu. Si l'on arrive à démontrer que les mœurs ont pour base un plan inné, qu'elles évoluent suivant une courbe donnée, nous avons alors un terme de comparaison avec une possibilité de les relier entre eux. Mais jusqu'à ce que l'on ait découvert ces systèmes purement abstraits qui pourraient régir la culture en général, nous ferons bien de tenir le langage et les mœurs comme non comparables et sans lien dans leur évolution. Tous les essais pour relier certains types morphologiques à certains stades culturels ou à un certain ensemble de mœurs sont vains; semblable rapprochement est futile; le plus petit coup d'œil vérifie notre théorie sur ce point : des types de langages simples, ou complexes, d'une variété infinie, se retrouvent à n'importe quel échelon culturel; lorsqu'il s'agit de la forme linguistique, Platon a pour égal le berger macédonien et Confucius ne se distingue pas du sauvage d'Assam.

¹ [Voir chap. 2.](#)

Il va sans dire que le contenu du langage est, lui, étroitement lié aux mœurs et à la culture : une société qui ignorerait la théosophie n'aurait pas à lui donner de nom; des indigènes qui n'avaient jamais vu de cheval furent obligés d'inventer ou d'emprunter un mot pour désigner cet animal, lorsqu'ils l'eurent rencontré; le vocabulaire reflète plus ou moins fidèlement les mœurs dont il sert les fins et à ce point de vue, il est vrai que l'histoire du langage et celle des mœurs suivent des lignes parallèles. Mais ce parallélisme est superficiel; il n'offre pas d'intérêt réel pour le linguiste, sauf en ce qui concerne la naissance ou l'emprunt de mots nouveaux qui éclairent les tendances du langage. Un linguiste ne devrait jamais commettre la méprise de confondre une langue avec son dictionnaire.

Si ce chapitre et celui qui précède ont été surtout négatifs dans leurs assertions, je crois préférable qu'il en soit ainsi ; il y a sans doute pas de meilleure façon de connaître la nature essentielle du langage que de savoir au juste ce qu'il n'est pas et ce qu'il ne fait pas. Ses liens superficiels avec d'autres processus historiques sont si serrés qu'il nous faut les trancher si nous voulons voir le langage tel qu'il est. Tout ce que nous avons pu savoir de vrai sur le langage nous le montre comme le monument le plus important et le plus colossal qu'ai pu élever l'esprit humain ; c'est, à peu de chose près, une forme parfaite de communication pour toute connaissance; cette forme peut être variée à l'infini par les individus, sans que pour autant ses grandes lignes se perdent ; et il se renouvelle sans cesse comme tout art doit le faire. Le langage est la forme d'art la plus puissante et la plus étendue que nous connaissons, c'est le travail gigantesque et anonyme des générations inconscientes.

11

LE LANGAGE ET LA LITTÉRATURE

[Retour à la table des matières](#)

Les langages sont pour nous plus que de simples systèmes de communication de la pensée; ils sont comme des vêtements invisibles qui entourent notre pensée et donnent une forme précise à sa représentation symbolique. Lorsque cette représentation prend une forme plus finement expressive que de coutume, nous l'appelons littérature¹. L'art est une expression si personnelle qu'il ne nous plaît pas de le considérer comme tributaire d'une forme déterminée par avance quelle qu'elle soit. Les possibilités de l'expression individuelle sont infinies. Le langage est un moyen d'expression particulièrement souple, et même le plus souple de tous. Cependant, que ce soit en art ou en littérature, la liberté d'expression connaît des bornes, constituées par la matière qui traduit l'expression. L'art supérieur a l'illusion d'une liberté absolue, et les restrictions qu'impose la matière (la peinture, le crayon, le marbre, les touches du piano, etc.) ne lui sont pas sensibles; c'est comme une marge illimitée qui existe

¹ Je ne puis m'attarder à définir ce qu'est une « forme plus finement expressive » qui mérite d'être appelée littérature ou art ; et, qui plus est, je ne sais pas exactement ce qu'il en est. Il nous faut admettre *a priori* ce mot de littérature.

entre ce que l'artiste demande à la matière, et ce que la matière est par elle-même capable de donner. L'artiste s'est par avance intuitivement soumis à la tyrannie inévitable de cette substance insensible et s'est efforcé d'en accorder les exigences avec son génie ¹. La matière ne compte pas, justement parce que la conception de l'artiste ne suppose pas un autre moyen d'expression. A ce moment, l'artiste s'identifie à son instrument, nous entraînant à sa suite, et devient inconscient des difficultés qu'il a à surmonter. Cependant, dès qu'il veut outrepasser les possibilités de son moyen d'expression, nous comprenons soudain que la matière exige l'obéissance.

Le langage est le moyen d'expression de la littérature, au même titre que le marbre, le bronze ou la glaise sont les matériaux du sculpteur. Puisque chaque langue a ses particularités distinctives, les possibilités et les restrictions inhérentes à une littérature donnée ne sont jamais tout à fait les mêmes que celles d'une autre. La littérature façonnée par le moule d'un langage en a la couleur et la composition; l'écrivain peut ne jamais se douter de ce que ce moule lui apporte, soit en le gênant, soit en l'aidant, ou même en le guidant, mais, lorsqu'il s'agit de traduire son oeuvre en une autre langue, la nature du moule original se manifeste aussitôt; tout ce qu'il a écrit, il l'a fait en s'inspirant sciemment ou intuitivement du génie de sa propre langue, et ces réalisations ne pourront être transformées sans perte ou sans modifications dans une autre forme linguistique. Croce ² a donc parfaitement raison de dire qu'une oeuvre littéraire ne peut jamais être traduite. Cependant on traduit les oeuvres littéraires et parfois avec une exactitude surprenante. Cela soulève une question délicate : n'y a-t-il pas dans l'art littéraire deux plans distincts étroitement entremêlés; un art généralisé non tributaire de l'expression linguistique, qui peut donc être reporté sans rien perdre dans une langue étrangère, et un art spécifiquement linguistique qui ne peut pas se transférer ³. Je crois que cette distinction est tout à fait valable, quoique dans la pratique nous ne trouvions jamais ces deux plans bien définis. La littérature se sert du langage comme moyen d'expression, et ce moyen comporte deux aspects : le contenu latent de tout langage (c'est-à-dire le produit intuitif de notre expérience) et les traits extérieurs caractéristiques d'un langage donné (c'est-à-dire la façon particulière dont se traduit notre expérience). La littérature qui tire sa substance

¹ Cette « soumission intuitive » n'a rien à voir avec la reconnaissance d'une convention artistique. Plus d'une exagération de l'art moderne a eu pour origine le désir de faire rendre à la matière tout ce qu'elle pouvait donner. L'impressionniste veut de la lumière et de la couleur parce que la peinture les lui offre; la sentimentalité en peinture, l'inspiration fournie par une « histoire », lui est antipathique parce qu'il se refuse à ce qu'une autre forme d'art domine la sienne propre. De même, le poète veut à présent plus que jamais que les mots gardent leur signification entière.

² Voir « Esthétique » par Benedetto Croce.

³ Cette question me semble d'un intérêt théorique primordial. Bien que nous parlions volontiers de la qualité « unique » d'une oeuvre d'art donnée, nous savons très bien (parfois sans vouloir l'admettre) que toutes les productions artistiques ne sont pas également impossibles à traduire. Une étude de Chopin est inviolable, elle se meut uniquement dans le monde des sons du piano; une fugue de Bach peut se transcrire en une autre gamme musicale sans perdre sérieusement sa signification esthétique. Chopin traite le langage du piano comme si aucun autre mode d'expression n'existait, pour lui la matière « disparaît ». Bach parle le langage du piano seulement pour exprimer commodément une conception élaborée dans le langage général de l'harmonie.

principalement (jamais entièrement) du premier aspect, par exemple une pièce de Shakespeare, peut être traduite sans trop perdre de son caractère ; mais l'œuvre qui se rattache au deuxième aspect, par exemple une poésie de Swinburne, est à peu près intraduisible. Les deux types d'expression peuvent être, l'une comme l'autre, de grande valeur, ou bien médiocres.

Il n'y a vraiment rien de mystérieux dans cette distinction ; pourtant, elle peut être rendue plus claire si nous comparons la littérature à la science : une vérité scientifique est impersonnelle et n'est pas affectée dans son essence par le moyen linguistique particulier qui l'exprime ; elle a autant de portée en chinois ¹ qu'en anglais ; mais il lui faut s'exprimer, et s'exprimer linguistiquement. En réalité la conception d'une vérité scientifique se fait par un processus linguistique, puisque la pensée n'est autre que le langage dépouillé de son enveloppe extérieure. Le moyen d'expression approprié d'un énoncé scientifique est donc un langage généralisé et symbolique dont toutes les langues connues sont des traductions. On peut traduire très exactement la littérature scientifique parce que l'expression scientifique initiale est elle-même une traduction de symboles. L'expression littéraire est personnelle et concrète, mais cela ne signifie pas qu'elle soit entièrement tributaire des qualités d'une langue. Un sens symbolique très profond, par exemple, ne dépend pas des associations verbales d'un langage, mais est solidement fondé sur la base intuitive qui double toute expression linguistique. L'intuition de l'artiste, pour se servir des termes de Croce, est façonnée par une expérience humaine généralisée (pensée et sentiment) dont son expérience individuelle est une ramification choisie. A ce niveau, les idées ne sont plus retenues par l'enveloppe linguistique, leur élan est libre et n'est plus alourdi par les formes traditionnelles du langage artistique. Certains artistes, dont l'inspiration se meut surtout dans le plan non linguistique (ou plutôt dans un plan de langage généralisé), éprouvent même une certaine difficulté à s'exprimer dans les termes rigides de leur idiome normal. On sent qu'ils tendent inconsciemment vers un langage artistique généralisé, une algèbre littéraire, qui se relie à l'ensemble de tous les langages connus ; de même, un symbolisme mathématique parfait se relie à tous les divers énoncés mathématiques que la parole normale peut traduire. Parfois, l'effort se fait sentir dans leur expression littéraire, qui semble par moment être la traduction d'un original inconnu : et c'est précisément ce qu'elle est. Ces artistes, les Whitman et les Browning, s'imposent à nous, plutôt par l'intensité de leur pensée que par la perfection de leur art ; leur échec relatif nous dévoile clairement dans la littérature la présence rayonnante d'un moyen d'expression, plus étendu, plus intuitif que ne l'est aucun langage particulier.

Néanmoins, l'expression humaine étant ce qu'elle est, les plus grands (ou peut-être pourrions-nous dire les plus satisfaisants) d'entre les écrivains, les Shakespeare et les Heine, sont ceux qui ont subconsciemment pu accorder leur intuition profonde avec les accents plus simples du parler quotidien. Chez eux, pas d'apparence d'effort. Leur intuition personnelle a l'aspect extérieur d'une synthèse parfaite entre l'art intuitif

¹ A condition, naturellement, que le chinois prenne garde de se forger le vocabulaire scientifique nécessaire.

absolu et l'art inné, spécialisé, de l'expression linguistique. Dans le cas de Heine, par exemple, on a l'illusion que l'univers entier s'exprime en allemand, c'est ainsi que la « matière » qui sert à l'expression disparaît.

Chaque langage est en lui-même un art collectif d'expression. Il recèle une série particulière de facteurs esthétiques : facteurs phonétique, rythmique, symbolique, morphologique, qu'il ne partage pas avec un autre mode d'expression artistique. Ces facteurs peuvent, pu bien confondre leur action avec celle de ce langage inconnu et idéal, auquel j'ai fait allusion (telle est la méthode de Shakespeare et de Heine) ; ou bien tisser une trame artistique bien à eux, avec une technique personnelle, qui est l'art inné de s'exprimer linguistiquement, mais perfectionné et intensifié (ce dernier type, le plus techniquement littéraire, est l'art de Swinburne et d'une foule de poètes secondaires, art trop fragile pour résister, étant fait de matière spiritualisée, et non de pensée forte). Les succès d'un Swinburne ont autant de valeur au point de vue témoignage que les demi échecs d'un Browning; ils montrent à quel point l'art littéraire peut s'appuyer sur l'art collectif du langage. Les techniciens les plus raffinés de l'expression linguistique peuvent exagérer l'individualisme de leur art au point de le rendre presque insupportable ; il n'est pas toujours agréable de voir des réalités bien vivantes pétrifiées en des termes d'une préciosité guindée.

Un artiste doit utiliser les ressources esthétiques de son parler natal; il peut se féliciter si sa palette est bien fournie de couleurs variées, si l'instrument est souple à manier; mais il n'a pas un mérite spécial à se servir de termes heureux qui sont l'apanage de sa langue; il faut prendre un langage tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, et voir comment l'artiste l'utilisera. Une cathédrale bâtie en plaine est plus haute qu'un bâton sur le Mont-Blanc, en d'autres termes, il ne faut pas que nous admirions un sonnet français parce que les voyelles en sont plus sonores que les anglaises, ou que nous condamnions la prose de Nietzsche parce qu'elle offre des combinaisons de consonnes effarantes pour un Anglais; fonder ainsi un jugement littéraire serait l'équivalent d'aimer « Tristan et Iseult » parce qu'on aime le timbre du cor. Il y a bien des choses qu'un langage peut exprimer à la perfection et qu'un autre sera incapable de traduire il y a d'ailleurs souvent des compensations : la sonorité des voyelles anglaises est pauvre si on la compare à celle des voyelles françaises, mais l'anglais se rattrape par des rythmes plus vifs. Il est même douteux que la sonorité innée d'un système phonétique soit d'une importance aussi grande, comme facteur esthétique, que les contrastes entre les sons, ou leur similitude, qui forment toute une gamme. Tant que l'artiste a de quoi composer ses phrases sonores et cadencées, il importe peu de savoir quelles sont les qualités de la matière sur laquelle il travaille.

La trame phonétique d'un langage, cependant, est seulement l'un des traits qui influencent la littérature, les particularités morphologiques sont beaucoup plus importantes. La qualité du style sera affectée par diverses caractéristiques : si le langage peut ou ne peut pas créer de mots composés, si sa structure est synthétique ou analytique, si l'ordre des mots dans les phrases est très libre ou s'il est très rigoureux. Les caractéristiques les plus fortes du style (si par style on entend la technique qui

choisit et qui place les mots) sont fournies par le langage lui-même, et cela fatalement. De même, l'effet acoustique des vers est dû aux sons et aux diverses accentuations d'une langue. Ces contingences inévitables ne sont pas ressenties par l'artiste comme des restrictions à l'individualité de son oeuvre; elles l'entraînent plutôt à modeler son style pour mieux suivre les tendances du langage; il n'est pas du tout vraisemblable qu'un style véritablement grand puisse entrer en conflit avec le système de formes d'un langage ; non seulement le style se les assimile, mais encore il les utilise pour des constructions nouvelles; le mérite d'un style tel que celui de W. H. Hudson ou de George Moore ¹ consiste à faire avec aisance et harmonie ce que le langage essaie perpétuellement de faire lui-même. La manière de Carlyle, pour personnelle et vigoureuse qu'elle soit, n'est pas du style : c'est une affectation qui trahit l'influence germanique. Et la prose de Milton et de ses contemporains n'est pas non plus purement anglaise: c'est presque du latin rendu en splendides expressions anglaises.

Il est étrange de voir le temps mis par les littératures européennes pour se rendre compte que le style n'est pas une chose absolue, une chose qui est imposée au langage d'après des modèles grecs ou latins, mais le langage lui-même, suivant ses voies naturelles, et gardant juste assez d'accent individuel pour permettre à la personnalité de l'artiste de se faire sentir artistiquement et non par des prodiges d'adaptation. Nous saisissons mieux à présent que certaines qualités d'une langue donnée prennent figure de défauts odieux dans une autre langue. Le latin et l'esquimaux, avec leurs formes infléchies et complexes, se prêtent à d'amples périodes stylistiques qui seraient fastidieuses en anglais. L'anglais permet, et même demande, un certain relâchement qui serait insipide en chinois; et le chinois, avec ses mots invariables et son ordre rigide des phrases, possède une densité d'expression, une concision dans les comparaisons, et une sobre puissance d'évocation, qui seraient trop incisives, trop mathématiques pour le génie anglais. Si nous ne pouvons pas nous assimiler les riches périodes latines, ni le style pointilliste du chinois classique, nous pouvons au moins pénétrer avec sympathie l'esprit de ces techniques étrangères.

Je crois que tout poète anglais contemporain serait heureux de posséder la concision qu'un versificateur chinois réalise sans effort. En voici un exemple ².

Wu river ³ *stream mouth evening sun sink*
 North took Liao-Tung ⁴, *not see home*;
 Steam whistle several noise, sky-earth boundless
 Float float one reed out Middle-Kingdom.

¹ A part quelques particularités individuelles dans la façon d'écrire.

² Ce n'est assurément pas un grand poème, seulement quelques vers écrits au courant de l'inspiration par un de mes jeunes amis chinois, lorsqu'il quitta Shangai pour aller au Canada.

³ Nom ancien du pays autour de l'embouchure du Yangtsé.

⁴ Province de la Mandchourie.

Ces 28 syllabes peuvent s'interpréter assez maladroitement ainsi : « A l'embouchure du fleuve Yangtsé, au moment où le soleil va disparaître, je regarde au nord vers Liao-Tung, mais je ne vois pas ma maison. La sirène à vapeur lance plusieurs fois son appel strident vers l'espace sans bornes où se rencontrent le ciel et l'eau. Et le bateau, flottant doucement sur l'eau comme un roseau creusé, quitte l'Empire du Milieu ¹. »

Mais n'envions pas exagérément la concision chinoise; notre mode d'expression, plus diffus, a ses beautés particulières, et la richesse luxuriante du style latin est digne d'admiration. Le style idéal naturel a presque autant d'incarnations qu'il y a de langues, la plupart de ces incarnations sont en puissance, attendant la main créatrice d'un artiste qui peut-être ne viendra jamais; et cependant, ce qui nous est parvenu en matière de tradition littéraire ou de chant comporte bien des passages empreints d'une rare beauté; la structure d'une langue fait souvent surgir dans notre esprit de tels choix de concepts qu'il nous semble faire une découverte littéraire. Des simples mots isolés de l'idiome algonquin sont comme des poèmes en miniature. Gardons-nous d'exagérer cependant la nouveauté d'expression, qui est due en partie à la nouveauté de notre découverte, mais rendons-nous tout de même compte de possibilités littéraires complètement neuves, chacune bien distincte, et qui prouvent que l'esprit humain est sans cesse à la recherche de formes élégantes.

Rien, sans doute, ne peut mieux illustrer la dépendance de la littérature vis-à-vis de la forme linguistique, que les règles de la prosodie poétique. Les vers rythmiques semblaient tout à fait naturels aux Grecs, non seulement parce que la poésie s'était formée en relation avec les chants et la danse ² mais parce que des alternances de syllabes longues ou courtes étaient de très vivantes réalités du langage quotidien. L'accentuation, procédé métrique secondaire, aidait à donner à la syllabe sa caractéristique quantitative. Lorsque les mètres grecs se furent transportés dans les vers latins, il y eut relativement peu de difficultés d'adaptation, le latin étant également enclin à sentir les mesures rythmiques; cependant, le latin avait un accent plus marqué que celui du grec; aussi, les mesures purement quantitatives imitées du grec devaient paraître un peu plus artificielles que dans la langue d'origine. Les essais tentés pour taire des vers anglais dans le moule grec ou latin n'ont jamais donné de bons résultats; la base dynamique de l'anglais n'est pas la quantité, mais l'accent tonique ³, c'est-à-dire l'alternance des syllabes accentuées et non accentuées. Cela donne au vers anglais un tour particulier et a aidé à la création de ses formes poétiques; c'est encore aujourd'hui un facteur de l'évolution vers des formes nouvelles. Ni l'accentuation, ni

¹ C'est-à-dire la Chine.

² La poésie à son origine est toujours inséparable du chant et du rythme de la danse ; cependant, un type de vers accentué et syllabique plutôt que quantitatif, semble être la forme la plus courante.

³ Verhaeren n'était pas l'esclave de l'alexandrin, et cependant il dit à Symons, à propos d'une traduction des « Aubes », qu'il approuvait l'usage des vers sans rime dans la versification anglaise mais qu'il le trouvait dépourvu de sens en français.

la mesure des syllabes n'est très influente dans la versification française ; la syllabe a, en français, une grande sonorité naturelle et ne comporte pas de différences métriques importantes. Des mesures déterminées par la quantité ou l'accentuation seraient aussi artificielles en français que les mètres faits d'après l'accent tonique en grec classique, ou bien des mètres basés sur la quantité des voyelles ou le nombre des syllabes en anglais. La prosodie française a été obligée se développer en prenant les groupes de syllabes comme unité. L'assonance, et plus tard la rime, fut un moyen heureux et presque nécessaire de donner du relief et de l'ordre à ce qui n'était guère qu'un enchaînement monotone de syllabes sonores. L'anglais accueillit volontiers les idées françaises sur la rime, mais n'en avait pas vraiment besoin, étant donné sa disposition pour le rythme; aussi la rime a-t-elle toujours été strictement soumise à l'accent tonique et considérée, regardée plutôt comme un élément décoratif; elle a même été souvent abandonnée ; ce n'est pas par accident psychologique que la rime est entrée plus tard dans l'anglais que dans le français et qu'elle quitte la première langue plus tôt que la seconde ¹. Le vers chinois a suivi à peu près la même évolution que le vers français; en chinois, la syllabe est un élément encore plus sonore et plus complet qu'en français ; et la quantité ou l'accent tonique sont trop incertains pour former la base d'une prosodie. Des syllabes groupées (un certain nombre de syllabes par un itérythmique) et la rime sont deux des principaux facteurs de la poésie chinoise ; un troisième acteur, l'alternance de syllabes à intonation normale et de syllabes à ton élevé ou bas, est une particularité du chinois.

Pour nous résumer, le vers latin et grec base sur le principe des valeurs opposées; le vers anglais se base sur le principe des accents toniques; le vers français sur le principe du nombre des syllabes et de l'écho ; le vers chinois sur le principe du nombre des syllabes, de l'écho et des intonations contrastantes. Chacun de ces systèmes rythmiques procède des qualités inconscientes et dynamiques d'une langue, telles qu'elles sortent des lèvres de ceux qui la parlent. Étudiez soigneusement le système phonétique d'une langue, et surtout ses possibilités dynamiques et vous pourrez dire quel genre de vers cette langue a engendré, ou bien si quelque cause historique est venue entraver la psychologie de cette langue, quel genre de vers elle aurait dû engendrer et engendrera un jour. Quels que soient les sons, les accents, et les formes d'une langue, si grande que puisse être leur emprise sur la littérature, il existe une loi subtile de compensations qui offre une certaine latitude à l'écrivain : s'il se trouve gêné par certaines règles, il peut donner libre cours à son individualisme dans d'autres secteurs du langage, et le plus souvent, il dispose de plus de liberté qu'il ne lui est nécessaire. Le langage est par lui-même un art collectif d'expression, le résumé de milliers et de milliers d'intuitions individuelles ; l'individuel se perd dans le collectif, mais l'expression personnelle laisse des traces qui se retrouvent dans une certaine liberté et flexibilité inhérentes à tous les ouvrages collectifs de l'esprit humain. Le langage est prêt (ou peut rapidement le devenir) à incarner l'individualité de l'artiste. Si aucun écrivain ne se manifeste, n'incriminons pas forcément les défauts du

¹ Les différences quantitatives existent en tant que réalité objective ; mais elles n'ont plus la même valeur intégrale et psychologique qu'elles avaient en grec.

langage, faisons plutôt retomber la faute sur la culture propre à ce peuple particulier ; sans doute n'est-elle pas favorable à l'éclosion d'une personnalité qui chercherait une expression littéraire vraiment individuelle.